Le Volume 4.ème

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

TOME TROISIEME.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS, OU

Mémoire intéreſſant pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETTY.

Studio diſpoſita fideli,

LUCRECE.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS,

R
E
58
.P313
V.3

Mémoire intéressant pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P**.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par TOM PEAMETTY.

Sunt delicta quidem.

LUCAIN.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE

ET

LES NATURELS

De cette partie du monde.

MONSIEUR de P. vient de mettre au jour un ouvrage ſous ce titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus déſavantageuſe du nouveau monde & de ſes habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propoſe & réſoud ſes queſtions ; le ton d'aſſurance avec lequel il parle du ſol & des productions de l'Amérique, de ſa température, de la conſtitution corporelle & ſpirituelle de ſes habitants, de leurs mœurs & de leurs uſages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaſte étendue de la terre ; qu'il a vécu aſſez long-temps avec tous les peuples qui l'habi-

tent. On ſeroit tenté de ſoupçonner, que, parmi les voyageurs, qui y ont fait de longs ſéjours, les uns nous ont conté des fables, nous ont traveſti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice (1). Les autres, étourdis par le vertige de leur enthouſiaſme, ont ſi mal vu les choſes, qu'ils auroient dû par reſpect pour la raiſon, s'abſtenir de le décrire. Il eſt fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le reſpect pour la vérité, & les yeux de M. de P.

L'Amérique, dit cet auteur dans ſon diſcours préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes ſinguliers & nombreux; mais ils ont été ſi mal obſervés, plus mal décrits, & ſi confuſément aſſemblés, qu'ils ne forment qu'un chaos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions vicieuſes des voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes.

Le nouveau monde eſt, ſuivant Mr. de P. (2) une terre abſolument ingrate, & comme en horreur à la nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les amandiers, les pruniers, les cériſiers, les noyers, y ont foiblement proſpéré & preſque pas du tout. Les péchers & les abricotiers n'ont fructifié qu'à l'iſle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre ſeigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le climat de l'Amérique étoit au moment de ſa découverte,

(1) Diſcours Préliminaire.
(2) Tome I.

très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, & ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une force étonnante. La terre ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers aventuriers qui y firent des établiſſements, eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la diſette. Dans les parties méridionnales, & dans la plupart des iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes, & même mortelles.

Ce terrain fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre globe---la ſurface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de lézards, de couleuvres, de ſerpents, de reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon. Enfin une abâtardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupedes, juſqu'aux premiers principes de l'exiſtence de la génération. (1) C'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier, tout y ſoit dégénéré ou monſtrueux. Un ſol aride dans ſes montagnes, marécageux dans ſes plaines, ſtérile par la nature dans toute ſa ſurface, trompant toujours l'eſpérance de ſes cultivateurs les plus laborieux. Tout,

(1) Tome I.

jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (1) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tous rabougris ; leur taille s'est dégradée, (2) & par un contraste singulier, les ours, les tigres, les lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (3) Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébêtés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, (4) continue cet auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes ; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un hémisphere de ce globe, pour le donner

(1) Tome I. & Tom. II.
(2) Tome I.
(3) Tome II.
(4) Tome II.

à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractere de tous les Américains; leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions, aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européens: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impulſions de leur inſtinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie ſauvage, dont ils n'ont pas le courage de ſortir----Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées: ils ne méditent point & manquent de mémoire. (1).

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P. comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une eſpece dégénérée du genre humain, lâche, impuiſſante, ſans force phyſique, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, quelque révoltante & hideuſe que ſoit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faiſant ce portrait (2) qui ſurprendra par ſa nouveauté, parce que l'hiſtoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne penſe. Enfin l'Améri-

(1) Tome II.
(2) Diſcours préliminaire.

que eſt aux yeux de Mr. de P. une terre que la nature ſemble avoir faite dans ſa colere ; pour laquelle elle n'a que des entrailles de marâtre, & ſur laquelle elle a verſé avec complaiſance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, ſans y laiſſer échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle eſt l'eſquiſſe du portrait de l'Amérique & de ſes habitants que Mr. de P. nous préſente. Il a puiſé ſes couleurs, dit-il, autant qu'il a été poſſible, dans les auteurs contemporains de la découverte du nouveau monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice & l'inſatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aiſément que le peintre a trempé ſon pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ſes couleurs dans le fiel de l'envie ; dont tous les traits ſemblent avoir été placés & conduits, non par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon ouvrage, mais par un amour propre offenſé, par un parti pris d'humilier la nature humaine ; me ſeroit-il permis, Meſſieurs, de vous en préſenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en ſera pas moins reſſemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en perſonne, il l'auroit vraiſemblablement conſidérée & obſervée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait ſon livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiſer le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oſeroit-on faire ce reproche à Mr. de P. ? à lui, dont l'ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions ? non, je n'oſerois

le penſer ; mais ne pouroit-on pas le ſoupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu & vu les choſes avec des yeux mal prévenus, mal affectés ; de n'avoir extrait & ramaſſé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypotheſe enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendreſſe pour notre hémiſphere & pour ſes habitants. Il ne doit pas ſe croire aſſez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui préſentent tant d'obſtacles à la vraie philoſophie. La prévention croît avec l'âge ; l'éducation nous inſpire des erreurs ; elle nous donne des goûts, qui ſe fortifient de plus en plus ; nous nous habituons à des uſages ; ils nous plaiſent, & influent tellement ſur notre façon de voir & de penſer ; que nous croyons voir par les yeux de la philoſophie, lorſque nous ne voyons que par ceux de l'éducation : nous ne trouvons bons & beaux les uſages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mets & leurs apprêts ſont de ſi bonnes choſes ! n'eſt-ce pas être imbécille, ſtupide que de s'en tenir à la caſſave, au chica, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poiſſons boucanés ? Nous faiſons parler ainſi notre éducation ſous le nom de la philoſophie. Cependant, à conſidérer notre hémiſphere, où tout ce qui renferme ce que nous appelons l'ancien monde, avec des yeux vraiment philoſophiques, M. de P. y auroit vu que la nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chaſſe des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements ; un

climat livré au froid le plus vif & le plus rigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer : où les hommes mille fois plus miſérables, à notre façon de penſer, que ne le ſont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le ſpectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainſi que l'animale abſolument dégradée. D'un autre côté les déſerts ſablonneux & brulants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés ſemblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la nature y entretient toujours allumé.

Si je conſidere nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours, ou brûlées par les rayons du ſoleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs ſommets menacer le ciel, & ſe plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altieres débarraſſées de l'immenſe fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruiſſeaux s'unit au chant raviſſant des oiſeaux pour flater notre ouie, pendant que notre odorat eſt charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers & de troupeaux. Mais que produiront-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agreſtes, dont la ſaveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique expoſés ſous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus ſuaves naiſſent ſans ceſſe ſous vos pas, & où les fruits les plus excellents croiſſent

dans la plus grande abondance, & ſans culture ?

Quel privilege à donc notre continent ſur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail ſans relâche ; obligés, pour ſatisfaire leurs beſoins les plus preſſants, de manger le pain même le moins ragoûtant, d'arroſer ſans ceſſe de leur ſueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconſtant, cette terre qui ne trompe que trop ſouvent leurs eſpérances, & dont la beauté riante eſt l'effet, non d'une nature empreſſée, comme en Amérique, de ſatisfaire les deſirs de ſes enfants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulſive, dont notre orgueil & notre amour propre ont ſu nous apprendre à nous contenter, qui plus eſt, à la trouver belle.

Ce ne ſont pas ces hommes vétus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue ſur le duvet, nargue les injures de l'air ſous des lambris d'or & d'azur ; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils ſont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets aprêtés pour irriter leur appétit émouſſé, ou pour ſatisfaire leur ſenſualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémiſſent ſous le poids de leur cruelle tyrannie ; ce ſont ceux-ci qu'il faut conſulter : à eux appartient de comparer l'état du ſol de l'Amérique & de ſes habitants avec l'état & la valeur de notre continent. Croyez-vous, Meſſieurs, que s'ils en étoient parfaitement inſtruits, ils diroient avec M. de P. que la nature les a privilégiés ; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent ? Le penſerez-vous vous-mêmes ſur le

portrait naïf, sincere que je vous tracerai ci-après sur le rapport d'auteurs vrais, & sur ce que j'ai vu moi-même ? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (1) des historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de fausſetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglement.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européens, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accomodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles aient été composées par des auteurs désintéressés dans leurs récits ; que ces auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux

(1) Tome II.

que je citerai ſont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter ſur les extraits qui formeront le contraſte du tableau de l'Amérique, que nous a préſenté M. de P.

J'accorde à cet auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des hiſtoriens Eſpagnols au ſujet de l'Amérique, que ſi tout ce qu'ils diſent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on ſeroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau continent une infinité de villes ſpacieuſes, ornées d'édifices ſuperbes, de campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables, & ce qui eſt plus rare encore, des loix reſpectées ; que ſi l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens, ſous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il ſoit pour l'amour propre, & la vanité des Européens, de trouver dans un nouveau monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards ; faut-il que, parce qu'ils ſe croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus ſpirituels & les plus raiſonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout ; & de dire contre l'évidence avec M. de P. (1) Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays-là, il en reſteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas ; quant à Cuſco leur réſidence ordinaire, il eſt très-vrai-ſemblable qu'elle méritoit à peine le

(1) Tome II.

nom de bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur, le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque Mr. de P. s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-dessus, il avoit lu le mémoire de Mr. de la Condamine sur quelques monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette académie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (1) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances peuvent être exagérées, dit Mr. de la » Condamine, on ne peut nier à la vue des » ruines différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui en différents endroits du Pérou, que » ces peuples, quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du » fer, ni aucunes connoissances des mécaniques, de l'aveu de tous les historiens, n'eussent trouvé le moyen de transporter, d'élever » & d'assembler, avec beaucoup d'art, des pierres d'une grosseur prodigieuse, & souvent de » figure irréguliere. Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que ces masses ne peuvent être » vue sans étonnement; & dit avoir mesuré lui-» même dans les ruines de Traguanaco, une » pierre de 38 pieds de long, sur 18 de large &

(1) Tome II.

» 6 d'épaiſſeur, & qu'il y en avoit de beaucoup » plus grandes ». Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'eſt à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoiſſances des mécaniques. Les preuves que Mr. de la Condamine donne enſuite de leur habileté dans les arts, de leur adreſſe dans l'exécution des pieces de ſculpture, d'orfévrerie, &c. ne détruiſent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inſpirer de l'ignorance craſſe, de la mal-adreſſe, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'eſt d'après ſes propres yeux que Mr. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce ſavant, dont la ſincérité égale les vaſtes connoiſſances: Je crois devoir prévenir le lecteur que la deſcription que je vais faire des ruines voiſines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme & peut-être de la ſolidité des palais & des temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des villes, des palais; des temples, dont les matériaux avoient été tranſportés, élevés, aſſemblés avec beaucoup d'art; des palais & des temples de la magnificence deſquels la deſcription de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaſte étendue, dont les noms & les ruines ſubſiſtent en partie, dont une extrémité eſt encore occupée par les Indiens, ſuivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la deſcription de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. eſt un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes villes du monde ne ſeroient

au ſentiment de Mr. P. qu'un aſſemblage de miſérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les auteurs que j'ai cités les ont vues ſans doute au microſcope ; car comment des hommes ſtupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en reſtoit que la figure, & à qui la nature par grâce & par pitié avoit bien voulu laiſſer l'inſtinct ; comment ces animaux qui n'étoient ſupérieurs aux autres que par l'uſage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de ſe bâtir d'autres habitations que des tanieres, ou tout au plus des cabanes, pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces ? auſſi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été ſaiſis d'admiration à la vue des productions de cet inſtinct, qui avoit fait d'auſſi belles choſes que l'induſtrie & l'adreſſe de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir ſi parfaitement les faces intérieures par où elles ſe touchent, quel travail, quelle induſtrie ont dû ſuppléer à nos inſtruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les uſant continuellement par le frottement : Ces pierres ſont une eſpece de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On ſent que le défaut du fer & de l'acier a dû ſouvent les arrêter. — Ils ont heureuſement ſurmonté ces obſtacles. — Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adreſſe qu'on lui ſuppoſe, ſeroit ſans doute fort embarraſſé à creuſer ainſi un canal courbe & régulier dans

l'épaiſſeur d'un granit avec tous les ſecours de l'art & les meilleurs inſtruments de fer & d'acier · à plus forte raiſon ſera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réuſſir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & ſans équerre ni compas.

Mais cet inſtinct, ſi nous en voulions croire Mr. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maiſons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *adoves*, c'eſt-à-dire des briques d'environ deux pieds de long ſur un de large, & de quatre pouces d'épaiſſeur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cauſe, dit Frézier qu'il n'y pleut jamais.

Il eſt vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens préſentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en uſage dans l'Amérique ſeule, puiſque Vitruve nous apprend que les Romains bâtiſſoient ainſi. C'eſt encore la pratique de pluſieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *piſet*. On y a recours auſſi dans beaucoup d'autres pays de l'Europe, lorſque la pierre & la brique y ſont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet inſtinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, ces hommes ſtupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des

gens, dit-il, extrêmement induſtrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore (en 1713) des aqueducs de pierres ſeches, & de terre, menés & détourtournés fort ingénieuſement le long des coteaux, par une infinité de replis & de détours ; ce qui fait voir que ces peuples tout groſſiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & M. Ulloa diſent des ruines des anciennes villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens auteurs Eſpagnols, Mr. de P. récuſeroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en faſſe de même de celui de Mr. Briſtock, gentilhomme Anglais. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus ſous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis, ni plus ſtupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, ſi tout cela eût exiſté ; qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Briſtock étoit dans leur pays en 1653, & y eſt reſté aſſez long-temps pour ſe mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux uſages. Sa relation forme les chapitres 7 & 8 du ſecond livre de l'hiſtoire naturelle & morale des iſles Antilles par le chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les ſeuls pays du nouveau continent, où il y eût anciennement des villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civiliſé. Il étoit alors partagé en ſix provinces, dans chacune deſquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup

de petites. Du temps de Mr. de Briſtock, les choſes étoient encore ſur le même pied. Quelques-unes, dit-il, ſont compoſées de plus de huit cent maiſons : celle de Mélilot, qui en eſt la capitale, en a plus de deux mille. Le roi des Apalachites y fait encore ſa réſidence. Le temple où les Jouas, ſacrificateurs du ſoleil, font leurs cérémonies, eſt une grande & ſpacieuſe caverne, ovale, longue d'environ deux cent pieds, large à proportion, ſituée à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu eſt une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voûte eſt parfaitement blanche, ainſi que le dedans. Le pavé eſt uni comme du marbre poli, tout d'une piece; le tout ayant été creuſé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de leurs rois taillés dans le roc, au devant de chacun s'éleve un beau cedre, pour en indiquer la place.

Les maiſons des apalachites ſont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien aſſemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures ſont de feuilles de roſeaux, ou de jonc, comme le ſont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux ſont enduites & encroûtées d'un maſtic, qui réſiſte à la pluie. Le pavé eſt fait du même ciment. Ils y mêlent un ſable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements ſont tapiſſés de nattes tiſſues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverſes couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs ſont tapiſſées de fourrures; ou de peaux de cerfs peintes, & repréſentant diverſes figures. Quel-

ques-unes ſont décorées de plumes d'oiſeaux très-induſtrieuſement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays trés-conſidérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparſes & vagabondes. Une colonie Françaiſe fut s'établir chez les Apalachites, ſous la conduite du capitaine Ribaud & ſous les auſpices de Charles IX. C'eſt pourquoi elle nomma caroline l'eſpece de fortereſſe qu'elle y éleva. Ribaud donna au port & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Briſtock.

Tout ce pays eſt diviſé en ſix provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Maqué*, occupent une des plus belles & ſpacieuſes vallées entourées de montagnes d'Apalates. Les trois autres ſont *Schama*, *Meraco* & *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent preſque que de chaſſe. La vallée a ſoixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages ſont bâtis ſur de petites éminences; le pays abonde en bois de toutes ſortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupedes, oiſeaux de toutes ſortes. Les hommes y ſont de grande ſtature, bien faits, ils compoſent un peuple, dont les mœurs ſont douces, vivant en ſociété dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles ſont communs parmi eux, excepté leurs maiſons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir dépoſés dans

des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui ſont prépoſés pour la diſtribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille, ſuivant le nombre des perſonnes dont elle eſt compoſée, autant qu'il en faut pour ſon néceſſaire.

L'union eſt ſi grande parmi eux, qu'on voit dans la même maiſon, un vieillard avec ſes enfants; & ſes petits enfants, juſqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent perſonnes & quelquefois davantage. Ils ſont d'un naturel fort aimable, ne ſachant quelles carreſſes faire aux étrangers, quand ils les reconnoiſſent pour amis, & préſentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circaſſiens, pour le ſeul plaiſir d'obliger. On trouve le même eſprit d'hoſpitalité chez preſque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Bréſiliens, qui ont paſſé pour être les moins humains. C'eſt encore une choſe que la nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le maſque très-imparfait de la véritable hoſpitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute ſon étendue.

Les Apalachites aiment paſſionnément la muſique & les inſtruments, qui rendent quelque harmonie. Preſque tous jouent de la flûte, & d'une eſpece de haut-bois. Ils ſont éperduement amoureux de la danſe, & y prennent mille poſtures ſingulieres, dans l'idée que cet exercice diſſipe toutes les humeurs, leur donne une grande ſoupleſſe pour la chaſſe, & beaucoup d'agilité pour la courſe.

Leur voix eſt douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiſeaux & y réuſſiſſent parfaitement. Leur langage eſt doux,

leurs expreſſions énergiques & préciſes, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chanſons compoſées par les Jouas en l'honneur du ſoleil, comme pere de la nature & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Pluſieurs familles Eſpagnoles & Angloiſes ſe ſont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils ſe fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs uſages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits ſont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des groteſques, réhauſſées de couleurs ſi vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute liſſe. Les chefs couchent ſur des matelas faits d'une eſpece de duvet auſſi doux que de la ſoie: ils le tirent d'une plante. Les lits du commun ſont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délaſſer le corps, & de réparer ſes forces épuiſées par la chaſſe, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'été, & portoient des manteaux fourrés pendant l'hiver. Aujourd'hui la plupart ont en été, des habits d'une toile légere de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une caſaque ſans manches, ſur un petit habit de chamois très-fin. Cette caſaque deſcend juſqu'au gras de la jambe aux hommes, & juſqu'à la cheville du pied aux femmes. Elle eſt aſſujettie ſur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit

ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par deſſus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derriere en une pointe alongée juſqu'à terre, & fait à-peu-près l'effet des écharpes que nos dames Françoiſes portoient encore au commencement de ce ſiecle. On leur a fait ſuccéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous ſont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment treſſée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande ſur le ſommet de la tête; les hommes ſe couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luiſantes, découpés en pointe ſur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oiſeaux, arrangées de maniere qu'une partie de ce panache deſcend ſur les épaules. Les femmes ſe percent les oreilles, & y mettent des pendants de criſtal ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouiſſance, ainſi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour ſe garantir de la vermine, ils s'oignent ſouvent tout le corps avec le ſuc d'une racine, dont l'odeur eſt auſſi ſuave que l'eſt celle de l'Iris de Florence. Ce ſuc a encore la propriété de donner de la ſoupleſſe aux nerfs & aux muſcles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande ſobriété, leur procurent une ſanté ferme & vigoureuſe, qui dément la prétendue dégradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croiſſe naturellement chez les Apalachites, leur boiſſon ordinaire eſt de l'eau pure ; mais dans les feſtins de pompes & de réjouiſſances, ils boivent d'une eſpece de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel ſi bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Eſpagne. Quelques peuples de l'Amérique ſeptentrionale ont la réputation d'être fort pareſſeux ; mais les Apalachites ont en horreur l'oiſiveté : le travail y produit l'abondance. Le temps des ſemailles & des moiſſons eſt-il paſſé, tous les hommes & les femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverſes couleurs, & des vaſes de bois, qu'ils peignent joliment ; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & pluſieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuſe.

Outre les châtaigners & les noyers, qui croiſſent naturellement dans ce pays-là, on y voit des orangers, des citronniers ; diverſes eſpeces de pommes, des ceriſes, des abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y ſont tellement multipliés, qu'ils y foiſonnent, pour prouver, ce me ſemble, à M. de P. que tout ne dégénere pas dans le ſol de l'Amérique, & qu'il n'eſt pas ſi ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louiſiane lui prouveroient auſſi par leur propre expérience, que ce pays-là eſt des plus ſains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'eſt le témoignage que nombre d'entre eux m'ont rendu, en gémiſſant de ce que la France l'a cédée à l'Eſpagne. Ces regrets ſont vraiſemblablement un des motifs qui ont déterminé les

François, qui y ſont reſtés, à faire tous leurs efforts pour ſecouer le joug de la domination Eſpagnole, & rentrer ſous celle de la France.

Voilà donc, Meſſieurs, un peuple civiliſé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européens; des villes dont on a non-ſeulement conſervé les noms, mais qui exiſtoient encore en 1653, lorſque Briſtock y faiſoit ſon ſéjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu en a ignoré l'exiſtence, que de penſer qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir juſqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, ſont diſparues à ſes yeux : il n'a vu dans leurs ruines que des chaumieres. Le pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire diſparoître à ſon approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de ſon temps (en 1709.) ſur un chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des veſtiges d'une ancienne ville Italienne, que les Eſpagnols ont détruite, & qui avoit juſqu'à cinq lieues de longueur : qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrêmités. Si un terrain des cinq lieues de long, couvert de maiſons, mérite à peine le nom de bourgade, au ſentiment de M. de P. Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, ſera donc peut-être la ſeule, à qui il fera la grâce de donner le nom de ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, eſt bien capable de faire revenir de l'idée déſavantageuſe, que cet auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ſes habitants naturels. Cette eſpece de république ou de royaume des Apalachites, où

regne une entiere liberté, paroît même bien ſupérieure à celle des Indiens aſſervis par les Jéſuites au Paraguai : & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il pour ſoutenir ſon aſſertion, que la relation de M. Briſtock eſt une fable, un tiſſu de fauſſetés, comme il l'a dit des relations Eſpagnoles ? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même (1) : *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes, des Atac-apas de la Louiſiane, des anciens Caraïbes des iſles, des Tapuiges du Bréſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce ſeroit établir un Pyrrhoniſme hiſtorique inſenſé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être ſurpris de les voir traitées de chimeres & de fauſſetés, dans tout l'ouvrage de cet auteur.

Permettez, Meſſieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits ſuccints de ces relations non ſuſpectes. Pour y mettre un certain ordre, je les diſtribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du ſol de l'Amérique ; le ſecond les qualités perſonnelles phyſiques ; le troiſieme les qualités morales de ſes habitants ; & le quatrieme celle des animaux, ſoit naturels au pays, ſoit tranſportés d'Europe.

---

(1) Tome I.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE pays que la nature a pris en averſion, à qui elle ne diſpenſe qu'à regret quelques-uns de ſes dons, ſi nous en voulions croire Mr. de P. eſt le meme dont le pere Feuillée parle dans les termes ſuivants.

Une diſpoſition ſi admirable du terrain me fit faire pluſieurs réflexions ſur les avantages que cette partie du monde a ſur les autres. Il ſemble que la nature ſe ſoit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'eſt là où elle a voulu faire ſes chef-d'œuvres. Avouons, Meſſieurs, que c'eſt en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le pere Feuillée, & je n'ai pas vu ſans étonnement, des oranges mûres & encore ſur l'arbre, renfermer des ſemences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces ſix lignes de longueur. J'ai vu, Meſſieurs, au Paraguai ce que le pere Feuillée dit avoir vu au Pérou, j'ai vu dans la maiſon de campagne du gouverneur de Montevideo, un verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur; tout planté de pommiers, poiriers, pêchers & autres arbres fruitiers à noyaux, tranſportés d'Europe. Ces arbres y avoient ſi bien réuſſi que tous y

étoient ſurchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en ſupporter le poids. Fâché de voir perdre une ſi grande quantité de fruits excellents, je conſeillai au gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la ſaiſon où ils commencent à groſſir, pour favoriſer la conſervation & la maturité des autres. Peine ſuperflue, me dit-il, il en reſte encore une ſi grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la ſaiſon & pour en conſerver de ſecs, & de confits au ſucre.

Ce même gouverneur avoit dans la cour de ſa maiſon de ville, une treille, où les raiſins, venoient en abondance & très-bons. Il avoit eſſayé de planter une vigne dans ſa campagne: mais les fourmis s'y rendoient en ſi grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réuſſir à recueillir aſſez de vin pour le dédommager tant ſoit peu des peines de la culture.

Le froment & le ſeigle y venoient ſi bien, que nous y avons mangé du pain à un prix auſſi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fimes une copieuſe proviſion d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. eſt-il croyable, quand il nous aſſure que le froment & le ſeigle n'ont pu réuſſir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont proſpéré que dans l'iſle de Juan Fernandez? J'ai vu auſſi de mes propres yeux, dans le jardin du gouverneur de l'iſle Ste. Catherine, au Bréſil, des amandiers ſurchagés de

fruits. Frézier, témoin oculaire par un ſéjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes: les arbres qu'on y a tranſportés de l'Europe (aux environs de Valparaiſſo) réuſſiſſent parfaitement dans ces contrées. Le climat y eſt ſi fertile, quand la terre y eſt arroſée, que les fruits y pouſſent toute l'année. J'ai vu ſur le même pommier ce que l'on voit ici (en France) ſur les orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi groſſes, & des pommes en maturité tout enſemble. J'étois charmé d'y voir une ſi grande quantité de ſi beaux fruits, qui viennent à merveille, particuliérement des pêches, dont il ſe trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres ſoins que celui de faire couler de petits ruiſſeaux aux pieds des arbres. Aux environs de la ville de Moquaquos, dans un terrain très-petit on recueille tous les ans 100,000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cent pintes, meſure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cent mille piaſtres, c'eſt-à-dire, à préſent un million ſix cent mille livres, monnoie de France.

Mr. de P. avoit lu les relations du pere Feuillée, & de Mr. Frézier, puiſqu'il les cite; mais il n'a pas vu les pays dont ils parlent, avec des yeux auſſi déſintéreſſés. Ses réflexions qui auroient pu être un peu plus philoſophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les relations de ces auteurs, & l'ont malheureuſement déterminé à parler contre la vérité.

Que Mr. de P. ſe donne la peine d'aller voir de ſes propres yeux les pays dont ces auteurs font la deſcription. Enchanté & dans une eſpe-

ce d'enthouſiaſme, il changera d'opinion, il dira avec Frézier : ce ſeroit peu pour un ſi bon pays, ſi la terre étoit cultivée : elle eſt très-fertile, & ſi facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite, le plus ſouvent, d'une ſeule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs : & quoique le grain ſoit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de ſoins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choſes, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conſerve toujours un juſte milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le ſoleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne ſe changent jamais en pluye, qui puiſſe y troubler la promenade, ni les plaiſirs de la vie. Ils s'abaiſſent ſeulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la ſurface de la terre ; de ſorte que l'on y eſt toujours aſſuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaiſir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terreſtre ; car la terre y eſt encore fertile en toutes ſortes de fruits.

Voilà, Meſſieurs, un des cantons de ce pays ſi abandonné de la nature, & ſi peu favoriſé d'elle ; & de combien d'autres pourroit-on, avec raiſon, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus ? écoutons encore Frézier,

lorſqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande diſtance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & ſerein, dit cet auteur. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hivers y ſont tièdes; les rigoureux aquilons n'y ſouflent jamais; l'ardeur de l'été y eſt toujours tempérée par des zéphirs rafraîchiſſants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printemps & de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main pour y régner enſemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de ſorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver aſſiduum, atque alienis menſibus Æſtas,

Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.

At rabidæ Tigres abſunt & ſæva Leonum ſemina (1).

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient ſuffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'eſt pas laſſé d'inſiſter là-deſſus, & il diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas aſſez contre ſon aſſertion. Voyons donc ſi

(1) Ce dernier article convient ſeulement aux pays les plus méridionaux, & les plus ſeptentrionaux de l'Amérique.

Mr. de P. eſt mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau continent.

En parlant du terrain des iſles Antilles, le chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonſtanciée, ſous le titre d'*hiſtoire naturelle & morale* de ces iſles, nous aſſure que ſans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles poſſedent ſans contredit (1) tous les autres avantages des autres pays, elles ne fourniſſent pas ſimplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poiſſons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ſes habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la caſſave, qui leur tient lieu de pain, eſt ſi féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en eſt planté, nourrira plus de perſonnes que ſix enſemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet auteur, y eſt auſſi belle, auſſi riche & auſſi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces iſles & donne d'excellents raiſins; mais le vin qu'on en feroit ne ſeroit pas de garde. Le froment qui demande à être hiverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont preſque ſans peine le maniot, les patates, le mays & diverſes eſpeces de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le ſoin qu'il faut pour

(1) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à M. de P. d'aſſurer le contraire.

cultiver les grains. L'air y eſt tempéré ; les chaleurs n'y ſont pas plus grandes qu'en France, & depuis huit heures du matin, juſqu'à quatre heures du ſoir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-ſupportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis.
L'hiver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre ſi ingrate dans l'opinion de Mr. de P. a cependant ſur la nôtre l'avantage de produire le *papayer*, les cocos & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (1) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur auſſi ſuave que les feuilles du bois d'Inde, que le ſaſſafras & tant d'autres ? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût ſi relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de pluſieurs ſortes d'épices, qu'à une ſimple feuille d'arbre. Je ſuis toujours ſurpris qu'on ne s'aviſe pas d'en tranſporter en Europe, pour ſuppléer aux épices des Indes orientales (2).

A la Cayenne & à la Guyanne la terre eſt très-bonne, facile à cultiver, & ſi fertile, dit Biet (3) que les végétaux & les arbres, qu'on y a tranſportés ; y pouſſent en ſix mois autant que nos bois taillis en ſix ou ſept ans. Les fruits de toutes eſpeces ſe ſuccedent toute l'an-

(1) Hiſt. Nat. des Antilles.
(2) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y ſupléeroit également.
(3) Voyage de la France équinoxiale par Biet.

née. (1) La chaſſe eſt ſi facile & ſi abondante que, fourniſſant aux naturels du pays, tout ce qui leur eſt néceſſaire à la vie, ils ne veulent s'aſſujettir à apprivoiſer aucune eſpece d'animaux -- On y trouve une quantité prodigieuſe d'oiſeaux ; preſque tous ont le plumage d'une beauté raviſſante. Les perdrix y ſont griſes, mais groſſes comme de bons chapons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire tout ce que je dirai de la pêche, ſi prodigieuſe dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poiſſon y eſt ſi excellent, ajoute cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il ſurpaſſe de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France (2) Jugez donc, dit Biet, ſi ce pays eſt ſi mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien ſubſiſter.

Biet avoit fait un long ſéjour dans ce pays-là, lorſqu'il en parloit ainſi, ſi M. de P. l'eût vu autrement que dans les cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Bréſil, la terre produire ſans culture toutes ſortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ſes habitants paſſer leurs jours, par cette raiſon, dans la plus grande oiſiveté, ne ſe croyant pas ſans doute iſſus d'Adam, & condamnés avec ſa race, à manger leur pain à la ſueur de leur front.

Si nous conſultons l'Atlas hiſtorique de Guedeville nous trouverons, T. VI. p. 86. que ſi la navigation pouvoit être libre depuis Québec juſqu'au lac Erié, qui a deux cent trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile royaume du

(1) Ib. 337.
(2) Ib. 346. 351.

monde ; parce que, outre les beautés naturelles qui y ſont, on trouve auſſi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en eſt très-beau, ajoute cet auteur, les bords de ce lac ſont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de noyers, de pommiers & de treilles, qui portent leurs grapes juſqu'au ſommet des arbres, ſur un terrain agréable & uni. Les bois & les vaſtes prairies qu'on découvre du côté du Sud, ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs ſauvages ſe trouvent ſur les bords de deux belles rivieres, qui ſe déchargent au fond du lac.

L'Acadie, ſuivant le même auteur, eſt un pays fertile, très-beau, ſon climat aſſez tempéré : l'air y eſt pur & ſain, les eaux claires & légeres.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui ſeul une petite métairie ; puiſqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants ſuppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chevres, multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupedes y foiſonnent en ſi grande quantité, qu'on eſt obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiſeaux de proie (1).

(1) Ib. p. 102.

Je pourrois ajouter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisiane & des autres pays de l'Amérique septentrionale ; mais ces témoignages, quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de ces différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine ? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux ? peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, sont tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la nature pour notre Europe, que les pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant des petits qu'il y avoit d'œufs (1). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilege, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (2) ?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philoso-

(1) Feuillée. p. 439.
(2) Ib. p. 441.

phiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (1) des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les ſcarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-ſouris, y étoient pour la plupart d'une taille giganteſque dans leur eſpece, & multipliés au delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ſes mémoires ſur la Louiſiane, qu'on y voit des grenouilles, qui peſent juſqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abâtardiſſement général, qui avoit atteint juſqu'au premier principe de l'exiſtence & de la génération, (2) je me ſerois donc bien trompé, en tirant une conſéquence toute oppoſée. J'aurois cru raiſonner philoſophiquement en concluant de cette quantité prodigieuſe d'êtres vivants, & qui plus eſt d'une taille giganteſque, que le principe de vie eſt dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce ſemble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même eſpece, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puiſqu'on les trouve ailleurs bien ſupérieurs en groſſeur & en qualités. Il me ſemble cependant que raiſonner ainſi, c'eſt raiſonner conſéquemment aux idées que nous avons adoptées, de la perfection des êtres, de penſer qu'un végétal, qui

(1) Tome I.
(2) Tome I.

au lieu de continuer de ramper, de garder la foibleſſe de ſa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuſte : qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant ſa tête altiere au-deſſus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même eſpece ; qu'un géant enfin, ou un Européen bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au-deſſus des Lapons, des Groënlandois, & des Nains, à qui la nature ſemble avoir regretté la matiere & la forme. Heureuſement Mr. de P. n'eſt pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées ſur l'Amérique & ſes habitants, ni pour exprimer nos ſentiments de gratitude envers le nouveau monde. Si on l'en croyoit ſur ſa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à ſon malheureux ſort. Mais la conduite journaliere des Européens dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le ſucre, le cacao & le café, pour flatter notre goût, & ſatisfaire notre ſenſualité, la cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaiſies ; les baumes du Pérou, de Copahiba, le quinquina, le gayac, le ſaſſafras, l'hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies ; l'or, l'argent, ces dieux des chrétiens, comme le diſent très-bien les ſauvages ; les pierres, les pelleteries & le cotton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre ſi riche, ſi fertile, ſi abondante, à qui la nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choſes, qu'elle ne trouve pas dans ſon propre terrain.

La ſituation de l'Amérique ſous trois Zones différentes, y cauſe une grande diverſité de climat ; ſuivant les contrées l'air y eſt chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville (1) que le nouveau monde eſt extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choſes que l'on ne trouve pas en Europe ; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut ſur le mauvais. Ces peuples le ſentent parfaitement, ils ſavoient bien dire aux Eſpagnols dans le temps de leur invaſion : il faut que votre pays ſoit bien ſtérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de riſques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous ſoyez des hommes bien méchants pour venir nous perſécuter de gaieté de cœur, & nous en chaſſer (2). Ce raiſonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme ſi ſtupide que Mr. de P. le donne à penſer. Je lui fournirai de quoi ſe guérir de ſa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'eſt pas une race ſans force & ſans vigueur, une race énervée & viciée juſques dans les principes mêmes du phyſique & du moral.

§ II.

Des qualités phyſiques des Américains.

En liſant l'ouvrage de Mr. de P. il me ſemble

(1) Atlas Hiſt. Tome VI. p. 81.
(2) Feuillée, p. 386.

entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins, qui trouvent un trait de beauté dans leurs goîtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européen, le plus imbécille est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet auteur (1). Enervés, hébêtés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le baron de la Hontan, (2) les religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays qui leur étoient connus; mais ils se sont grossiérement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les recollets & les jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des sauvages, j'aurois pu croire

(1) Tome II.
(2) Tome II.

tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raiſonné avec ces peuples, je me ſuis entiérement déſabuſé. Ceux qui ont dépeint les ſauvages velus comme des ours n'en avoient jamais vu (1) ; car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils ſont, généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européens.

Les Iroquois ſont plus grands, plus vaillants & plus ruſés que les autres ; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Ilinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations ſont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les Outaouas & la plupart des ſauvages du Nord, à la réſerve des ſauteurs & des cliſtinois, ſont poltrons, laids & mal-faits. Les Hurons ſont braves, entreprenants & ſpirituels : ils reſſemblent aux Iroquois pour la taille & le viſage. Les ſauvages ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre ; ſont beaux en général, auſſi-bien que leur taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'eſt par accident. Ne ſeroit-ce pas encore une faveur de la nature pour l'Europe d'y trouver ſi communément des perſonnes affectées de quelqu'une de ces infirmités ? mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la nature au ſentiment de Mr. de P. bien différents cependant

(1) Tome II.

aux yeux du baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vécu vingt ans, & de pluſieurs autres officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

Les ſauvages ont les yeux gros, noirs, ainſi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur, dit le baron de la Hontan, que celui qu'ils reſpirent, quoiqu'ils ne mangent preſque jamais de pain. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de groſſes charges, ou pour lever un fardeau & le charger ſur les épaules; mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, ſans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chaſſe, ou à la pêche, toujours danſant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes ſont fort néceſſaires.

Les femmes ſont d'une taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer; mais ſi graſſes, ſi peſantes & ſi mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des ſauvages. Soit par l'exercice, ſoit par la conſtitution de leur tempérament, ils ſont fort ſains, exempts de paralyſie, d'hydropiſie, de goutte, d'étiſie, d'aſthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la nature, qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriſer. Elle avoit cependant laiſſé la pleuréſie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un ſauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique ſeptentrionale juſqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de

ſoixante ans, ils diſent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement juſqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même pluſieurs qui paſſent ce terme. Où eſt donc ce vice ſi eſſentiellement répandu ſur toute la race humaine du nouveau monde, de maniere que la dégénération ait atteint ſes ſens, ſes organes, & toutes ſes facultés phyſiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples de l'ancien continent cette dégradation, qu'il aſſure y être à chaque page de ſon ouvrage? Non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyane les naturels ont une très-belle diſpoſition de corps (1), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau viſage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau baſanée, mais douce au toucher comme le ſatin. Les femmes y ſont très-bien faites, & l'on y en voit d'auſſi belles qu'en Europe. Briſtock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le chevalier de Rocheford rend le même témoignage ſur les habitants de la Floride, de la Caroline & ſur les Caraïbes, tant des iſles que de la terre ferme, non quant à la beauté du viſage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils ſont, dit-il, bien faits (2), ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément aſſez d'embonpoint. Leur bouche eſt médiocrement fendue; meublée de

(1) Voyage de la France équinoxiale par Biet. p. 351.
(2) Ib. p. 382.

dents blanches & très-ſerrées. On n'y voit aucun borgne, ni boſſu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, ſi non par accident.

Si la plupart de ces hommes ont quelque choſe de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut point rejetter la faute ſur la nature; elle ne les a pas faits tels; mais ſur le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatiſſent, après les avoir mis au monde, & continuant de les leur preſſer pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent ſur des préjugés de cette eſpece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des uſages des Américains.

Si nous remontons du Septentrion juſqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau continent, tous les peuples que nous rencontrons ſur notre route, offrent des hommes bien conſtitués. Tels ſont, ſi nous en croyons Vincent le Blanc & les autres voyageurs, les Mexicains, les Bréſiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Piſon & des autres auteurs non ſuſpects, ce ſeroit tomber dans des répétitions déja trop ennuyeuſes, M. de P. les a cités lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer ſa fauſſe hypotheſe. Je dirai ſeulement d'après Frézier (1) que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale ſont de bonne taille, ont les membres gros, l'eſtomac, la poitrine & le viſage larges: que

(1) P. 56.

malgré leurs débauches, ils vivent des ſiecles ſans infirmités, tant ils ſont robuſtes & faits aux injures de l'air, ſupportent long-temps la faim, la ſoif, dans la guerre & dans les voyages, & que perſonne n'en approche pour ſoutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires ſur des cantons particuliers inconnus aux auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la baſe de ſon ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? Qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre M. le Cat de Rouen (1) : quel que ſoit le reſpect que nous avons pour les vaſtes connoiſſances de M. de P. nous oſons lui marquer notre ſurpriſe de ce qu'il lui ait pris envie de reſſuſciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion, & ſoutenu une hypotheſe auſſi contraire à ſes lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé ſon zele, & proteſté qu'il a entrepris de réfuter les fauſſetés & les exagérations des hiſtoriens Eſpagnols (2).

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'exiſtence des Patagons géants. En raiſonnant ſuivant ſa méthode philoſophique, rien n'étoit plus capable que cette exiſtence, de prouver à ſes yeux la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la ſtérilité & l'ingratitude du ſol, ainſi que la dégradation des végétaux dans le nouveau monde, il dit que les

(1) Tome I.
(2) Tome II.

plantes tendres, molles & herbacées de notre continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, ſous la forme de ſous-arbuſtes, c'eſt-à-dire, des géants dans leurs eſpeces parmi les végétaux.

Je rends juſtice à M. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette eſpece. Il a très-bien ſenti que l'exiſtence des Patagons géants étoit capable de détruire ſon aſſertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau continent. Auſſi a-t-il fait tous ſes efforts pour les anéantir. Mais pour réuſſir à détruire des géants, il faut les foudres de Jupiter, & M. de P. ne les avoit pas en ſa diſpoſition. Ces coloſſes ont peut-être diſparu aux yeux éblouis par le ſpécieux de ſes raiſonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, ſont avec celles dont il s'étaye, un chaos, mais un chaos, qui n'eſt difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'eſt un nuage d'autant plus aiſé à diſſiper, que la vérité triomphera toujours, lorſqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles ſont celles qu'apporte M. de P. & qui ſont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent, ſans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P. ; éblouit les obſervateurs prévenus, & l'amour propre leur fait défendre leurs illuſions avec opiniâtreté. Cet auteur ſeroit-il lui-même dans ce cas-là ? c'eſt au lecteur à le décider. Mais je ne penſe pas que l'on puiſſe avec raiſon, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'ap-

porterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage aſſez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouiſſant ; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchiſe, les choſes comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas comme les deux navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vu, & mangé avec ces géants ; mais M. de P. étant le ſeul qui l'accuſe d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce ſavant profeſſeur ; puiſqu'il entreprit ſon voyage de la mer du Sud par ordre du miniſtere, qui le jugea capable de faire de bonnes obſervations. Frézier dit, (1) que pendant ſon ſéjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui ſe nomment *Chonos*, lui confirmerent l'exiſtence des géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux juſqu'aux habitations Eſpagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant gouverneur de cette iſle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces géants étoient approchant de quatre varres de haut, c'eſt-à-dire, de neuf à dix pieds : ce ſont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Eſt de la terre déſerte, dont les anciennes relations ont parlé : ce que l'on a enſuite traité de fables, parce que l'on a vu le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement

(1) P. 78.

avec ce qui eſt rapporté dans les journaux des deux capitaines François, que j'ai nommés. Quand ils deſcendirent en 1766 à la Baye Boucaut, vers l'eſt du détroit de Magellan, ils ignoroient ſi le capitaine Biron Anglois, y avoit vu l'année précédente des hommes d'une taille giganteſque. Leur eſprit étoit d'autant moins prévenu & moins ſuſceptible d'illuſion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'exiſtence des géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, ſur la côte Méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européens. Ces deux navigateurs arrivent dans cette baye, voient ſur la côte des hommes à cheval, qui leur font ſigne de venir à eux : ils abordent, deſcendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la groſſeur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette viſite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois ; & il ſuffit de les lire ſans prévention pour juger que la vérité ſeule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidelle à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eux, aux iſles Malouines, & je puis aſſurer n'y avoir rien ajoûté. Je n'y ai point vu ces mots que M. de P. cite (1) d'après le journal des ſavants de 1767. *Il y rencontra des habitants du pays, dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut.* Je ne penſe même pas

(1) Tome I.

que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent ; M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un diſcours auſſi vague, pour aſſeoir ſon jugement, & décider auſſi affirmativement qu'il le fait, la non-exiſtence de ces Patagons. L'auteur du journal des ſavants aura determiné de ſon chef, cette prétendue hauteur d'*environ ſix pieds.*

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que M. de la Gyraudais, & y ayant ſéjourné près de trois ſemaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vu l'année précédente, ſur l'iſle Ste. Anne, & aux environs : mais il a ſoin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la baye Boucaut & du cap Grégoire (1). Les ſept qui ſe préſenterent à eux, la premiere fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds ſept pouces* du pied de roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'iſle Ste. Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que miſérable* que leur donne M. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de loups marins pour régal, & ſe vétiſſent de la peau de ces amphibies. Réunis vrai-ſemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire ſans ſe tromper, qu'ils affichent la miſere. Mais ceux du cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux capitaines. A la vérité vétus de peaux, mais de peaux de guanacos & de vigognes, dont nous ſommes ſi curieux, que nous allons les chercher chez eux pour ſervir à notre luxe ;

(1) Journal du voyage aux iſles Malouines, p. 66.

vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons ſe préſenterent à M. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cent, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on ſur la parole de M. de P., que c'eſt un peuple peu nombreux, errant dans les ſables Magellaniques, où la miſere les harcele & les pourſuit ſans relâche ?

Les récits de nos deux capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'iſle de Chiloé. Il paroît, dit M. Guyot (1), qu'ils ont traité avec les Eſpagnols ; car ils ont une eſpece de ſabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres ſont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Eſpagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroiſſoit être leur chef, ils le nommerent *capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit *chupan*. Ils fument auſſi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils ſe frappoient doucement la poitrine & diſoient *buenos*, ils paroiſſoient ruſés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (2) d'une quarrure plus que de proportion ; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-deſſus de celle des plus grands Européens, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues groſſes, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec

(1) Ib. p. 662.
(2) Ib. p. 693.

leſquels

leſquels les équipages des navires François ont mangé & couché, n'eſt pas une race de géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée en Amérique, que M. de P. voudroit nous le perſuader.

Toutes les preuves de cet auteur contre l'exiſtence des Patagons géants, ſe réduiſent à dire; que les navigateurs, qu'il cite à ſon avantage, ne les ayant pas vus, lorſqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui diſent les y avoir vus, nous ont conté des fables & des fauſſetés; conſéquemment que cette race d'hommes giganteſque n'exiſte pas & n'a pas exiſté.

La logique de M. de P. me paroît en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur bien d'autres. M. de Bougainville ne vit pas ces coloſſes au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorſqu'il s'y trouva avec le capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vus; donc celui-ci nous en impoſe. Le même navire & le même équipage de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766, avec un autre navire François, ignorant l'un & l'autre l'exiſtence des ces Patagons géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P.? qu'ils ont rêvé & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vu qu'en ſonge; ou qu'ils ſont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à ſoutenir leur illuſion (1).

M. de P. eût eu bien beau jeu, ſi, (ce qui pouvoit aiſément arriver) M. Guyot avoit con-

(1) Diſcours préliminaire.

tinué ſa route au lieu de mouiller dans la baye Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également paſſé devant, comme il le fit, ſans s'y arrêter. M. de la Giraudais auroit plus qu'inutilement aſſuré avoir vu, bu & mangé avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit, au ſentiment de M. de P., de lui dire vous avèz rêvé. Vous nous contez une fable: j'y étois avec vous; j'ai paſſé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vu de loin des hommes montés ſur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce ſont des géants? c'eſt une illuſion de votre part.

Examinons les relations des autres navigateurs, qui diſent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race giganteſque: voyons en quoi elles ſont d'accord, & en quoi elles ſe contrediſent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté ſur le vaiſſeau la Victoire commandé par Magellan, dit avoir vu en 1519, au port St. Julien, ſur la côte orientale des Patagons, des hommes haut de huit pieds; qu'ils en menerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refuſé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du ſcorbut, ſur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vétus de peaux, & portoient des eſpeces de guêtres & ou brodequins faits auſſi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds ſemblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta M. de P. conclut que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres (1).

(1) Tome I.

Ce qui les rend cependant vrai-ſemblables, c'eſt que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée ſont encore aujourd'hui connus ſous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros navigua aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Eſpagnols, depuis 1525, juſqu'en 1540, ils n'y trouverent pas cette race de coloſſes, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zoras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de ſon eſcadre. Sarmiento, au rapport de ſon hiſtorien Argenſola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu ſous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candiſch, au même détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un ſecond, entrepris en 1582, Knivet dit avoir trouvé au port Deſiré, ſur la côte de l'Eſt, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à ſeize palmes. Il meſura deux cadavres nouvellement enterrés ſur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vu au Bréſil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais ajoute M. de P. il eſt impoſſible que la relation de Knivet puiſſe faire impreſſion, même ſur des lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, ſur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordi-

naire, qui aſſommerent ſept perſonnes de ſon équipage. Richard Hawkins trouva au port S. Julien, en 1593, nombre d'Américains de ſi grande taille, qu'on les prit pour des géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la baye Verte, des ſauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzſoon, auteur de cette relation, auroit dû ſe cacher de honte, dit M. de P., d'avoir écrit des fables ſi inſipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de ſon équipage appercurent au port Deſiré des hommes de grande ſtature ; qu'ils tuerent enſuite ving-trois Patagons de taille ordinaire ; & qu'ayant enlevé de l'iſle Naſſau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroiſſoient pas giganteſques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandoiſe... leur dit, que dans un pays nommé *Coin* il exiſtoit une race de géant qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impreſſion dans l'ouvrage de M. de P. ou avoit-il oublié ſon objet, loſqu'il ajoute : *ceux qui étudient la géographie dans le judicieux dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces géants Tiremenens ?*

Spilberg, ſuivant Corneille de Maye, ne vit en 1614, que des hommes de taille ordinaire, ſur la terre Delfuego. En 1615, le Maire & Schouten ne virent point de géants vivants ſur les côtes Magellaniques ; mais en creuſant vis-à-vis l'*iſle du roi*, on déterra des oſſements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour

ces deux navigateurs qui avoient fait le voyage enſemble, ſe reprocherent mutuellement d'avoir fait inſérer dans la relation de leurs commis Aris, des faits controuvés; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des oſſements exhumés, dont je viens de parler.

Le pilote du navire de Gracias de Nodal envoyé par l'Eſpagne en 1618, pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans ſa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des ſauvages de la côte des Patagons, qui ſont de toute la tête plus hauts que nos Européens. Decker capitaine ſur un des vaiſſeaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'hiſtoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, ſi nous en croyons Mr. de P. Mais ils diſent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix degrés plus au nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Meſſieurs de Gennes & Beauchêne-Gouin, en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui ſe peignoient de rouge le viſage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier ſe trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuſe d'avoir tranſporté la patrie des Patagons de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'iſle de Chiloé &

l'embouchure du détroit ; mais ſi Mr. de P. n'eſt pas plus fidelle dans ſes autres extraits, qu'il l'eſt dans celui-ci, il eſt à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accuſent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité aſſez à cœur. Quant à l'article préſent, Mr. Frézier dit expreſſément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons géants avec leſquels ils communiquoient, faiſoient leur ſéjour ordinaire ſur la côte orientale de la terre déſerte des Patagons : & les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur ſéjour entre l'iſle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des géants ? je n'ai pas le judicieux dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la poſition de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaiſſeaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons géants. En 1704, au mois de juillet les gens du Jacques de S. Malo, que commandoit Harinton, virent ſept de ces géants dans la baye Grégoire. L'équipage du ſaint Pierre de Marſeille, commandé par Carman de ſaint Malo, en virent ſix, parmi leſquels un portoit quelques marques de diſtinction. Ses cheveux étoient ramaſſés ſous une coiffe de filets, faits de boyaux d'oiſeaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils refuſerent ; mais ils firent en revanche préſent de leurs carquois garnis de fleches. Le lende-

main on en vit d'abord plus de deux cent attroupés ſur le rivage.

Le capitaine Shelvosk eſt le dernier auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de ſon voyage autour du monde en 1719. Enfin l'auteur de la lettre au docteur Maty, dit qu'en paſſant à Manille, un vieux capitaine de vaiſſeaux marchands, nommé Reainaud l'a aſſuré avoir vu en 1712, ſur une côte voiſine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit meſurés lui-même.

En 1741, le fameux chef d'eſcadre Anſon relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, ſans y découvrir le moindre indice qu'elles ſoient habitées par une race d'hommes de taille coloſſale. Huit matelots du vaiſſeau le *Wager* de l'eſcadre de cet amiral, abandonnés ſur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainſi: (1) on peut juger après cela du crédit que mérite le journal, du commodor Biron, dont le moindre matelot n'auroit pas oſé publier la relation.

Ce capitaine, ajoute Mr. de P., dit que ſon vaiſſeau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés ſur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'eſt pas heureux dans ſes citations; il a lu ſans doute trop précipitamment

(1) Tome I.

les auteurs qu'il cite & ne s'eſt pas donné la peine ni le temps de faire ſur ſes lectures, des réflexions auſſi philoſophiques qu'il voudroit nous le perſuader. Il ſe trouve encore ici en défaut, la relation du capitaine Biron non-ſeulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre-Del-fuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de diſtance. A huit heures, dit l'auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes diſtinctement un certain nombre de perſonnes à cheval. A dix heures nous jettames l'ancre ſur la côte ſeptentrionale du détroit, à quatorze braſſes d'eau; nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eumes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vu ſur la côte, nous firent des ſignes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimames.

En approchant de la côte, des marques ſenſibles de frayeur ſe manifeſterent ſur le viſage de nos gens qui étoient dans le canot, lorſqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuſe--- Nous voyions le cap de la Vierge à l'Eſt-Nord-Eſt, & la pointe de poſſeſſion à l'Oueſt quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquames qu'un grand nombre de ces géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand deſir de nous voir deſcendre à terre. Dès que nous y fumes deſcendus, les ſauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cent, nous regardant avec l'air de la plus grande ſurpriſe, & ſouriant, à ce qu'il paroiſſoit, en obſervant la diſproportion de

notre taille avec la leur. Leur grandeur eſt ſi extraordinaire que, même aſſis, ils étoient preſque auſſi hauts que le commodor debout, (le commodor a ſix pieds de haut.) Il leur diſtribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent ſi charmés de ces petits préſents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le commodor eut beaucoup de peine à ſe dérober à leurs careſſes, ſur-tout à celles des femmes, dont les traits du viſage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes eſt auſſi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes auſſi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits, relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidélement extraite, que M. de P. l'a conſidérablement altérée, & qu'il fait dire à ce capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même penſé. Pour qu'on ne m'accuſe pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera ſur ſes propres expreſſions; les voici (1) on peut les comparer avec la relation ci-deſſus.

» Auſſitôt que ces géants montés ſur des » chevaux nains, eurent apperçu le commodor » & ſon eſcorte, ils mirent pied à terre, vin- » rent au devant de lui, l'enleverent dans » leurs bras énormes, & le careſſerent beau- » coup en lui donnant des baiſers âcres; les » femmes lui firent, de leur côté, eſſuyer des

(1) Tome I.

» politeſſes encore plus expreſſives : *elles badi-*
» *nerent ſi ſérieuſement avec lui, que j'eus*, dit-il,
» *beaucoup de peine à m'en débarraſſer*. Elles firent
» auſſi amitié au lieutenant *Cumenes*, & lui
» mirent la main ſur l'épaule pour le flater,
» ce qui le fit tellement ſouffrir, qu'il en reſ-
» ſentit pendant huit jours des douleurs aigues
» dans cette partie bleſſée par le poids de la
» main robuſte des ſauvages. Ce conte de Gar-
» gantua, ajoute M. de P., fut débité à Lon-
» dres en 1766. Le docteur Maty, ſi connu
» par ſa petite taille & par ſon journal Britan-
» nique, ſe hâta extrêmement d'y ajouter foi,
» & de divulguer cette fable dans les pays
» étrangers ». Voici comme il s'exprime dans ſa
lettre à M. de la Lande.

» L'exiſtence des Patagons eſt donc con-
» firmée, on en a vu & *manié* pluſieurs cen-
» taines. Le terroir de l'Amérique peut donc
» produire des coloſſes ; & la puiſſance géné-
» ratrice n'y eſt donc pas dans l'enfance. »

Si M. de P. en écrivant ainſi, a eu ſimple-
ment deſſein d'égayer ſon lecteur après s'être
égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner.
Il pouvoit le faire aux dépens de l'exiſtence
des Patagons géants : à lui permis de contre-
dire l'évidence même, d'exercer ſon talent &
d'étaler toute ſa vaſte érudition pour mieux
réuſſir dans ſon objet. Mais le public qu'il n'en
a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire
parler les auteurs, qu'il donne pour ſes ga-
rants, autrement qu'ils ne parlent ? Je doute
que quelque amateur que l'on ſoit de critique
& de raillerie, on ſoit d'humeur à lui paſſer
ce ton railleur & mépriſant, avec ce ridicule
dont il s'efforce de couvrir le récit des auteurs
qui lui ſont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public prit tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce qu'il ne parle que d'après les auteurs, & les cite. Malheureuſement, pour lui, on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M. de P. moins timide que M. de Buffon, veuille ſoutenir avec lui, que la nature ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau monde ; que l'organiſation n'y eſt pas encore achevée de nos jours, c'eſt une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira ; on ne ſera pas obligé de l'en croire ſur ſa parole, puiſque les faits dépoſent contre lui. Mais qu'il enchériſſe ſur M. de Buffon, qui ne comprend dans ſon hypotheſe que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre ſur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du docteur Maty : (1) vos réflexions ne ſont pas heureuſes ; on pourra même ajouter : vos arguments ſont bien foibles ; & le comble du ridicule eſt de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes inconteſtablement faux.

M. de P. n'a pas plus reſpecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux capitaines François Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ſes lecteurs, en ſupprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons géants qu'il a vu au détroit du Magellan. Il ſubſtitue à cette

(1) Ib.

relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des géants comparables à ceux du commodor Biron.* Mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de M. Guyot avec celles du commodor Biron & de M. de la Gyraudais : en donnant à entendre que M. Guyot n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que M. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que M. Biron ; puisque les deux capitaines François étoient ensemble dans le détroit. « N'est-il pas » surprenant, ajoute M. de P., que deux obser- » vateurs, qui se trouvent dans le même lieu, » la même année, & au même mois, varient » d'un demi-pied sur la taille des Patagons ? » Il me paroît encore plus surprenant, que M. de P. ou l'auteur du journal des savants, qu'il donne pour garant, aient imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près qui confirment même l'existence des Patagons géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-unes disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres assurent les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux auteurs des derniers temps, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé ; l'assertion paroît un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas

prépondérante avec la preuve affirmative des autres ; il eſt très-aiſé de les concilier. Cette race d'hommes giganteſque a été vue au port ſaint-Julien par les uns, au port Deſiré par d'autres, au cap Gregoire & à la baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres navigateurs. On a deſcendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'exiſtent pas ? Non, la conſéquence n'eſt pas philoſophique. Vous avez une, deux, ou trois maiſons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir : je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver ; d'autres ont été plus heureux que moi ; j'en conclurai que votre exiſtence n'eſt pas un conte, que les plaiſirs, que vous avez procurés à ceux qui vous ont vu, le détail des fêtes que vous leur avez données ne ſont pas des fables : j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maiſons ; que vous en changez ſuivant les ſaiſons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme ſage, le philoſophe doute, quand il ne penſe pas avoir des preuves ſuffiſantes pour admettre une choſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt extraordinaire ; mais il ne nie pas. Une ſeconde eſpece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour ſe donner un relief de philoſophie. Il eſt du bel air de n'être pas ſi crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthouſiaſmé du nouveau, toujours diſpoſé à adopter les choſes les plus extraordinaires.

L'exiſtence d'une race humaine giganteſque eſt de ce nombre. Depuis le commencement du ſeizieme ſiecle on nous débite l'avoir trouvée,

vers le détroit de Magellan : des navigateurs nous racontent avoir vu ces géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font la deſcription de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages ſe ſont renouvellés ſucceſſivement depuis 1519 juſqu'à nos jours, que Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces coloſſes ; ont fait préſent de quelques-uns à Mr. Darboulin, fermier-général des poſtes de France, chez qui je les ai vus & meſurés ; & chez lequel vrai-ſemblablement on peut encore les voir. L'exiſtence de ces Patagons géants eſt cependant encore un problême pour beaucoup de perſonnes. Comment le réſoudre ? La ſolution n'eſt pas difficile. Que quelques philoſophes accrédités de nos jours ſe tranſportent ſur les lieux : qu'ils parcourent le pays, & y faſſent un ſéjour aſſez long, pour le viſiter dans les différentes ſaiſons ; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec leſquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philoſophes, à leur retour, nous diſent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'exiſtence de ces géants deviendra pour lors plus que douteuſe : on ſera du moins fondé, en quelque façon, à la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui ſubſiſtent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célebres navigateurs. En attendant le retour de ces philoſophes d'un voyage au moins auſſi intéreſſant que tant d'autres, on peut, ce me ſemble croire, ſans être trop crédule, qu'il y a dans

cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-deſſus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conſervent encore parmi nous ; toutes les circonſtances qui accompagnent ce qu'on en dit, ſemblent porter un caractere de vérité ſuffiſant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le perſuader. La rareté du ſpectacle a peut-être cauſé quelque exagération dans les meſures de la taille de ces coloſſes ; mais ſi l'on doit les regarder comme eſtimées, & non priſes à la rigueur ; on verra qu'elles different peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette exiſtence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns ou du moins nous apporter en Europe quelques ſquelettes de ces géants ; M. Guyot que j'ai cité, ainſi qu'un autre capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux iſles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques ; qu'il y trouva un ſquelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce ſquelette devoit avoir eu dans ſon vivant, au moins douze à treize pieds de haut : qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce ſquelette dans une caiſſe, l'avoit porté à ſon bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, ſon vaiſſeau ayant été aſſailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'archevêque de Lima, paſſager ſur ſon navire, pour retourner en Eſpagne, perſuada à l'équipage que

les oſſements de ce Païen, que M. Guyot avoit mis dans ſon vaiſſeau, étoient cauſe que Dieu les puniſſoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le capitaine de les jeter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raiſons de M. Guyot. Deux jours après l'archevêque tomba malade, mourut preſque ſubitement, & fut auſſi jeté à la mer. Mr. Guyot prit occaſion de cette mort, qu'il dit aux Eſpagnols être une punition du ciel, de ce que l'archevêque avoit ſoulevé, contre lui capitaine, l'équipage du navire, pour un ſquelette, qu'il n'y avoit mis que pour ſatisfaire la curioſité des Européens, & convaincre les incrédules de l'exiſtence de cette race giganteſque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-ſeulement la réalité des Patagons géants ; mais que les Eſpagnols ne ſont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un ſquelette humain, gardé dans un navire traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelque autre navigateur auroit apporté un ou deux ſquelettes entiers de géants, ou même en euſſent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules ſur l'exiſtence d'une race compoſée d'hommes de cette eſpece ? Non, on auroit dit en les voyant, ce ſont des géants ; mais tels que la nature en fait naître quelquefois en Europe ; & dont l'exiſtence ne prouve pas une race d'hommes giganteſque dans notre continent.

Quelque convaincante que puiſſe être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robuſtes que ceux de notre continent, pour prouver que la nature humaine n'eſt pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incré-

dules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'exiſtence de ces géants ; puiſqu'elle eſt encore au moins un problême pour eux. Ces preuves ſeront fondées ſur le rapport, je puis dire unanime, des auteurs qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du ſol de l'Amérique, nous l'avons ſuivi du Nord au Sud ; retournons ſur nos pas, & voyons ſi les voyageurs ont vu les peuples de ce pays-là par les yeux de cet auteur ; s'ils ont trouvé la race humaine eſſentiellement viciée dans toutes ſes facultés phyſiques ; ſi la dégénération avoit atteint les ſens & les organes des hommes ; ſi ces hommes ſont encore aujourd'hui une eſpece dégénérée, lâche, impuiſſante, ſans force, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, ſans mémoire, incapable d'enchaîner ſes idées & ſupérieure enfin aux animaux, mais ſeulement par l'uſage de la langue & des mains ; inférieure au plus foible, & au moins ſpirituel des Européens.

Les Américains du Chili ſont de bonne taille, dit Frézier ; (1) ils ont les membres gros, l'eſtomac & le viſage larges, ſans barbe ; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à ſoutenir la fatigue, & pour l'adreſſe à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des ſiecles ſans infirmités, tant ils ſont robuſtes.

Leur couleur naturelle eſt baſanée, tirant ſur celle du cuivre rouge. Cette couleur eſt géné-

(1) p. 61 & ſuiv.

rale dans toute l'Amérique, tant méridionale que ſeptentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'eſt point un effet de la qualité de l'air qu'on y reſpire, mais d'une affection particuliere du ſang, car les deſcendants des Eſpagnols, qui s'y ſont établis & mariés avec des Européennes, & conſervés ſans mélange avec les Chiliennes, ſont d'un blanc & d'un ſang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge baſanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puiſqu'elle eſt commune à tous les habitants des deux extrêmités du nouveau monde, & à ceux qui vivent entre les deux tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les obſervations de M. de P. portent par conſéquent à faux.

Sont elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid ſi différent en Amérique en deçà de l'équateur, & ſous le même parallele dans notre continent (1)? Il l'ignore. Mais je ſais qu'il n'eſt pas vrai que le froid ſoit plus vif dans l'hémiſphere auſtral, au même degré qu'en deçà de l'équateur. Les deux freres Pierre Duclos & Alexandre Guyot, ont doublé deux fois le cap Horn, au cinquante ſixieme degré de latitude auſtrale, au milieu de l'hiver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement

(1) Tome I.

près de ce cap, ils furent obligés de s'élever juſqu'au ſoixantieme degré, ou environ. Ils m'ont aſſuré n'y avoir pas reſſenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux iſles Malouines, ſous le cinquante-deuxieme parallele, y ont paſſé trois hivers conſécutifs. Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'hiver au détroit de Magellan. Ils m'ont également aſſuré que le froid y avoit été très-modéré & même ſi doux aux iſles Malouines que ſur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été aſſez forte pour porter ſans ſe fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans preſque toute l'Amérique, le ſexe a une ſi bonne conſtitution de corps, qu'il ne ſemble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandiſe & la déſobéiſſance de la premiere mere du genre humain. Les Américaines ſe délivrent du fardeau naturel ſans le ſecours des ſages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européennes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours (1). Si c'eſt là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foibleſſe ſeroient donc une perfection : alors M. de P. aura raiſon d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher ſans appui dès l'âge de ſix mois ;

(1) La Hontan. p. 138.

& l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre ſi communément chez nous. La durée de leur vie paſſe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vielleſſe eſt extrêmement vigoureuſe ; (1) à quate-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous aſſure même avoir vu des ſauvageſſes fécondes encore à quatre-vingt ans.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. de Laudonniere & & les ſept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés des Eſpagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ſes petits-fils juſqu'à la cinquieme génération incluſivement. (2) Vincent le Blanc donne une vie auſſi longue aux Canadiens & à ceux du royaume Caſubi. Pirard dit la même choſe des Bréſiliens, d'autres des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'eſt pas une preuve d'une bonne conſtitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'eſprit des Américains.

Le ſentiment des auteurs n'eſt pas moins unanime ſur les qualités du génie, de l'eſprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'eſt ſur la bonne conſtitution de leurs corps. Nous

(1) Hiſt. nat. des Antiles.
(2) Ibid.

avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une conſtitution ſi robuſte qu'elle eſt à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant préſentés comme une race d'hommes énervée, & viciée juſques dans ſes principes. Il nous dit avec la même aſſurance, mais avec auſſi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le ſont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau continent par les Péruviens qui habitent ajourd'hui avec les Eſpagnols ou dans leur voiſinage, mais il ſe ſeroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'eſt qu'ils ne ſont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes (1), & qu'ils vivent néanmoins des ſiecles. Ils ſont également ſans ambition pour les richeſſes, qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour ſatisfaire notre cupidité. Mais ils en différent beaucoup quant à la bravoure & la hardieſſe.

Les Péruviens d'aujourd'hui ſont timides, puſillanimes, au reſte malins, diſſimulés & ſournois; c'eſt l'appanage de la foibleſſe, & des ames ſubjuguées. Les Eſpagnols en ont toujours agi, & agiſſent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre leſquels on emploie la force ſupérieure que l'on a ſur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours ſoutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en eſſuyent, les rend craintifs: la timidité eſt toujours lâche & ſans cœur. Mais

(1) Frezier. p. 56 & 76.

les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conſervé leur ancienne bravoure qui les a ſouſtrait juſqu'à préſent à la domination Eſpagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainſi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouiſſent encore tous les peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorſqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'oppoſer à l'eſclavage, ni celui de travailler à s'y ſouſtraire.

On ne doit pas être ſurpris s'il y a aujourd'hui ſi peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand empire avant la conquête qu'en firent les Eſpagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des curés & des corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voiſines, qui ne ſont pas conquiſes... Ceux-ci ſavent très-bien s'accorder ſur leurs intérêts communs. C'eſt par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Eſpagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes ſortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y ſupplée dans ce pays-là par la fonte(1)& le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en maſſes ſi conſidérables, qu'on y a vu des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélendes a donné le nom de St. Joſeph à la montagne d'où on le

(1) Frezier, ibid.

tire. Il en montra à M. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon ſéjour à la Conception, dit cet auteur, (1) à faire ſix canons de campagne de ſix livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'ouvrage de M. de P. (2) que l'élévation du terrain de la Tartarie orientale forme la boſſe la plus élevée, & la plus énorme de notre globe. Il avoit oublié ſans doute, que depuis qu'on a meſuré les montagnes de *Cimborico*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les obſervations de Mrs. de la Condamine & Bouguer. Ce ſeroit donc en Amérique, & non en Tartarie, ſuivant ſon ſyſtême, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'univers ; il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypotheſe M. de P. nous les repréſente comme des hommes dont les facultés ſont encore tellement engourdies qu'on n'a pu, juſqu'à préſent, les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu longtemps avec eux, ils ne manquent pas d'eſprit, & il n'a beſoin que de culture (3). Ils raiſonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement penſé. Ils conſultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce ſoit, prennent l'avis des anciens, auquel ils

(1) Ibid.
(2) Tome II.
(3) Voyage de la France équinoxiale, p. 359. & ſuiv.

déferent beaucoup, à cauſe de leur expérience.

Nous reconnoiſſons la bonté de leur eſprit, dit le baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & ſur-tout dans leurs ruſes de guerre. Ils ſont même diſſimulés ; & ſouvent lorſqu'ils vous careſſent le plus, c'eſt alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions ; cependant ils gardent un certain milieu entre la gaieté & la mélancolie ; mais les jeunes gens ſont gais, & trouvent les manieres Françoiſes aſſez de leur goût.

Lorſqu'ils ſont avec des amis ſans témoins, ils raiſonnent très-bien, & avec autant de hardieſſe que lorſqu'ils ſont dans le conſeil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux perſonnes qui ne les connoiſſent pas ſous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'eſt que n'ayant pas d'études, & ſuivant les pures lumieres de la nature, ils ſoient capables de fournir à des converſations ſouvent de plus de trois heures, ſur toutes ſortes de matieres, & dont ils ſe tirent ſi bien qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a paſſé avec ces philoſophes ruſtiques.

Les Mexicains ſont bien partagés du côté de l'eſprit (1), ont du génie pour la muſique inſtrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiſeau *Cincon ;* & ils excellent en ciſelure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent : leurs ouvrages ſont admirés des connoiſſeurs.

(1) Atlas & Diſſert. de Guede ville. Tome VI. p. 102 & ſuiv.

Quoique

Quoique les ſauvages n'aient pas appris la géographie, ils font les cartes les plus exactes des pays qu'ils connoiſſent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, ſuivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anſes, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les diſtances par journées, demi-journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieues. Ces cartes chorographiques particulieres ſont ſur des écorces d'arbres (1). Ils ont une idée merveilleuſe de tout ce qui eſt à leur portée, ayant acquis leurs connoiſſances par une longue expérience, & par le raiſonnement. On les voit traverſer des forêts de cent lieues ſans s'égarer; & connoiſſent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps eſt couvert à ne voir ni le ſoleil, ni les étoiles. Leur vue eſt ſi bonne & leur odorat ſi fin qu'ils ſuivent la piſte des hommes ou des bêtes ſur l'herbe & ſur les feuilles. On ne ſauroit donc diſconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations (2).

Sans avoir de Licurgues pour légiſlateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains, reſpectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux ſentiments des anciens, & ſe reglent ſur leurs volontés. Ils ſont naturellement francs, véridiques, & ont

(1) La Hontan. p. 203.
(2) Ibid.

donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoiſie, d'amitié, de généroſité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué longtemps leur rendent plus de juſtice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le menſonge, la perfidie, la trahiſon, le libertinage, & pluſieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européens, & aux mauvais traitèments que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils ſavent ſi bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promiſe, fauſſée lâchement dans toutes les occaſions; les Européens toujours pillant, brûlant impitoyablement les maiſons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & ſe laiſſant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européens les euſſent fréquentés.

M. de P. accuſe les naturels du nouveau monde d'une indifférence hébêtée a l'égard de tout, & d'une inſenſibilité ſtupide, qui ſont, dit-il, le fond de leur caractere, au point qu'aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir ſur eux, pour ébranler leur ame (1), que c'eſt un vice de nature, une foibleſſe d'eſprit & de corps. Mais l'en croira-t on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long temps? Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas jaloux, & ſe moquent des Européens a cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appelons amour. Leur amitié, leur tendreſſe, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emporte-

(1) Tome II.

ments & ne les portent pas à ces excès que l'amour inſpire à ceux qui en ſont poſſédés. Jamais femmes ni filles n'ont occaſionné de déſordres chez eux. Les femmes ſont ſages & les maris auſſi, non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles ſont libres, maîtreſſes de leurs corps & de leurs volontés; ainſi que les garçons, elles uſent de cette liberté, comme bon leur ſemble, ſans que pere, mere, frere ni ſœur aient droit de leur faire des reproches à ce ſujet (1).

Mais les Américains ne ſont pas indifférents ſur la gloire; ils ſe piquent même de valeur. Quand M. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité eſt le vrai mobile de preſque toutes leurs actions.

L'aventure du pere Feuillée, prouve bien que ces peuples ne ſont pas ſi inſenſibles que le dit M. de P. un ſeul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette piaſtre, dit le pere Feuillée à une vielle Indienne, qu'il croyoit dans la miſere. « Je n'eus pas achevé de prononcer ces » paroles, dit-il, (1) que s'élevant de rage ſur » ſes pieds, elle ſe jeta ſur moi avec furie, » prête à m'égorger; de plus elle m'accabla de » mille injures, de mille différentes malédictions » dontla langue Indienne eſt toute remplie; me » reprocha les cruautés atroces que les Euro- » péens avoient exercées ſur eux, en raviſſant » leurs biens & leurs tréſors; elle me fit ſentir

(1) La Honton. p. 131.

» que je ne devois pas la traiter de *pauvre* » *femme*, disant que je n'étois moi-même qu'un » gueux, contraint d'abandonner mon pays, » & d'entreprendre de si longs & de si pénibles » voyages pour parvenir à enlever leurs tré- » sors ; qu'au reste les Indiens possédoient plus » de richesses dans un petit coin de leur em- » pire, que les Européens dans l'étendue de » leurs plus grands royaumes... Les deux In- » diens qui étoient avec elle, se contenterent » de me chasser de cette cabane, par ordre » de cette mégere, qui ne voulut jamais » entendre raison ; & me jeta ma piastre au » nez. Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié » d'avoir donné de l'argent pour me faire acca- » bler d'injures, & me voir même exposé à » perdre la vie. Je me trouvai fort heureux » d'être échappé de leurs mains à si bon » marché ,,,.

Cet exemple entre mille autres prouve combien M. de P. a tort, de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appelés *Caraïbes*, parce qu'en leur langue ce terme signifie *brave* & *belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus ; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de M. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides, & par-là se rapprochent d'avantage des enfants & des animaux que l'on apprivoise par la douceur ? Pense-t-il donc que pour être

homme, on doive être inacceſſible aux ſentiments d'honneur, aux impreſſions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes ſont du caractere des Negres & de quelqees autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, ſans quoi ils deviennent inſolents, pareſſeux & infidelles? Ce ſeroit par-là même qu'ils reſſembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domeſtiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains ſont des hommes, & des hommes ſuſceptibles de ſentiments de gratitude. Ils ſentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus beſoin de vous, comme la plupart des peuples civiliſés de notre continent; & ils ſe conduiſent par principes d'honneur & de reconnoiſſance.

Les richeſſes ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent, mais ſi en conſéquence de leur indifférence à cet égard, M. de P. a raiſon de les traiter de ſtupides, nous avons donc été juſqu'à préſent des ſots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *ſages* & de *philoſophes*. Ceux-ci mépriſoient les richeſſes, & ceux qui avoient l'ambition d'en amaſſer. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui ne jouiſſent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent enſuite. Ils ſe moquent de nous, dit l'auteur de l'hiſtoire naturelle & morale des Antilles, ils ſe moquent de nous, & diſent que, puiſque la terre eſt ſi capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper ſimplement de ſa culture. Auſſi, ajoute le chevalier de Rochefort, ſont-ils libres des

ſoucis des choſes qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robuſtes, plus ſains, plus gras que les Européens. Ils vivent ſans chagrin, ſans inquétudes, mépriſant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la derniere miſere; mais ils ſont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curioſités & les commodités ſuperflues, qui deviennent des beſoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en paſſent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'eſt point troublée par les ſubſides & l'inégalité des conditions. Ils ne ſouhaitent pas cette magnificence de logement, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition ſans la ſatisfaire, & flattent quelques moments la vanité, ſans rendre l'homme plus heureux. Ce qui eſt encore plus remarquable, dit Frézier, c'eſt qu'ils ſentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de choſe pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils ſont fort orgueilleux, ajoute le même auteur, ils ſouffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appelons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chaſſe ou à la pêche, s'ils abattent des arbres pour faire des maiſons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertiſſement que par le beſoin de nourriture, & par la néceſſité de ſe garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cauſe la préférence que les Européens donnent à l'or

& à l'argent ſur le verre & le criſtal, qui ont, diſent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux chrétiens une piece d'or, en leur diſant : voilà le Dieu des chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous perſécuter, nous chaſſer de nos habitations ; pour ceci ils ſe tuent ; pour ceci ils ſont toujours dans l'inquiétude & les ſoucis. Quand ils voient un Européen triſte & penſif, ils lui en font doucement la guerre, & lui diſent : compere, (terme d'amitié,) compere, tu es bien miſérable d'expoſer ta perſonne à de ſi pénibles voyages, de te laiſſer ronger à tant de ſoucis. La paſſion des richeſſes te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandiſes ne ſoient englouties par la mer ; ainſi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchiſſent, ton front ſe ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chaſſer de notre pays, & tu nous menaces ſans ceſſe de nous ôter le peu qui nous en reſte : que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter les mers avec les poiſſons ? Ta terre eſt donc bien mauvaiſe, puiſque tu la quitte pour venir prendre la mienne ; ou tu as bien de la malice de venir ainſi de gaieté de cœur me perſécuter (1).

Cette plainte, ce doux reproche ſont-ils d'un ſtupide & d'un hébêté ? Je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent ſon opinion : ou

(1) Hiſt. Nat. & morale des iſles Antilles.

plutôt n'eſt-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet beſoin d'aller à l'école de la raiſon & du bon ſens ?

Oui, les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment, ils eſtiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? Que viendroient-ils chercher en Europe pour les beſoins de la vie, & la conſervation de leur exiſtence, unique objet de leurs deſirs ? Plus ſenſés, plus ſages que nous ; ils ſont comme Socrate, de qui Platon diſoit, qu'il étoit moins ſorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux ; qu'il ne deſira jamais de voir d'autres villes que la ſienne, ni de vire ſous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la paſſion des richeſſes tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philoſophiquement, taxent, avec M. de P. cette indifférence de foibleſſe d'eſprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle eſt d'autant moins étonnante chez les Américains, que le ſol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-ſeulement tout ce qui eſt de néceſſité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouiſſons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulyſſe, le plus ſage des Grecs, dit Ciceron (1), préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriſer, ſont heureux, au moins, en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots ſi funeſtes à la ſociété, & deſquels ont

(1) Tanta vis patriæ eſt, ut Ithacam illam in aſperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum ſapientiſſimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

pris naiſſance toutes les diviſions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cauſe point de procès parmi eux. Tout ce qui eſt à l'un eſt à l'autre ; & les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent en toutes occaſions, font voir que, ſi leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeler du beau nom de *politeſſe*, les principes naturels d'humanité ſont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civiliſés, qui les mépriſent. Cette indifférence des Américains pour les richeſſes n'a pas la religion pour principe, puiſque on convient preſque unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'eſt une vraie philoſophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de la gloire, quand il faut aller à la gloire qu'ils recevront, s'ils ſe font remarquer par des actions de courage & de bravoure ; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils ſont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être reſpecté comme anciens à cauſe de leur expérience. Le chef ou capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à ſon courage, ſa bravoure, ſa bonne conduite & ſes belles actions. Anciennement celui qui aſpiroit à cette dignité étoit obligé de paſſer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : il devoit tout endurer, ſans faire paroître le moindre ſigne de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les diſſertations de Gueudeville, &c. aujourd'hui preſque toutes les

nations du nouveau monde choiſiſſent pour chefs, ceux qui ſe ſont acquisbeaucoup de réputation, de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont ſoutenues contre leurs ennemis.

Mais le chef ou cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ſes camarades pour le temps de la guerre; d'en expoſer le ſujet, après avoir convoqué l'aſſemblée; de preſcrire les jours de pompe & de réjouiſſance: mais il n'a aucun pouvoir ſur ceux de la nation.

Ces peuples idiots, ſuivant nous, conſervent cependant un tel ſentiment de liberté qu'ils traitent les Européens de vils eſclaves ſur ce qu'ils ſe ſoumettent aveuglément aux volontés d'un ſeul homme, qui diſpoſe d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à ſon gré.

Où M. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains? En ce qu'ils font la guerre par ſurpriſe: comme ſi parmi les Européens on ne ſe fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruſe pour ſurprendre ſon ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoſte requirat?* La ruſe & la ſurpriſe ne ſont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il eſt vrai, la guerre par ſurprife; mais tout le monde ſait qu'ils ſont braves, (1) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir, & ſe font plutôt hacher en pieces que de ſe laiſſer prendre.

(1) Hiſt. Nat. des Antilles.

Ils ſe jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait réſiſtance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades bleſſés ou priſonniers. Les Icaques s'eſtimeroient deshonorés, ſi, lorſqu'ils arrivent ſur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (1) & ne les ſommoient de prendre les armes pour ſe défendre.

Les Américains voiſins du Chili, peuple belliqueux, qui ont ſouvent vaincu les Eſpagnols, & n'en ont pu encore être ſubjugués, leur font déclarer la guerre & dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faiſoient de même avant l'invaſion des Eſpagnols. Preſque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en ſi grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les ſentiments dans le cœur de la jeuneſſe, ils ne peuvent ſe marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y ſont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouſer. Une femme eſt le prix du courage & des ſentiments généreux. Chez les Bréſiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépoüilles : cet uſage eſt encore en vigueur dans quelques cantons de la Tartatie & de la Carmanie. (2). Qui ne ſait que Saül exigea de David les têtes de cent Philiſtins, comme une condition préalable pour lui accorder ſa fille en mariage ?

(1) Garcilaſſo. Liv. 5. Chap. 12.
(2) Vincent le Blanc, I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandrie, Liv. I. Chap. 24.

Non, il n'eſt pas vrai que les naturels de l'Amérique ſoient tous une race d'hommes lâches, puſillanimes, ſans force & ſans vigueur de corps & d'eſprit. Les Anglois en firent une triſte expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent réſiſter à l'aſſaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. M. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit, & laiſſer les Sauvages pour le camp de réſerve. Ceux-ci l'ayant appris, ſentirent leur amour propre très-mortifié : leur orgueil ſe réveilla, ils ſe crurent mépriſés. Dans cette idée ils vont trouver M. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'aſſaut, ou qu'ils ſe retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter M. de Moncalm y conſent, les Iroquois donnerent l'aſſaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains ſe ſont laiſſés ſubjuguer par une poignée d'Eſpagnols ? J'ai de la peine à le croire d'après les relations des Eſpagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahiſon & l'inhumanité furent capables de leur inſpirer contre des peuples remplis de bonne foi, qui, loin de ſe défier des Eſpagnols, les reçurent dans leurs villes, & dans leurs palais, leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des préſents, comme à des amis ; leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus ſuperbe, & ne ſe mirent en défenſe que quand la trahiſon des femmes Indien-

nes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une réſiſtance capable de les ſouſtraire à l'eſclavage.

Les Eſpagnols arrivent en Amérique, s'y préſentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'inſtruments qui imitent les éclairs & le tonnere, & en produiſent les triſtes effets. Le ciel & la terre paroiſſoient avoir conjuré leur perte. Avec la même ſimplicité des Américains, quel Européen n'eût pas été ſaiſi de la même admiration & de la même crainte? M. de P. a-t-il donc raiſon d'en conclure que c'eſt par une lâcheté impardonnable & par ſtupidité qu'ils ſe ſont plongés dans l'eſclavage! (1) ceux qui n'ont pas ſubi le joug des Européens, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'eſt pas ſurprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitiſe, de notre méchanceté, de notre luxe, & connoiſſant peu ou point du tout ces belles choſes que l'étude & l'expérience ont rendus familiers aux nations civiliſées, aient été ſaiſis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, & de mille choſes dont ils n'avoient point d'idées. La ſimplicité dans laquelle ils étoient, & ſont encore élevés, en eſt la véritable cauſe. Lorſque M. de P. nous la donne pour une vraie ſtupidité, y avoit-il bien réfléchi? la ſimplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire ni le bon ſens.

L'imagination en eſt, il eſt vrai, moins fé-

(1) Tome II.

conde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuſe quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau monde ſe bornent preſque à leurs beſoins. Comme ils ſont en petit nombre, parce qu'ils ſe réduiſent à ce qui peut contribuer agréablement à la conſervation de leur être; l'ambition, l'avarice, la ſenſualité, le luxe & tout ce qui en eſt une ſuite, ne les dominant point, leur eſprit ne ſe donne pas l'eſſor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de ſatisfaire des beſoins qu'ils ignorent, & qui ne ſont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette ſimplicité Américaine à la ſtupidité; par la premiere ils ſont étonnés, ils admirent, hé! combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne ſont pas en Amérique?

Par la ſtupidité on eſt incapable de ſuivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'eſt pas par où pechent les naturels du nouveau continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de P. nous l'aſſure. Si l'ignorance de nos ſciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaiſirs; ils ſont en revanche exempts de beaucoup de ſoucis, de beaucoup de peines, qui ſe multiplient chez nous à proportion de nos connoiſſances, & de notre ambition. Nous ſentons très-bien quel bonheur ce ſeroit de nous rapprocher de cette ſimplicité, puiſque nous nous plaignons ſans ceſſe de ce que notre état & nos beſoins

factices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons ſans relâche ce bonheur que nous reconnoiſſons dans la médiocrité ; nous ſommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous ſommes des fourbes qui agiſſons en Européens & penſons en Américains. N'y a-t-il pas plus de ſtupidité à ſe tourmenter l'eſprit & le corps, pour ſatisfaire des beſoins factices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainſi que l'art & l'induſtrie de les ſatisfaire ? La miſere, la gêne donnent de l'induſtrie & de l'eſprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en ſont réduits les Européens ; & ils ont la folie de ſe croire au milieu de la miſere plus heureux que les Américains. Il me ſemble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Eſpagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & mépriſant, croire & dire que toute la terre eſt à lui, & ne reconnoître au-deſſus de lui, que la divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous eſtimerions mieux les choſes ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la géométrie, c'eſt que ne connoiſſant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas beſoin de placer des bornes pour marquer les limites des uſurpations. Ils ſavent très-bien compter les années & les mois par les aſtres, ſans le ſecours de cette aſtronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaiſſeaux, pour aller envahir un or qu'ils mépriſent, & ſans laquelle ils prennent comme nous les ſaiſons telles qu'elles ſe préſentent ; ſement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainſi, contents de leur pays & de ſes productions, ils ne ſont ni curieux d'envahir celui des autres, ni aſſez fous pour aller courir

les dangers & les riſques de la vie, inſéparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus ſur des peaux d'animaux, ou ſur des nattes, le ſommeil vient à eux auſſi-tôt qu'ils le deſirent, pendant qu'ennemi juré des ſoucis & des inquiétudes, compagnons inſéparables de l'ambition, de la moleſſe, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philoſophes ruſtiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la nature ſentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne ſavent ce que c'eſt que de ſe donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & ſtupidement portés par la foibleſſe. Ces idiots Américains ſavent défendre leur vie, ſans avoir l'idée d'arracher les hommes du ſein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition ſommeille, des eſclaves fainéants dans certains pays, & dans d'autres des marionnettes miſérables.

Autre preuve de la ſtupidité des peuples de l'Amérique, ſuivant M. de P., mais auſſi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne ſauroient, dit-il, compter au delà de vingt; & ſont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce ſentiment eſt celui de quelques auteurs & adopté un peu trop légérement par M. de P. Lui qui réfléchit ſi philoſophiquement, a-t-il pu ſe perſuader que ces peuples ne ſauroient réellement compter au delà du nombre vingtieme ?

ils ſe trouvent ſouvent dans le cas de faire des calculs plus étendus : ils le font ; comment donc s'y prennent-ils ? Ils ont donc une maniere de les faire, une arithmétique inconnue à M. de P. & aux auteurs qu'il cite pour ſes garants.

Quand les Caraïbes ſe propoſent de faire une choſe au bout d'un temps dont le terme eſt très-éloigné, ils mettent dans une calebaſſe la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout deſquels ils doivent faire la choſe propoſée ; à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la callebaſſe ; le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient deſſein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou ſur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours juſqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran, juſqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, ſi c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient propoſé.

Dans leurs langues, je l'avoue ſur la bonne foi des auteurs, nous ne connoiſſons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt : mais parce qu'ils nous ſont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas ? chez nous deux fois dix ou vingt ſont des termes équivalents comme trois fois dix eſt le ſynonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne ſavons pas compter juſqu'à ces nombres, puiſque nous pourrions y ſuppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainſi des autres nombres ſupérieurs.

Pour calculer juſqu'à dix, les Américains

ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix ; ils connoiſſent donc également les nombres depuis un juſqu'à dix, ſavoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter juſqu'à vingt ; pourquoi ne l'auroient-ils pas ſu faire juſqu'à trente & au delà ?

N'ayant pas l'uſage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le ſont nos Européens qui ne ſavent pas écrire. Les doigts ſont pour les uns & pour les autres des ſignes diſtinctifs, les caracteres mémoratifs, dont le nombre eſt déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pouſſer leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent enſuite ce nombre de cinq & en exprimant l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne ſauroient donc exprimer tel nombre ſupérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas ? Nous n'avons que neuf chiffres & le zero : nous exprimons bien avec eux, tous les nombres poſſibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres ; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, ſoit pour nous ſervir de mémorial, ſoit pour communiquer ces idées à nos ſemblables. Les muets de

notre continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente ; qui doutera que les Américains n'en puiſſent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité préciſe de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'ils paſſent vingt. Le nombre de jours, après leſquels il ſe propoſent de faire quelque choſe, équivaut ſouvent à celui de deux ou trois de nos mois ; il eſt donc conſtant, qu'ils ont l'idée des nombres ſoixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils ſavent pouſſer leur calcul juſques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le pouſſent bien plus loin, que leur arithmétique nous eſt inconnue, & qu'elle leur ſuffit pour leur uſage.

Quelques uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds néceſſaires pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes ? Ne ſeroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui ſont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a ſa valeur déterminée ? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge ſignifieroient des dizaines ; à la bleue ſeroient des centaines & ainſi des autres. L'arithmétique palpable de M. Anderſon, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes groſſeur & longueur, fichées dans une table, ſur différentes lignes, étoit une arithmétique dans le goût de celle des ſauvages. Les Apalachites faiſoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties

détachées des uns des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtre ; & ces coquillages leur tenoient auſſi lieu de monnoie. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais ſans entrer dans le détail des différentes ſuppoſitions de cette eſpece, on ne ſauroit nier que puiſque les naturels de l'Amérique ſont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au deſſus de vingt & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'aſſurer qu'ils ne ſauroient pouſſer le leur au delà.

En France & dans d'autres pays, les boulangers & bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faiſant des hoches ou crans de trois ſortes, ſur un bâton fendu. Avec le ſecours de ces crans ils pouſſeroient leur calcul à des millions. Auroit-on raiſon de conclure de leur uſage, qu'ils ne ſauroient compter au delà de vingt ?

M. de P. (1) trouve un autre preuve de ſtupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas ſu faire uſage du fer forgé, & ils n'en avoient point ; & celui de la monnoie, qui leur étoit ſi inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent preſque pas toucher les métaux monnoyés. C'eſt, diſent-ils, un ſerpent que les Européens nourriſſent dans leur ſein ; qui empoiſonne tous les plaiſirs, leur ronge le cœur peu-à-peu, & les conduit promptement au tombeau (2). Il s'enſuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du nouveau monde ſont inférieurs en ſagacité & en induſtrie aux nations les plus groſſieres de notre continent.

---

(1) Tome II.
(2) Atlas hiſtorique de Guedeville. Tome VI. p. 8

Lorſqu'il s'exprimoit ainſi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fourniſſant d'elle-même les grains & les fruits, & la chaſſe les animaux pour ſe nourrir & ſe vêtir : la monnoie leur étoit plus que ſuperflue, puiſqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire, & qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien cauſent tant de déſordres, où les hommes ſacrifient à l'ambition & à la fortune juſqu'à leur propre repos; où la ſoif des richeſſes altere juſqu'à ceux qui ſont prépoſés pour maintenir l'ordre dans la ſociété; leur ferme les yeux ſur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non uſage de la monnoie met les Américains au niveau des Circaſſiens & des Tartares, qui les avoiſinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, bûvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chaſſe. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & ſans rétribution. Ils ſe donnent mutuellement les choſes qui leur font plaiſir, ou dont ils ont beſoin, ſans faire uſage de la monnoie. Si on leur fait préſent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & ſi vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les emploient à faire des crochets ou des agraphes (1). En conclura-t-on que les Tartares & les Circaſſiens ſont les peuples les plus ſtupides de l'univers ?

(1) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

Tous les Américains en général ont l'hoſpitalité en recommandation, autant que les Circaſſiens & les Tartares. Nous les admirons ; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faiſons tant de parade, nous nous contentons malheureuſement de les admirer. S'ils avoient l'uſage de la monnoie, ils deviendroient peut-être auſſi intéreſſés, auſſi avares, & auſſi peu généreux que nos Européens. Ne nous laiſſons donc pas aveugler par l'amour propre, au point de traiter de ſtupides, ceux dont la conduite eſt pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner ?

Dès qu'on n'eſt pas ennemi déclaré, on peut être aſſuré d'être accueilli des Américains avec une prévénance, & une courtoiſie dont la comparaiſon avec notre empreſſement intéreſſé, devroit nous faire rougir. En vain ſe préſenteroit-on à eux ſous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, ſi l'on eſt du nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs ſens les garantit des pieges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On aſſure que les Péruviens, les Bréſiliens & ceux du Canada ont l'odorat ſi fin, qu'au flair ils diſtinguent un François d'avec un Eſpagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoiſſent un François à ſa voix, & le diſtinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (1) on vous conduit au *Carbet*; chacun s'empreſſe de vous faire la bien-venue. Le vieillard

(1) Hiſt. Nat. des iſles Antilles. p. 458. & ſuiv.

complimente le vieillard ; le jeune homme & la jeune fille font toutes ſortes de careſſes aux hôtes de leur ſexe & de leur âge ; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la ſatisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous diſent le leur. En témoignage d'affection, il ſe nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup, quand on ſe nomme du leur.

Leur mémoire eſt ſi heureuſe à retenir les noms des amis qui les ont viſités, qu'au bout de dix ans ils s'en ſouviennent même ſans équivoque, & récitent quelques circonſtances de ce qui s'eſt paſſé de remarquable dans leur derniere entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque préſent, ils vous le rappelleront : & s'il étoit de nature à être conſervé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoiſſance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'aſſemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'acceuillir, de recevoir les paſſants & de donner avis de leur arrivée.

Où M. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent abſolument de mémoire, & qu'aucune paſſion n'eſt capable d'émouvoir leur ame ?

Je laiſſe aux gens ſages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les ſentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable nobleſſe. Dans la nôtre je n'en vois que l'image groſſiere, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en préſentant à nos yeux des objets de comparaiſon, qui ne ſeroient pas à notre

avantage, à nous, qui nous piquons ſi mal à propos de raiſonner & d'agir philoſophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouvean monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu ſuivant les nations. Mais tous vous ſervent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gaiement qu'ils peuvent, tout le temps que vous reſtez avec eux. Ils vous ſollicitent, ils vous preſſent amicalement, & vous les déſobligeriez, de ne pas emporter ce qui reſte après que votre appétit a été ſatisfait.

Cet uſage me rappelle celui de quelques nations de notre continent. Les Turcs rempliſſent leur mouchoir & quelquefois les manches de leur robe de morceau de viande & de pain du repas qu'on leur a ſervi & les emportent chez eux. (1) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été préſentée, donnent le reſte à leurs domeſtiques. (2) Parmi les Chinois, les domeſtiques du convié emportent chez lui les mets qui ſont reſtés ſur la table.

Notre avarice introduira ſans doute, cet uſage parmi nous. La ſenſualité des dames l'a déjà introduit en pluſieurs endroits, à l'égard des ſucreries & des autres friandiſes du deſſert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la généroſité en eſt le principe. Chez nous quel eſt-il? je le laiſſe à deviner.

Plus vous reſtez chez les peuples du nouvean continent que vous viſitez, plus leur plaiſir

(1) Buchequins, Liv. IV.
(2) Rubruquis, voyage de Tartarie.

augmente.

augmente. A votre départ le chagrin ſuccede au plaiſir ; la triſteſſe de leur cœur eſt peinte ſur leur viſage. Lorſqu'après bien des ſollicitations, ils n'eſperent plus pouvoir vous retenir, la ſincérité de leurs diſcours eſt ſcellée par les effets ; vous font des préſents de fruits & des autres choſes qu'ils ont à leur diſpoſition. Tacite dit (1) que les anciens Allemands régaloient les Européens, & leur faiſoient quelques libéralités ; mais il ajoute, qu'ils exigeoient auſſi quelque choſe de leur part : en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique : les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroiſſent gueres diſpoſés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus ; de combien de grands ſentiments d'humanité bannis de notre continent par l'ambition & le vil intérêt, les nations qui ſe diſent civiliſées, ne trouveroient-elles pas les modeles chez ces prétendus ſtupides Américains ? Un Sauvage n'a-t-il pas réuſſi à la chaſſe, ſes camarades le ſecourent, même ſans en être priés. Si ſon fuſil ſe crève, ſe briſe, chacun s'empreſſe à lui en procurer un autre. Si ſes enfants ſont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'eſclaves qu'il en a beſoin pour le faire ſubſiſter. Ils ne ſe querellent, ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. S'ils ne ſont pas des ſciences & des arts, tout le cas que nous en faiſons, c'eſt qu'ils prétendent que leur contentement d'eſprit ſurpaſſe de beaucoup notre luxe & nos richeſſes, & que toutes nos ſciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

(1) Livre des mœurs des anciens Allemands.

Chez nous, les architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siecles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que, quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un, parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils mépriſent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une fleche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses fleches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des

Caraïbes dans ſon hiſtoire des Antilles, & ce que nous liſons dans les relations du Mexique & du Pérou, prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous diſputer l'avantage ſur beaucoup de choſes ; j'en appelle au témoignage de M. de Condamine que j'ai déja cité à ce ſujet. Je ne ſais en effet ſi nous oſerions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont conſtruit auprès d'Andaguelais, connu ſous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur ſur une coupure de montagne d'environ cent vingt braſſes de large, & d'une profondeur affreuſe, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un paſſage à une riviere. Cette riviere roule ſes eaux avec tant d'impétuoſité, qu'elle entraîne de fort groſſes pierres ; & qu'on ne peut la traverſer à gué qu'à vingt-cinq ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la néceſſité de paſſer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ ſix pieds. Ces cordes ſont entrelacées de traverſes de bois. On paſſe deſſus même avec des mules chargées, non ſans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frézier ; car vers le milieu on ſent un balancement capable de cauſer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de ſix à ſept journées, pour paſſer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandiſes de Lima à Cuſco, & dans le haut Pérou, paſſe deſſus ce pont. Aujourd'hui le roi d'Eſpagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge ; ce qui lui produit des ſommes conſidérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal adreſ-

ſe, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique, avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'eſprit des perſonnes même accoutumées à voir les plus belles choſes ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverſes couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les ſieges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs fleches, & leurs carquois : les vaſes pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille groteſques ; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciſelures des Péruviens. Nous conſidérons toujours ces choſes avec un nouveau plaiſir ; nous admirons la beauté de ces vaſes, la délicateſſe, la légéreté de leurs arcs & de leurs fleches, l'adreſſe à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incruſtations d'os de poiſſons, & de diſſérents bois diſtribués avec goût ſur leurs carquois, & dont les couleurs ſont ménagées, & diſpoſées de maniere, que leur ſymmétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous ſommes de grands ſots, plus ſtupides que ces Américains ; ou M. de P. a grand tort de les traiter de gens hébêtés.

Avant qu'ils euſſent communication avec les Européens, ils creuſoient le bois & faiſoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguiſées, & emmanchées à-peu-près comme le ſont nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible ; mais ils venoient à bout de faire ſans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font uſage ſans avoir appris à s'en ſervir, de maniere cependant à nous convaincre

de leur aptitude, & de quoi ils ſeroient capables dans les arts, s'ils étoient inſtruits par de bons maîtres (1). Le chevalier de Rochefort & Briſtock, ne ſont pas les ſeuls qui rendent témoignage à l'induſtrie des peuples de l'Amérique. J'ai déja cité M. de la Condamine & je rapporterai encore ici ſes termes; parce que cet auteur ne ſera pas ſuſpect à Mr. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a ſouvent » arrêté, dit ce ſavant, (2) quelquefois ils » ont heureuſement ſurmonté ces obſtacles. » Mais ſouvent leur induſtrie s'eſt arrêtée, où » finiſſoient leurs beſoins.... Ils ont réuſſi à » fondre l'or & l'argent, & à les jeter en » moule.... Le plus habile tailleur de pierre » d'Europe, quelqu'adreſſe qu'on lui ſuppoſe, » ſeroit ſans doute fort embarraſſé à creuſer » ainſi un canal courbe & régulier, dans l'é- » paiſſeur d'un granit, avec tous les ſecours » de l'art, & les meilleurs inſtruments de fer » & d'acier. A plus forte raiſon ſera-t-il diffi- » cile d'imaginer comment les anciens Péru- » viens ont pu réuſſir avec des haches de pier- » res, ou de cuivre, telles qu'on en trouve » dans leurs anciens tombeaux ou avec d'autres » outils équivalents, ſans équerre ni compas... » les vaſes & la vaiſſelle d'or & d'argent, les » habillements couverts de petits grains d'or » plus fin que la ſemence de perles, & dont » les orfévres de Séville ne pouvoient con- » cevoir le travail, ſont une grande preuve de

(1) Hiſt. Nat. des Atilles, p. 454.

(2) Mémoires ſur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les mémoires de cette Académie de 1746.

» leur induſtrie. J'ai vu pluſieurs de ces beaux » vaſes, ajoute le même auteur, j'en ai mê- » me encore quelques-uns entre les mains, » d'une grande délicateſſe ; & je regrette la » perte d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'uſage que les Eſpagnols ont » fait de ces richeſſes, qu'ils eſtimoient beau- » coup plus la matiere que l'ouvrage. Il ne » faut cependant pas en conclure, qu'aucun ne » méritât d'être conſervé : quelques morceaux » précieux par leur matiere, échappés depuis » deux ſiecles au danger de changer de forme » par l'ignorance & l'avidité des propriétaires, » peuvent ſervir de preuve & de monument, » ſinon de l'habileté des Indiens dans la ſculp- » ture, du moins d'une *rare induſtrie*, par » laquelle ils ont ſuppléé aux machines & aux » outils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de » la Condamine, j'avois fait acquiſition de di- » verſes petites idoles d'or & d'argent, & d'un » vaſe cylindrique du même métal, de huit » à neuf pouces de haut, & de plus de trois » de large, avec des maſques ciſelés en relief. » A en juger par ces ouvrages, les Péruviens » n'avoient pas fait de grands progrès dans le » deſſin ; celui de ces pieces étoit groſſier, & » peu correct, mais l'adreſſe de l'ouvrier y » brilloit par la délicateſſe du travail. Ce vaſe » étoit ſur-tout ſingulier par ſon peu d'épaiſ- » ſeur. Ce ne peut être la rareté de l'argent, » qui y avoit fait épargner la matiere ; il étoit » auſſi mince que deux feuilles de papier col- » lées enſemble ; & les côtés du vaſe étoient » entés d'équerre ſur le fond à vive arrête, » ſans aucun veſtige de ſoudure.

» J'ai ſaiſi l'occaſion de faire voir le prix

» de cette antiquité à ceux entre les mains de
» qui ce vaſe peut être tombé ; le peu de poids
» de la matiere pouvant avoir préſervé le vaſe
» de la fonte. »

Sur ce que M. de la Condamine avoit vu, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens ſavoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, ſur-tout celles qui croiſſent ſur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles ſembloient y avoir pris naiſſance. Sans doute, conclut M. de la Condamine, que les Péruviens les jetoient en moule, ainſi que les figures de lapins, de ſouris, de lézards, de ſerpents, de papillons, &c. dont parlent les hiſtoriens.

Ces vaſes, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des curieux de l'Europe. J'ai vu à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles brodeurs ſe feroient honneur. Don Joachim Joſeph de Viana, gouverneur de cette ville-là, nous montra un *Puncho* de cette eſpece, qu'il nous dit avoir payé mille piaſtres, & nous aſſura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver ſa thèſe. M. de P. oſeroit-il ſe prévaloir de la ſimplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs uſages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres ? Si la ſimplicité de quelques Caraïbes leur a fait penſer que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a pouſſé à en demander pour en ſemer, on a vu une marchande de Saint-malo, correſpondante d'une dame de la Martinique, lui demander de ſemer

beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages) : parce que ce fruit ſe vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne ſe pourriſſoit pas dans le vaiſſeau pendant la traverſée. (1) N'avons-nous pas vu des magiſtrats d'une nation Européenne, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danſer des marionnettes. Comus, le célebre Comus, ſi connu à Paris & à Londres par des expériences phyſiques, qui ont étonné les ſavants, n'oſeroit encore aujourd'hui aller les faire chez les nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funeſtes effets d'un enthouſiaſme inquiſitorial ; ni chez quelques peuples de l'Allemagne même ſavante, parce qu'il redouteroit les ſuites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. ſe fonde-t-il pour établir ſon paradoxe, que tous les peuples du nouveau continent ſont inférieurs en tout au moindre des Européens? nous avons vu qu'en général les Américains, loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractériſe la perfection ; belle taille, corps bien proportionné, aucun boſſu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, ſi communes dans notre continent ; une ſanté ferme, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinairement les bornes de la nôtre ; un eſprit ſain, inſtruit, éclairé & guidé par une philoſophie vraiment naturelle, & non ſubordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation ; une ame noble, courageuſe, un cœur généreux, obligeant : que faut-il donc

(1) Hiſt. des Antilles.

de plus à M. de P. pour être véritablement homme ? Auſſi ces hommes, qu'une vanité ſi mal fondée fait traiter d'idiots, diſent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux ; puiſqu'en effet nos actions ſont contraires à l'humanité, ou du moins à la ſageſſe qui devroit être le guide des hommes, qui ſe piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raiſon, plus ſaine dans ces habitants de vaſtes forêts, ou de pays abandonnés à la nature, que dans l'enceinte tumultueuſe de nos villes, où les paſſions autoriſées obſcurciſſent la raiſon ; & où la ſociété eſt plus dangereuſe que le ſéjour des déſerts & des bois ; où nos ſciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos beſoins ſe multiplient dans notre abondance même ; & où cette abondance ne ſert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous ſommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle réſulte tout l'avantage de la ſociété. Mais la premiere intention de cette union, ou contrat ſocial, a été d'obliger tous les contractants à ſe prêter des ſecours mutuels, & non de laiſſer tout uſurper aux uns ; de les autoriſer même dans leurs uſurpations & de laiſſer manquer de tout aux autres.

Les ſauvages Américains ſentent trop bien ce que c'eſt que l'homme pour ſe conduire ſuivant des principes qui heurtent ainſi la raiſon & le bon ſens. La plupart au moins d'entre eux ne vivent point ſeuls ; mais contents du commerce des hommes qui leur reſſemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les re-

gardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à ſe ſecourir dans tous leurs beſoins, ils refuſent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs ſont éloignées de celles des peuples que nous appelons civiliſés, plus elles paroiſſent conformes à la loi primitive, gravée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug ſous lequel nous ſuccombons ſans nous en appercevoir, nous ne faiſons pas réflexion que nous ſubſtituons à cette loi les fauſſes idées d'une raiſon enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuſe.

En effet, que ſont aux yeux d'un vrai philoſophe ces royaumes ſi floriſſants, & ſi riches? Ce qu'ils ſont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les compoſent, des objets de pitié; parce que leurs richeſſes, & leur ſplendeur, ne ſervent qu'à exciter l'envie d'un voiſin ambitieux, & des guerres cruelles dans le ſein des états, pour la deſtruction de l'humanité: parce que ces richeſſes ſont une pomme de diſcorde toujours préſente, ſources de querelles & de diviſions, qui ſont la peſte de la ſociété.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre continent euſſent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages? Ne ſeroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laiſſé l'or & l'argent enſevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, ſacrifiés à la cupidité de leurs ſemblables, pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de ſoucis, que la ſource funeſte des maux dont nous ſommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raiſonnements ſoient un jeu d'eſprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'eſt le langage même, les ſentiments des Sauvages, que divers auteurs célebres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ce diſcours aux différents peuples du nouveau continent, avec leſquels ils ont vécu. Ils ſont d'autant moins ſuſpects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchiſe, ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque choſe à ces voyageurs, c'eſt d'avoir obſervé certains uſages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conſéquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir aſſez réfléchi ſur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'eſprit; mais voyons ſi nous penſons mieux que les Américains. On pourra en juger ſur le parallele de leurs mœurs & de leur caractere avec ceux des nations Européennes, & par la comparaiſon de quelques-uns de leurs uſages avec les nôtres.

Doués par la nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet eſprit calme, qui voit les objets ſans ſe paſſionner, & qui donne aux choſes leur juſte valeur, les peuples du nouveau monde ſont bienfaiſants, officieux, prévenants, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leurs nations, tous les ſervices qui dépendent d'eux, ſans attendre même qu'on les en prie. Ils ne ſe croient pas aiſément offenſés ni injuriés. Dès qu'un homme n'eſt pas reconnu d'eux pour ennemi, il ne ſoupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abuſé de leur bonne foi, qu'on les

paie d'ingratitude, & qu'ils ſe croient réellement offenſés, ils ne pardonnent jamais & pouſſent leur vengeance auſſi loin qu'elle peut aller. Cette paſſion furieuſe, & non le goût décidé pour la chair humaine, eſt le motif qui pouſſe quelques nations à devenir Antropophages.

On a vu des Bréſiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les fleches qui les avoient bleſſés. D'ailleurs vivant ſans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chaſſe des animaux, qui leur fourniſſent leurs vêtements & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que, comme chez les grands Tartares, (1) leurs maiſons n'ont ni portes ni fenêtres cloſes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir aſſez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & preſque de penſer autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richeſſes & les titres d'honneurs, dont ils ignorent preſque les noms. Ils ſe laiſſent aller tranquillement dans les bras du ſommeil, ſans ſouci & ſans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours ſans crainte de la mort, & ſans regret pour la vie.

Que penſeroit un Sauvage des Européens, & quelle idée ne ſeroit-il pas fondé à avoir des nations même de notre continent, qui ſe prétendent les plus civiliſées, ſi au milieu d'une

(1) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

religion qu'il a fallu établir, pour leur perſuader que tous les hommes ſont freres, il voyoit la miſere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'a la faveur des flots de ſueur du miſérable à qui il le refuſe ? S'il ſe voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice ſeront à chaque inſtant un motif ſuffiſant pour lui nuire; d'hommes qui, vivant de maniere à obliger de les conduire par des loix, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre leſquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques peuples du nouveau monde ? Agiſſent-ils plus cruellement que les Eſpagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglois bleſſés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les François, qui s'empreſſoient à étancher le ſang de leurs bleſſures, à verſer du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les ſecours d'une humanité bienfaiſante ? y a-t-il rien de plus cruel que le ſoldat Européen ? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de ſcélérateſſe. Tirons le rideau ſur des paralleles ſi odieux & paſſons à d'autres objets, qui ne ſeroient capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps : la moitié du monde ſe moque réciproquement de l'autre. On ſe paſſionne aiſément pour les uſages comme pour les ſentiments que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penſer & d'agir.

Les Européens dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de ſe paſſer de vêtements, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nus, parce que les habits leur ſeroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages ſe peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une ſeule couleur, d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & repréſentent ſur leurs corps diverſes figures de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une eſpece de colle gluante, ſur laquelle ils font ſoufler du duvet de diverſes couleurs, par compartiment. Ils trouvent cet uſage admirable, non-ſeulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantiſſent des inſectes, les rendent plus ſouples & plus agiles : ils ont donc raiſon de les faire. Nous nous en moquons cependant, ſans faire réflexion qu'on voit dans notre continent, des pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, ſans pouvoir en apporter une bonne raiſon. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter ſur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de ſe vêtir, ſe rapprocher du goût des Américains, autant qu'il eſt poſſible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'inſectes, diſtribués ſouvent auſſi bizarrement que ceux des Sauvages.

En ſe peignant ainſi la peau, des Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la nature, pour la conſervation de leur exiſtence ; mais nos Européennes en employant le blanc & le rouge pour ſe farder le viſage, la gorge, &

les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la nature, ou imprimés par l'âge ; ce qui eſt une hypocriſie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainſi que les Chinois, & ſe les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des dames Eſpagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de ſoufre, les humectent d'eau ſeconde, les expoſent au ſoleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des ſourcils, & peindre le reſte en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui ſe font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reſte la mode de ſe peindre tout le corps ou quelques parties ſeulement, fut celle de tous les temps & de tous les pays. Le prophete Jérémie l'a reproché aux Juives, Tacite le dit des Allemands, (1) Pline, (2) Hérodiens, (3) nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'uſage d'aucuns vêtements, ſe peignoient le corps de diverſes couleurs, & y repréſentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les

(1) Livre des mœurs des anciens Allemands.
(2) Liv. 22. Ch. I.
(3) Vie de Severe.

Goths ſe rougiſſoient le viſage avec du cinabre; & les premiers Romains, ſi nous en croyons Pline (1), ſe peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit auſſi le viſage de Jupiter. Les Européennes faiſoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & ſur-tout les Patagons. Les principaux de l'Ethiopie s'en rougiſſoient tout le corps, & même les ſtatues de leurs divinités.

En Amérique les Indiens portent des eſpeces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiſeaux très-bien tiſſues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent auſſi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique ſe percent les oreilles & y mettent des pendants d'or ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Bréſiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démeſurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de criſtal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainſi que les Apalachites. Nos Européennes les imitent encore à cet égard, en portant des pendeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur deſcendent juſqu'au bas de la mâchoire. Les dames de notre continent portent auſſi des bracelets comme les Américaines; vrai-ſemblablement elles ſe peindroient auſſi tout le corps, comme les Caraïbes, les Bréſiliennes, preſque tous les peuples du nouveau continent & de pluſieurs cantons de l'Afrique,

(1) Liv. 33. Ch. 7.

ſi le climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas ſe vêtir. Nos Européennes ſe flattent cependant d'avoir du goût & de l'eſprit : pourquoi donc mépriſeroient-elles les Américaines, ſur leſquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire ? Quant aux autres uſages, & aux idées relatives à ce que nous appelons agrément & beauté, chaque nation les attache à diverſes choſes ſuivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à meſure qu'elle croît. On aſſure même qu'ils ont le ſecret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils penſent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européens occidentaux d'aujourd'hui penſent comme les Américains ſur l'uſage de porter la barbe ; ils laiſſent aux militaires & aux cochers le plaiſir de porter les mouſtaches & coupent la barbe le plus ras poſſible, pour ſe donner ſans doute un air plus efféminé, tandis qu'il auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raiſons que l'on ſait. Ainſi varient les opinions ſur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps eſt velu, plus il paroît beau. Ce ſeroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un ours & non celle d'un homme. Par la même raiſon les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent ou ſe coupent preſque tous les cheveux, pour n'en laiſſer

croître qu'un toupet au ſommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non-ſeulement conſervent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui ; quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaiſie.

De très-petits yeux ſont un trait de beauté chez les Tartares, ainſi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment auſſi les nez écraſés & les grandes ongles. Les Galécutiens & les Malabares veulent des oreilles alongées juſques ſur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos dames Européennes y ſuppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européens aiment dans les femmes un petit nez retrouſſé ; ils ont leur raiſon pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaiſſes & ſaillantes avec un teint de peau le plus noir. Les Négres de la Moſambique aiment les dents aiguës & pointues ; ils emploient même la lime pour ſe donner ce trait de beauté ; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du betel pour cet effet. Les Japonois n'eſtiment que les dents noires, & uſent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la ſcience des chirurgiens dentiſtes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font conſiſter la beauté de la tête à l'avoir alongée & applatie par les deux côtés. Dès la naiſſance les meres la preſſent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils ſe lient les jambes au-deſſus du mollet, & les ſerrent au-deſſus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment groſſes. Les Eu-

ropéens, ſi l'on en excepte les Eſpagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une groſſeur proportionnée.

Chez quelques Aſiatiques, & dans pluſieurs cantons de l'Afrique, c'eſt une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, & aſſez alongées pour être jetées par deſſus l'épaule, nos Européennes les trouveroient affreuſes.

Un petit pied eſt admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit poſſible, les Chinoiſes s'eſtropient au point de ne pouvoir preſque ſe ſoutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer ſeulement le bout du pied, & découvrent aiſément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'iſle de Chio, les femmes ſe couvrent exactement la gorge juſqu'au menton, & portent des jupons ſi courts qu'à peine deſcendent-ils juſqu'au genou.

Mais ſi les Chinoiſes s'eſtropient les pieds, ſi les femmes Tartares s'écraſent le nez pour ſe donner des agréments & des appas, nos Européennes ne ſe mettent-elles pas le corps à la torture, pour ſe former une belle taille? à quoi néanmoins elles réuſſiſſent ſi mal, que ſi on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres uſages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent, comme ailleurs, des loix, du climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce ſeroit entreprendre l'impoſſible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés, pour ainſi dire avec nous. *Tot capita tot ſenſus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve ſi clairement la vérité, devroit

nous rendre plus circonſpects dans nos jugements ſur les uſages des nations. La raiſon, le bon ſens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des déſavantages réels, qui tendent à ſa deſtruction, ou ceux dont la nature a lieu de ſe plaindre. Hé! parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plupart des cantons du vaſte continent de l'Amérique les naturels du pays ont, ſuivant nous, des travers d'eſprit, d'inclination & de conduite. Mais ſi nous étions aſſez dénués d'orgueil, aſſez dépouillés de prévention pour nous rendre juſtice, ne trouverions-nous pas, que très-ſouvent nous agiſſons plus mal, & raiſonnons auſſi peu conſéquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéreſſées de notre part, n'en ſeroient que plus philoſophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les eſtimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom ſeul de *Sauvage*, nous préſente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que M. de P. nous l'a dépeint d'après ſa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature; il nous l'auroit préſenté comme un homme qui ne connoiſſant preſque aucun excès, ne connoît preſque aucune des maladies qui en ſont une ſuite, & portent juſqu'à l'eſprit la foibleſſe qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'eſprit ſain, calme & tranquille, marche ſûrement à la lueur du flambeau de la nature, & rend ſon corps déjà bien conſtitué, fort, vigoureux, robuſte; vivant de peu, mais vivant un ſiecle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'eſt incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie

des ſaiſons : comme un homme dont la vigueur du tempérament eſt le principe d'une conſtance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout ; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoſer en indolence & en lâcheté, qui auroient leur ſource dans la dégradation phyſique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la proſpérité, comme de s'abattre dans l'adverſité, ſont parvenus naturellement à ce degré de philoſophie, dont les Stoïciens ſe vantoient avec ſi peu de fondement. Ces philoſophes ruſtiques reçoivent tous les évenements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que ſon fils s'eſt ſignalé contre les ennemis, il répondra ſimplement, *voilà qui eſt bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués, cela ne vaut rien*, dira-t-il ſans s'émouvoir, & ſans demander comment la choſe eſt arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle inſpire, ils goûtent ce qui eſt beau, ce qui frappe leur eſprit ; mais ils ne ſaiſiſſent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, ſoit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, ſoit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'eſt pas aiſé de ſe défaire.

Le baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'auteurs rapportent des autres peuples du nouveau monde, des raiſonnements ſi juſtes & ſi abſtraits ſur l'être ſouverain, ſous le nom du *grand Eſprit*, qu'on les diroit puiſés dans les écrits des philoſophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils diſent que ce grand eſprit contient

tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on connoît eſt lui, qu'il ſubſiſte ſans bornes, ſans limites, ſans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raiſonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prevoſt, ſont-ils ceux de gens hébêtés & ſtupides? Les Bracmanes des Indes raiſonnent à-peu-près dans le même goût. Apollonius de Thiane fut autrefois chez eux, pour s'inſtruire de philoſophie.

Non, je ne ſaurois me perſuader que M. de P. eût lu attentivement les auteurs qui ont écrit ſur le nouveau continent, lorſqu'il nous en a tracé un portrait ſi différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louiſiane, la Virginie, &c. jouiſſent du plus beau climat du monde; (1) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même ſans le ſecours d'une pénible induſtrie; que le divertiſſement ſeul des naturels du pays ſuffiſoit pour ſuppléer à leurs beſoins, lorſque la douce tranquillité dans laquelle ils paſſoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Eſpagnols & des Anglois, qui apprirent à ces peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent paſſer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il auroit vu que la nature n'a pas moins favoriſé les hommes qui habitent ces beaux climats, puiſqu'en général, ils ſont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une

(1) Diſſert. de Guedeville. Tome VI. page 91 & ſuivant.

tournure merveilleuſe & n'ont pas la moindre imperfection ſur le corps ; que preſque toutes les femmes y ſont d'une grande beauté ; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint ; qu'elles ſont pleines d'eſprit, toujours gaies, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit ſe la former, je croirois ſans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils ſont plus hommes que nous dans toute leurs manieres, dignes de la ſimplicité primitive du vieux temps ; qu'ils ne ſont ſauvages, ſuivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molleſſe, & que la miſere ou les ſoucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorſque j'entre dans les tabagies Angloiſes, Hollandoiſes, Flamandes, ou dans les muſicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me ſemble être tranſporté dans un carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, eſt à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un eſprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oiſif, phlegmatique, & ſérieux, il fument paiſiblement leur calumet ; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les raſſemble, la ſatisfaction qu'ils éprouvent de ſe voir réunis.

Dans les tabagies de notre continent on voit des gens aſſemblés pour paſſer des journées entieres, appuyés non chalamment ſur le bout d'une table couverte de vaſes pleins de thé ou

de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des ſourcils rabattus, les étudiant dans un morne ſilence, examinant juſqu'à leurs moindres geſtes, avec des yeux obſcurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifeſter la méfiance qu'ils ont de leurs voiſins, avec les ſoucis & les inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joie & le plaiſir s'y rencontrent quelque fois, ils n'y ſont amenés que par l'ivreſſe, qui alors en bannit la raiſon, pour y introduire la diſcorde, les querelles, & toutes leurs funeſtes ſuites. Voilà cependant ces peuples civiliſés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juſte titre le nom de Sauvages?

Il ne me ſeroit pas plus difficile de juſtifier l'Amérique des fauſſes aſſertions de M. de P. au ſujet des quadrupedes naturels à ce continent là, ou qu'on y a tranſporté du nôtre. Suivant cet auteur, (1) par un contraſte ſingulier, les onces, les tigres & les lions Américains ſont entiérement abâtardis, petits, puſillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européenne y ſont devenus rabougris; leur taille s'eſt dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur inſtinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait penſé à cet égard, comme M. de P., & M. Muratori nous aſſure dans ſa petite hiſtoire du Paraguai, que les tigres y ſont plus grands & plus féroces

(1) Tome I.

que

que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient auſſi belles, & pour le moins auſſi grandes que celles qu'on nous apporte de notre continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un ſeul, dont le gouverneur de Monte-Video fit préſent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la cour du gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, ſa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquiſe, ſi on lui eût permis de croître juſqu'à ſa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'iſle Ste. Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous expoſer dans l'intérieur des terres, & n'oſoient eux-mêmes aller à la chaſſe ſur la liſiere des forêts; parce qu'ils regardent les onces, les tigres, les léopards & les lions de ce pays-là, comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les ours de l'Amérique ſeptentrionale, loin d'y être rabougris, y ſont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a ſans doute confondu les lions du Bréſil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce roi des animaux quadrupedes, nom qu'on lui a conſervé dans les relations qu'on nous a données dans ce pays-là.

A l'égard des quadrupedes qu'on a tranſportés de notre continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-

uns dans certains cantons, comme il arrive preſque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliſer chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Bréſil, & ſur le rivage de Rio de la Plata, des taureaux auſſi gros & auſſi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils ſont ordinairement plus grands; puiſque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les chevres & les brebis y ſont auſſi de la plus grande taille. La race Eſpagnole des chiens de chaſſe y eſt admirable & y a ſi peu dégénéré pour le corps l'inſtinct & le génie, que les chiens d'arrêt du gouverneur de l'iſle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déjà naturellement, & que M. de Bougainville conduiſit en France.

Les chevaux Eſpagnols qui ſe ſont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté ſi ſupérieur à ceux d'Eſpagne même, qu'ils font juſqu'à ſoixante lieues de ſuite, ſans prendre aucune nourriture, & ſont pour l'ordinaire à Buenos Aires, & à Monte-Video, trois jours de ſuite ſans boire ni manger. Ils ſont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-deſſus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon voyage aux iſles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis ſur l'idée que M. de P. s'eſt

efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du globe eſt depuis ſa découverte, le grand, le puiſſant, le riche aimant des Européens. L'Europe la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plu aux hommes d'en faire, viſe depuis ce temps-là à ſe dédommager de ſon peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la nature lui a refuſés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ſes enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, ſi les Européens penſoient comme M. de P., verroit-on cette émulation ſi vive, ſi empreſſée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ſes productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Aſie & l'Afrique, ce n'eſt rien en comparaiſon de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaſte continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ſes dépouilles? on peut dire ſans exagération, qu'il en eſt venu des richeſſes immenſes dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'eſt pas contenté de les dépouiller avec violence, des choſes dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépoſitaires, ſans le ſavoir, des tréſors de la nature, éprouverent les effets les plus criants

de l'injuſtice & de la violence ; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invaſion des uſurpateurs. Il ne leur reſtoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller ?

Non, tout le ſpecieux de ſes raiſonnements ne ſauroit tenir contre la conduite des Européens. Elle prouve plus que tous les arguments ; parce-que le raiſonnement eſt toujours en défaut quand l'expérience eſt contre lui.

Si je m'étois propoſé de relever toutes les autres propoſitions hazardées des réflexions philoſophiques de M. de P. ces diſſertations formeroient un volume preſqu'auſſi conſidérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me perſuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet auteur, qu'il ait penſé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire preſque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, M. de P. s'eſt laiſſé ſans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de ſarcaſmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux (1). L'ordre des bénédictins, ou plutôt les richeſſes dont ils jouiſſent avec des titres qu'on ne peut leur conteſter, ont réveillé la jalouſie & l'envie : la cupidité dévorante de ces déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laiſſe aucune équivoque ſur la nature des motifs qui les animent. Ils ſe montrent à découvert. La ſoif des richeſſes les dévore, & leur fait exhaler mille extrava-

(1) Recherches philoſophiques ſur les Américains, Tome II.

gances contre les poſſeſſeurs des biens des abbayes, qu'ils ſeroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du ſoin de doter des monaſteres; & Dieu ſait quels ſeroient les titres de ces déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! M. de P. connoît bien peu les bénédictins, puiſqu'il leur rend ſi peu de juſtice. Trop occupé de ſon ouvrage, il n'aura lu que des géographes, ou des relations des voyageurs; ou abſorbé dans ſes réflexions trop ſouvent philoſophiques, il s'eſt étourdi au point d'oublier que les magiſtrats dans leurs plaidoyers (1), les miniſtres d'état (2), tous les ſavants, M. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des bénédictins, ſans faire l'éloge de leur ſcience & ſans exalter les ſervices qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'égliſe & à l'état. Si M. de P. a donc penſé qu'il gagneroit des applaudiſſements en ſe rendant l'écho des ſons bruyants de quelques trompettes mépriſables, je laiſſe à penſer le cas qu'il doit faire de ces applaudiſſements. S'il rectifie au contraire ſon erreur à cet égard comme ſur tant d'autres, il nous prouvera que ſes réflexions ſont quelquefois philoſophiques.

---

(1) M. Joly de Fleury, avocat-général du parlement de Paris.

(2) Arrêt du conſeil d'état & déclaration du roi de 1765 & 1766.

F I N.

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,

PAR MR. DE P***.

PRÉFACE.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches philoſophiques* devant une compagnie auſſi illuſtre que l'académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raiſons pour ne jamais répondre; quand même on ſe ſeroit imaginé qu'on gardoit le ſilence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on reſpecte infiniment l'académie de Berlin: ſi elle n'a pas déſapprouvé le projet de réfuter les *Recherches philoſophiques*, j'eſpere qu'elle ne déſapprouvera pas non plus le projet de les juſtifier. Car enfin la défenſe eſt de droit naturel.

Le Public va être instruit : il pourra juger (*)

(*) La critique que l'on se propose d'examiner, est intitulée : *Dissertation sur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches philosophiques de M. de P., par Dom Pernetty, abbé de Büirgel, des académies royales de Prusse & de Florence, & bibliothécaire de sa majesté le roi de Prusse.*

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CHAPITRE I.

Obſervations préliminaires.

I.

LE critique, qui a attaqué les *Recherches philoſophiques* avec tant d'aigreur, ou ſi peu de modération, a bien plus penſé à déclamer contre l'auteur, qu'à citer des preuves contre ſon ouvrage. Cette maniere de critique n'eſt point bonne, parce qu'elle n'eſt pas inſtructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : car quand on diſcute un ſujet ſi vaſte & ſi important, il faut au moins être modéré ; ſans quoi on ne diſcerne plus les choſes ; on accorde tout à l'imagination & rien au jugement.

Que ſeroit-ce donc ſi l'on avoit autant d'animoſité à repouſſer les coups, qu'o nen a eu à les porter ? Alors on ne feroit que ſe donner inutilement en ſpectacle par de vaines querelles littéraires : tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéreſſants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaiſes raiſons dites avec tant de dureté.

II.

L'auteur a travaillé pendant neuf ans à ſon livre : le critique a fait en deux ou trois heures une diſſertation contte ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il eſt ; mais tel qu'il le dépeint dans ſa diſſertation. Ce qui paroît un peu injuſte.

III.

On accuſe l'auteur *d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'eſpece humaine.* Enſuite on l'accuſe, à chaque page, *d'avoir trop loué les peuples de l'Europe.*

Ainſi les peuples de l'Europe ne ſont pas partie de l'eſpece humaine, ou il n'eſt pas vrai que l'auteur ait voulu humilier l'eſpece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie ſociale ſur la vie ſauvage, l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe ſur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'auſſi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Deſ-

cartes, Bayle, Monteſquieu, S'graveſend, ne ſont pas ſeulement ſupérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne ſavent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'auteur eût oſé mettre la choſe en doute, jamais ſon ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV.

Voici les termes du critique.

Les Sauvages de l'Amérique ſont parvenus naturellement à ce degré de philoſophie dont les Stoïciens ſe vantoient avec ſi peu de fondement.

Ainſi, Marc-Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas philoſophes; & les Antropophages du nouveau monde ſont philoſophes.

Je conçois que le critique a pris l'inſenſibilité brutale des Sauvages, qui eſt un effet de leur tempérament & de leur ſtupidité, pour un effet de leurs principes. C'eſt tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il eſt vrai que M. de P. ait autant *décrié les Américains* qu'on le dit.

Au commencement du ſeizieme ſiecle, comme l'obſerve M. de Bougainville, les théologiens ſoutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda ſoutint qu'on pouvoit les maſſacrer, ſans commettre un péché véniel.

L'auteur des *Recherches Philoſophiques* ne ceſſe de répéter qu'on a eu tort de refuſer aux Américains le titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les maſſacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces

terribles théologiens du quinzieme ſiecle : il plaint le ſort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, ſur leurs malheurs ; il n'y a pas un mot, dans ſon livre, qui ne reſpire l'amour de l'humanité : il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accuſé les peuples de l'Amérique les moins barbares : il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on liſe l'*Hiſtoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le pere Touron, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute ſur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainſi l'auteur loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit (1), a, au contraire, fait tous ſes efforts pour les juſtifier ſur bien des points ; il tâche auſſi de démontrer que tous les auteurs des relations & tous es hiſtoriens ont exagéré le nombre des peuples anthropophages qu'on a trouvés au nouveau monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Eſpagnols, plus odieuſe qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui : il n'appelle

(1) Pour prouver combien le critique eſt modéré dans ſes termes & dans ſes imputations, il ſuffit de citer ici un paſſage de ſa Diſſertation.

« A ce portrait, où l'on croiroit aiſément que le » peintre a trempé ſon pinceau dans l'humeur noire de » la mélancolie, & délayé ſes couleurs dans le fiel » de l'envie ; dont tous les traits ſemblent avoir été » placés & conduits, non par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon ouvrage ; mais par un amour » propre offenſé, par un parti pris d'humilier la nature » humaine.

Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand ; il aſſure que Vaſco Nunnez étoit un monſtre infame, digne du dernier ſupplice. Il eſt vrai qu'il nomme Chriſtophe Colomb un grand homme, & il le méritoit : la ſévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit beſoin pour contenir les Eſpagnols ſes mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau monde : plus il s'intéreſſoit à la conſervation des Américains, & plus on l'accuſoit de trahir Ferdinand & Iſabelle. Les Indiens pleurerent ſa mort : ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui ſuccéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Caſtillans qui paſſerent de l'ancien monde dans le nouveau.

L'auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuſer d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois, & ſur-tout aux Hurons ? On voit par-là combien il eſt difficile, avec les meilleures intentions, de ſatisfaire tout le monde. Au reſte il me paroît peu probable que l'auteur des *Recherches philoſophiques* auroit envié le ſort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européens établis en Amérique.

L'Auteur a non-ſeulement ſoutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat ; mais il a encore aſſuré que les Européens, qui vont s'établir en Amérique, y dégénerent auſſi. On connoît les preuves inconteſtables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit ſous preſſe à Paris ; tandis qu'on imprimoit les *Recherches philoſophiques* à Berlin, ſans que les auteurs aient été en correſpondance les uns avec les autres.

« Dans l'Amérique ſeptentrionale les Eu-
» ropéens dégénerent ſenſiblement, & leur
» conſtitution s'altere à meſure que les géné-
» rations ſe multiplient. On a remarqué, dans
» la derniere guerre, que les hommes nés en
» Amérique, ne pouvoient pas ſupporter auſſi
» long-temps que ceux qui étoient venus d'Eu-
» rope, les travaux des ſieges, & la fatigue
» des voyages de mer : ils mouroient en grand
» nombre. Il leur eſt pareillement impoſſible
» d'habiter un autre climat, ſans être ſujets
» à quantité d'accidents qui les font périr. (1) »

(1) *Hiſt. Nat. & Politique de la Penſilvanie.* P. 237. Paris 1768. Cet ouvrage n'eſt pas tiré des mémoires de quelques voyageurs inconnus, mais des obſervations de deux célebres naturaliſtes Mrs. Bertrand & Calm.

Voilà donc cette dégénération progreſſive dans l'eſpece humaine, dont il eſt parlé dans les *Recherches philoſophiques*. Comme c'eſt un fait très-important, très-ſingulier; comme c'eſt un fait qui ſert de baſe à l'hypotheſe de l'auteur, le critique devroit s'attacher à démontrer qu'il eſt faux, ou il devoit, ſuivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il ſemble qu'il lui ſuffiſoit de prendre la plume pour compoſer une réfutation dans les formes; mais qu'il me permette de lui faire obſerver qu'il a trop changé l'état de la queſtion, & trop peu approfondi les choſes, pour pouvoir les traiter avec quelque préciſion. Auſſi ne donne-t-il aucune obſervation ſur l'hiſtoire naturelle de l'homme: il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Guedeville, & enfin des raiſonnements à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit ſur une ſcience, il faut ſe ſervir d'arguments tirés de cette ſcience, & non d'une autre.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européens, nés en Amérique, qui ont étudié dans les univerſités de Mexico, de Lima, dans le college de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette aſſertion eſt fauſſe, il falloit abſolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le critique s'en eſt bien gardé : il n'a donc pas réfuté l'auteur ſur l'article des Créoles, qui ſe reſſentiront encore longtemps de cet affoibliſſement qu'eſſuie la conſtitution de l'homme ſous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le chapitre VII, que la précocité de l'eſprit ſemble être la vraie cauſe du peu de capacité qu'ils ont pour réuſſir dans les lettres, & cela eſt d'autant plus probable que l'on a auſſi-bien remarqué ce phénomene parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui ſont nés dans les provinces méridionales.

Il eſt bien étonnant que les ſciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du monde, dans tout un hémiſphere de notre globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les ſciences dont ils ne connoiſſent pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrés ſenſible. On peut néanmoins aſſurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique ſeptentrionale que

dans les parties du Sud. Le contraire eſt préciſément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civiliſé pat les ſciences venues du midi. La cauſe de ceci eſt que les colonies Angloiſes travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrain, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuſes ; tandis que les Eſpagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la pareſſe des indigenes. Il eſt bien vrai, comme je le ferai voir dans la ſuite, que les colonies Angloiſes avoient eſpéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau monde ; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caracteres de l'abâtardiſſement des Indigenes de l'Amérique.

LEs premiers Eſpagnols qui allerent en Amérique débarquerent, comme on ſait, dans l'iſle de Saint-Domingue qui ſe nommoit alors Hayti : ils furent bien ſurpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la pareſſe formoient le caractere dominant, qui étoient ſimples & ſans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain : après avoir mangé & danſé une partie du jour, ils paſſoient le reſte du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoit ni eſprit, ni mémoire. Ils étoient preſque nus, & s'enivroient ſouvent de tabac.* (1).

(1) Tel eſt le portrait que la Pere Touron donne

L'étonnement augmenta, lorſqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau monde, on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroiſſoient preſque inſenſibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une eſpece de ſubſtance laiteuſe dans leurs mammelles, qu'ils ne pouvoient ni ſoulever, ni porter des fardeaux. La ſurpriſe augmenta encore lorſqu'on apperçut malheureuſement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit ouï parler des pays ſauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'auſſi ſauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-ſeulement pareſſeux; mais ſi ennemis du travail que la diſette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus ſtériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leurs pays; tant ils s'intéreſſoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur induſtrie. Auſſi le gibier, dit M. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces ſymptomes dont je viens de parler, prouvent de la maniere la

---

de ces Indiens, dans ſon *Hiſtoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; & il n'a rien dit qui n'ait été puiſé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le critique ſe fâchera ſans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuſe l'eſprit & la mémoire à ces Indiens, ainſi que l'a fait M. de P.

plus ſenſible que l'eſpece humaine y avoit eſſuyé une altération dans ſes facultés phyſiques & morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces ſymptomes indiqués par l'auteur, n'ont jamais exiſté; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait entrepris cette démonſtration. Jamais écrivain n'a examiné plus ſuperficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a obſervé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cent lieues, depuis le détroit de Bahama juſqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la zône torride; mais les Péruviens qui habitent ſous la ligne ſont tous auſſi naturellement imberbes. (1) Ce caractere ſingulier ſervit d'argument à ces théologiens qui ſoutinrent que les Américains n'étoient pas des *hommes*. Ils n'ont pas, diſoit-on, le ſigne de la virilité que la nature a donné à tous les peuples du monde, hormis à eux ſeuls.

Il faut convenir que c'eſt là un phénomene extraordinaire, ſoit que la cauſe en exiſte dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu; ſoit qu'elle réſide dans le ſang même de cette race puſillanime, ce qui eſt bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Eſpagnols à longue barbe, ils

(1) *Dom Juan, Voyage au Pérou*, Tome II. pag. 233.

perdirent dès-lors le courage : *car comment pourrions-nous réſiſter*, s'écrierent-ils, *à des hommes qui ont des cheveux dans le viſage, & qui ſont ſi robuſtes qu'ls ſoulevent des fardeaux que nous ne ſaurions ſeulement remuer ?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des Eſpagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & effeminés ; mais ils ſe détromperent bientôt.

Il faut obſerver que les Sauvages en général ſont indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civiliſés, parce que ces ſauvages ne travaillent jamais ; & on ſait combien le travail fortifie les nerfs : je crois auſſi que la nourriture y influe beaucoup.

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

JE ferai voir dans un autre chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué ; mais ce qu'il y a de bien pis, c'eſt que, quand l'auteur cite des faits, le critique les altere & en déduit des conſéquences qu'on n'en ſauroit déduire. Par-là il eſt arrivé qu'il parle ſouvent du moral, lorſqu'il eſt queſtion du phyſique.

L'inſenſibilité des Américains en amour eſt un fait très-ſurprenant, & dans lequel l'auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoibliſſement de la complexion de cette eſpece d'hommes dégradés.

Le critique en admettant préciſément le même fait, raiſonne ainſi.

« On ne voit jamais parmi les Américains » cette fureur aveugle que nous appelons » amour. Leur amitié, leur tendreſſe, quoique » vive & animée, ne les entraîne jamais dans » ces emportements, & ne les porte pas à ces » excès que l'amour inſpire à ceux qui en ſont » poſſédés. Jamais femmes ni filles n'ont occa- » ſionné des déſordres chez eux. Les femmes » ſont ſages & les maris auſſi; non par indif- » férence, mais par l'idée de la liberté qu'ils » conſervent de dénouer, quand ils veulent, » le lien du mariage (1).

Avant que de raiſonner ainſi ſur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les cauſes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des paſſions, la premiere paſſion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir ſur le cœur des Américains, que ſur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie ſauvage ralentit cette paſſion, plus ou moins, ſuivant le climat; comme Hippocrate l'avoit déjà obſervé de ſon temps, lorſqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne ſauroit voir ſans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conſéquent bien moins ſenſibles que les autres individus de notre eſpece, que l'amour peut tranſpor-

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique*, &c.

ter hors d'eux-mêmes ; qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, ſont des phénomenes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel ; mais peut-on en découvrir les cauſes ailleurs que là où l'auteur les a découvertes ? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne ſont jamais tranſportés d'amour, *parce qu'ils ſavent en ſe mariant, qu'ils conſervent la liberté de dénouer le lien du mariage* ; c'eſt dire une choſe étrange, & c'eſt néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorſqu'il s'agiſſoit du phyſique, & qu'il a tellement obſcurci les notions les plus claires, qu'on ne ſauroit ſe perſuader qu'il ait connu le ſujet ſur lequel il a écrit.

L'auteur a parlé de cet amour qui précede le mariage ; il a parlé de cet amour purement phyſique, qui ne tient abſolument à aucune inſtitution ſociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent où la répudiation eſt établie, les hommes ſont auſſi ſenſibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre continent où le mariage eſt indiſſoluble. Tout cela ne devroit pas être ainſi, ſuivant le critique, qui ne s'eſt pas apperçu qu'il alléguoit non-ſeulement une cauſe fauſſe mais une cauſe abſurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les juriſconſultes comme Charondas, ni les caſuiſtes comme Sanchez, pour ſavoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la diſſolution du mariage ; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adſit amori ?*

Les

Les loix ſont des inſtitutions humaines : ce ſont les préjugés des peuples, ou ceux des légiſlateurs ; mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les ſexes, eſt une inſtitution de la nature par où la ſociété commence : ce grand principe de la ſociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en ſont tombés que plus avant dans l'abrutiſſement & dans un déſordre qui comprend en lui tous les déſordres poſſibles. Chez eux la condition des femmes eſt ſi malheureuſe, qu'on ne peut y penſer ſans s'attendrir, ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts : il les mépriſent & les abandonnent très-ſouvent, lorſqu'elles ſont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le ſexe eſt tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le déſordre eſt toujours là où l'amour n'eſt point.

Il n'eſt pas étonnant que de tels hommes ne connoiſſent d'autres mariages, que des aſſociations fortuites, auſſi faciles à rompre qu'à contracter ; &, par un autre malheur, la nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles ſont totalement diſgraciées de ce côté-là, elles reſſemblent ſi fort aux hommes, que ſans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les diſtinguer par leur phyſionomie. On a obſervé, que plus un peuple eſt ſauvage, plus les femmes y reſſemblent aux hommes ; & ſur-tout en Amérique où ces hommes ſont imberbes. Parmi les Delawares, dit Mitelberger, il eſt difficile de diſtinguer les ſexes au viſage. Il n'y a donc pas là de beau ſexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau monde.

» EN général, l'Amérique n'a jamais pu être » auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie : elle eſt » couverte de marécages immenſes qui rendent » l'air très-mal ſain ; la terre y produit un » nombre prodigieux de poiſons : les fleches » trempées dans le ſuc de ces herbes venimeu- » ſes, ſont des plaies toujours mortelles. La » nature enfin avoit donné aux Américains » beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes » de l'ancien monde. Toutes ces cauſes en- » ſemble ont pu nuire beaucoup à la popula- » tion (1).

Ce paſſage de M. de Voltaire contient bien des choſes en peu de mots : mais il ne contient pas une ſeule propoſition qui n'ait été formellement contredite par dom Pernetty, & cependant dom Pernetty n'a pas démontré qu'une de ces propoſitions ſoit fauſſe. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenſes marécages, d'où il ſort néceſſairement des brouillards qui y rendent l'athmoſphere plus humide que dans les autres contrées du monde ? Comment eût-il pu nier qu'il ne naiſſe en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de ſerpents venimeux ? Puiſque ces plantes & ces reptiles ſont connus & décrits par les naturaliſtes.

(1) *Philoſophie de l'Hiſtoire*, p. 43.

M. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il aſſure que M. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vaſtes terrains, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit ſouvent de marcher pluſieurs jours ſans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces conſidérations ont porté M. de Buffon à penſer que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce ſentiment n'a point été adopté par l'auteur des *Recherches philoſophiques*, qui s'eſt fondé ſur la différence eſſentielle qu'on obſerve entre les langues Tartares : cependant ſi les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamtzchatka ; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition conſtante de leur retraite ſur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchiſſe, qu'une telle tradition prouve abſolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de ſiecles.

Lorſque M. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages foſſiles, tirés des *montagnes Bleues* qui ſe prolongent depuis le Canada juſqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *montagnes Bleues* ; puiſqu'ils ſavoient, par l'ancienne parole (1), que la mer les avoit environnées.

(1) Ils appellent ainſi la tradition.

Or, ſi ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclairciſſements ſur les révolutions arrivées chez eux dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui ſont néanmoins de beaucoup poſtérieurs à l'époque du dernier déluge, ſurvenu dans notre continent. C'eſt à cette inondation que le nouveau monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'auteur a rapporté comme à une ſource commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoibliſſement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas diſcuté les choſes, ſe contente d'accuſer l'auteur d'avoir ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu dans l'hémiſphere oppoſé au nôtre. Je démontrerai juſqu'à l'évidence, que les *Recherches philoſophiques* ont été entrepriſes dans la vue de détruire ce ſyſtême de l'organiſation récente, & cependant le critique impute à l'auteur cette même hypotheſe qu'il a combattue de toutes ſes forces. Je ſouhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait obſerver que c'eſt le deſtin des peuples Sauvages de s'éteindre, lorſque des nations policées viennent s'établir parmi eux: cela eſt très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique: beaucoup de perſonnes aſſurent que, ſi les Anglois continuent à y étendre leurs établiſſements, on n'y verra plus de Sauvages. Car, au lieu de ſe mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européens, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & ſe replient ou vers les Aſſénipoils, ou vers la baye de Hudſon: comme ils peuvent ſe rapprocher de la ſorte ſans ſe nuire les uns aux

autres, ils dépériſſent, & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oſeroit pas même eſpérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faiſoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique Septentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes ſur pied, ne ſauroient aujourd'hui raſſembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont ſouvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaiſe coutume de déclarer la guerre, lorſqu'ils étoient enivrés d'eau-de-vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient ſolemnellement d'exterminer juſqu'au dernier des Européens, mais comme cette bravoure artificielle ne ſe ſoutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer du rhum, & de déclarer la guerre, ils ſont réduits à rien. Ils ont eu auſſi la ſimplicité de vendre leur pays : plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroiſſent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage eſt mineur reſpectivement à l'homme policé, & quand il vend ſa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne : auſſi les Delawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendus de vaſtes terrains, s'en ſont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.

CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles, & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les ſauvages.

EN Europe & dans pluſieurs endroits de l'Aſie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circaſſie, où le ſang eſt très-beau & l'eſpece humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le ſang n'eſt pas beau, & l'eſpece énervée, les femmes enfantent ſans douleur & avec une facilité étonnante (1).

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, ſur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une; & en Amérique ſur mille femmes en couches, il en meurt à-peu-près une. Cependant notre ancien continent eſt fort peuplé, & le nouveau continent eſt un déſert relativement à ſon étendue: ainſi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter eſt accompagnée d'une grande fécondité. C'eſt donc là un dérangement dans la conſtitution du ſexe: car il y a des cantons aux Indes orientales & ſur-tout dans les provinces méridionales de la Chine, où les femmes ſe délivrent de leur fruit avec autant de facilité

(1) Voyez les *Recherches philoſophiques Tome I.*

que les Américaines ; mais loin d'être ſtériles comme elles, leur fécondité ſurpaſſe celle des Européennes.

Ainſi l'auteur des *Recherches philoſophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractere d'affoibliſſement, qu'en tant qu'elle eſt accompagnée de cette ſtérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau monde, qui ceſſent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux maſſacres des Eſpagnols : puiſqu'il a paſſé dans les Indes occidentales plus d'Européens qu'on y a détruit d'Indigenes ; & ſi l'on comptoit les Negres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien monde, qu'il n'en exiſtoit au moment de la découverte.

Le critique dit juſqu'à deux fois, que les *Américains vivent des ſiecles* (1). A cela je réponds que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une diſſertation où l'on n'examine pas les choſes ; mais qu'elles ne ſauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choſes.

Comme les Sauvages ne ſavent pas compter, & qu'ils n'ont ni calandriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naiſſance, & il eſt très-difficile de connoître au juſte leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier : c'eſt là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conſerve qu'auſſi long-temps que le village reſte dans un même lieu ; car quand

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jeter des cailloux ; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoiſſance intéreſſe très peu les Sauvages. Ils vivent en général, auſſi long-temps que les autres hommes : le mal vénérien n'eſt qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lépre tuoit les lépreux, leſquels parvenoient ſouvent à 80 ans, & pouſſoient quelquefois leur carriere au-delà de ce terme.

Quand à la durée de la vie, parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raiſon ſe développe plutôt, c'eſt une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de ſorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'eſt d'après les propres expreſſions de dom Juan, qu'il eſt dit dans les *Recherches philoſophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquierent la maturité de ce qu'on peut appeler parmi eux l'eſprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle ſe manifeſte plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils ſont déjà aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir. Or, cette obſervation de dom Juan ſur les Créoles du Sud de l'Amérique, eſt exactement conforme à l'obſervation qu'on à faite ſur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui eſt ſans doute très-étonnant.

» Nous ne devons pas omettre une remarque » ſinguliere qu'on fait au ſujet des habitants de » la Penſilvanie. Il ſemble que la nature agiſſe » plus rapidement dans ces contrées qu'en Eu-

» rope, car l'on voit la raiſon dévancer la ma-
» maturité de l'âge. Il n'eſt pas rare de trouver
» de petits garçons en état de répondre à des
» queſtions fort au-deſſus de leur âge, avec
» autant de juſteſſe & de bon ſens, que s'ils
» étoient déjà des hommes. Il eſt vrai qu'ils ne
» parviennent pas à la même vieilleſſe que les
» Européens. Il eſt ſans exemple qu'un habitant,
» né dans ces climats, ait atteint quatre-vingt
» ou quatre-vingt-dix ans. On ne parle ici que
» des hommes d'origine Européenne; car, pour
» les Sauvages, qui ſont les anciens habitants
» du pays, on voit encore des vieillards parmi
» eux; mais ils ſont en bien plus petit nombre
» qu'anciennement ». *Hiſtoire naturelle de la Penſilvanie.*

Cette précocité de la raiſon dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne ſauroient réuſſir dans les ſciences: leur entendement baiſſe à meſure qu'ils avancent: ils ont trop d'eſprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déjà plus d'eſprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enſeigné dans leur jeuneſſe. Tout cela eſt un effet néceſſaire de la dégénération que l'eſpece humaine éprouve chez eux.

L'auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement ſauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (1), puiſqu'on y détruit les enfants qui naiſſent avec des défauts ſem-

(1) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circonciſion*.

blables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de boſſus, ni de perſonnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on y jetoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voierie qu'on oſoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il eſt vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés ; mais la raiſon n'en eſt pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord ſont moins ardents dans l'amour, & qui, vivant dans un état où le travail leur eſt inconnu, ne diſloquent pas leurs membres en ſoulevant des fardeaux, en conduiſant des machines, en élevant des édifices ; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas auſſi les maladies des artiſans. Les grandes courſes, que les femmes enceintes y entreprennent à la ſuite des chaſſeurs, les font quelquefois avorter, mais il eſt rare que la violence du mouvement eſtropie l'embrion : nous obſervons exactement la même choſe parmi les femelles de certains animaux ſauvages, & même de certains animaux domeſtiques, comme les chiens, dont on fait chaſſer les femelles pleines, ſans qu'il en réſulte aucun accident ſenſible par rapport aux petits dont elles ſe délivrent ; tandis que les vaches, qui ſe meuvent ſi lentement produiſent fort ſouvent des veaux monſtrueux, ou difformes ; & cela eſt très-rare parmi les chiens (1).

(1) Il ſe peut bien que dans les quadrupedes le fœtus ne ſouffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'eſpece humaine ; auſſi faut-il convenir

Dès que les Péruviens ſont devenus ſujets de l'Eſpagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus eſtropiés qu'on n'en rencontre en Europe ; cela eſt occaſionné d'un côté par les travaux auxquels on les ſoumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de maſſacrer les enfants qui, en venant au monde, ont quelque membre de trop ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quand aux aveugles, il ne ſauroit s'en trouver chez les peuples purement chaſſeurs & pêcheurs, où perſonne n'aide perſonne, & où l'on maſſacre même les vieillards qui manquent de forces pour ſe nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car, pour chaſſer & pour pêcher, il faut l'uſage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lappons, on rencontre fréquemment des aveugles ; mais, comme il eſt très-aiſé de les nourrir de chair, ou de lait de Rhenne, au fond d'une cabane, on eſt bien éloigné de les laiſſer périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui, en courant dans les bois épais, ne ſauroient con-

---

que les femmes ſauvages, dans les derniers mois de leur groſſeſſe, ne peuvent ſuivre les chaſſeurs, & reſtent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants, ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choſes curieuſes ſur les mœurs des ſauvages : ſi l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils ſe ſervent d'un ligament ou de quelqu'autre pratique ſemblable.

duire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on ſacrifie, où l'on abandonne les perſonnes infirmes ou décrépitées, eſt le dernier des états où l'homme puiſſe être réduit. Mais le critique, qui voit dans tous les déſordres imaginables parmi les nations civiliſées de l'Europe, ne voit aucun déſordre chez les Sauvages du nouveau monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de la complexion, eſt l'effet de leur barbarie & de leur brutalité ; ce qu'il prend pour leur force, eſt préciſément leur foibleſſe.

CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui ſemble avoir choiſi ce ſujet pour déclamer à ſon aiſe : il prend même un ton impoſant, & cependant il ſe trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il ſuffit de mettre ſous les yeux du lecteur le paſſage ſuivant.

» J'ai cru reconnoître dans tous les Amériq-
» cains un même fond de caractere. L'inſenſi-
» bilité en fait la baſe. Je laiſſe à décider ſi on
» la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir
» par celui de ſtupidité. Elle naît ſans doute
» du petit nombre de leurs idées qui ne s'étend
» pas au-delà de leurs beſoins. Gloutons juſqu'à
» la voracité, quand ils ont de quoi ſe ſatiſ-
» faire ; ſobres, quand la néceſſité les y oblige,

» juſqu'à ſe paſſer de tout ſans paroître rien » deſirer : puſillanimes & poltrons juſqu'à l'ex- » cès, ſi l'ivreſſe ne les tranſporte pas ; enne- » mis du travail ; indifférents à tout motif de » gloire, d'honneur ou de reconnoiſſance ; » uniquement occupés de l'objet préſent & » toujours déterminés par lui ; ſe livrant, » quand rien ne les gêne, à une joie puérile, » qu'ils manifeſtent par des ſauts & des éclats » de rire immodérés, ſans objet & ſans deſſein : » ils paſſent leur vie ſans penſer, & ils vieil- » liſſent ſans ſortir de l'enfance, dont ils con- » ſervent tous les défauts.

» Si ces reproches ne regardoient que les » Indiens de quelques provinces du Pérou, » auxquels il ne manque que le nom d'eſcla- » ves, on pourroit croire que cette eſpece » d'abrutiſſement naît de la ſervile dépendance » où ils vivent ; l'exemple des Grecs modernes » prouvant aſſez combien l'eſclavage eſt propre » à dégrader les hommes. Mais les Indiens des » miſſions, & les Sauvages qui jouiſſent de » leur liberté, étant pour le moins auſſi bornés » pour ne pas dire auſſi ſtupides que les autres, » on ne peut voir ſans humiliation, combien » l'homme abandonné à la ſimple nature, privé » d'éducation & de ſociété, differe peu de la » bête ».

Tels ſont les termes de M. de la Condamine, dans *ſon voyage ſur l'Amazone page* 52 & 53.

Comme l'auteur des *Recherches philoſophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (1) que ce

(1) Il n'y a qu'à conſulter l'ouvrage de M. de P. pour ſe convaincre qu'il a ſuivi fidellement le paſſage qu'on vient de citer, ſans s'en s'écarter d'un mot.

qui eſt contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le critique a pu l'accuſer devant une des premieres académies de l'Europe, d'en avoir impoſé ſans aucune retenue, ſans aucun reſpect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui eſt tout d'imagination.

Je ſouhaiterois pouvoir juſtifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela eſt bien difficile. Au reſte, l'auteur ſe repoſe ſur le témoignage qu'il a à ſe rendre à lui-même; il ſait que plus on lira l'hiſtoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une ſeule propoſition ſans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, eſt d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs ſont tombés; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoiſſoit: s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturaliſtes, ni philoſophes, on ne ſauroit aſſez ſe défier d'eux. M. de P. a adopté le fait rapporté par le pere Charlevoix, dans l'*Hiſtoire de la nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît ſur le corps des enfants ſauvages, & qui ſe déracine vers le huitieme, ou le neuvieme jour, comme Charlevoix le dit. Cette obſervation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parce qu'il ſoupçonne que ces prétendus poils ne ſont que des *Crinons*, que les médecins & les naturaliſtes nomment *Vermes comedones* ou *crinones*: il eſt d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages ſont fort ſujets à différentes eſpeces de vers, & que des voyageurs mal habiles ont pu aiſément

prendre ces inſectes pour des cheveux, ou des poils ; car ils y reſſemblent exactement. comme leur nom l'indique aſſez. Or, comme les *Crinons* attaquent auſſi les enfants en Europe, cela fait diſparoître tout le phénomene. (1).

Je rapporte ce fait pour prouver, qu'on ne ſauroit être trop en garde contre les relations, & que l'auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable ; mais il ne s'eſt point du tout occupé de l'hiſtoire naturelle.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOyons maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le critique, qui y confond le phyſique & le moral. Voici ſes termes.

» Les Américains, loin d'être une race » d'hommes dégradée & dégénérée de la na» ture humaine, *ont tout ce qui caractériſe la* » *perfection* : belle taille, corps bien propor» tionné, aucun boſſu, tortu, aveugle, » muet, ou affecté d'autres infirmités, ſi com» munes dans notre continent ; une ſanté fer» me, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinai» rement les bornes de la nôtre ; *un eſprit ſain*,

(1) Voyez les *Recherches philoſophiques*, *Tome I.*

» *inſtruit, éclairé & guidé par une philoſophie* » *vraiment naturelle, & non ſubordonnée, comme* » *la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame* » *noble, courageuſe, un cœur généreux, obli-* » *geant;* que faut-il de plus à M. de P. pour » être véritablement homme? (1) »

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans M. de la Condamine, & cependant Dom Pernetty ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir M. de la Condamine d'une façon ſi formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie ſur ſa parole, & qu'on refuſe toute croyance à un philoſophe qui a ſéjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus? Je penſe que tout homme raiſonnable ne balancera point entre ces deux témoignages : on en croira toujours M. de la Condamine, quoiqu'en diſe le critique (2), qui n'a été qu'aux iſles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces iſles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choſes plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *ſont affectés d'aucune infirmité*, ſuivant le critique, ont néanmoins la lepre écailleuſe, endémique dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui eſt endémique dans la plupart des provinces méridionales de l'Amérique (3) : ils ont

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

(2) Je ſuis preſque certain que Dom Pernetty n'a jamais lu le voyage de M. de la Condamine, ſans quoi il eût été plus réſervé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(3) C'eſt une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le médecin Piſon, *incendium &*

le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau monde, ſon véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, ſont inſenſibles à l'amour, & ſujets aux vers dont ils nourriſſent différentes eſpeces dans leurs inteſtins : la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne ſont, comme on le voit, *affectés d'aucune indiſpoſition.*

On n'a pas trouvé une ſeule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins : ce qui eſt fort ſingulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage ſait ſe guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne ſauroit diſconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui ſont les médecins des Sauvages du nouveau monde n'euſſent quelques connoiſſances des ſimples, & ſur-tout des vulnéraires & des ſudorifiques qu'ils emploient contre le mal vénérien : ils aſſuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en obſervant les animaux malades ; mais cela paroît auſſi incertain que ce que diſoient les Péruviens ſur les vertus du *Quinquïna*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils ſoutenoient, par les lions de leur pays, qui pendant leur fievre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (1).

---

corruptio ani cum ulcere depaſcente, ſine vel cum ſanguinis fluxu dolorifico. Hiſtoire nat. & Med. Indiæ, Liv. II. Chap. 14.

(1) Le Lion n'eſt pas ſujet, comme on l'a prétendu, à une fievre éphémere : il eſt vrai qu'il rugit tous les jours aſſez réguliérement aux mêmes heures, & c'eſt ſans doute ce rugiſſement qui a donné lieu à ce qu'on dit de ſa fievre. Comme il mange beaucoup à la fois, il ſe peut bien qu'il lui ſurvient un friſſon lorſqu'il digere. Mais je ne crois pas que ce friſſon ait

Quoiqu'il en ſoit, les médecins ſauvages, & ceux mêmes qui ſavoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont pu jamais découvrir aucun ſpécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui ſe frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graiſſe, n'éprouvent pas comme les autres une éruption; mais une eſpece d'efferveſcence, à cauſe des efforts que fait la maladie pour trouver une iſſue. La lepre écailleuſe eſt auſſi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nus, que parmi les Indiens habillés des Miſſions.

Quant à la *philoſophie* de ces barbares, elle conſiſte à maltraiter d'une maniere inouie les femmes, à s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, du guldive; à fumer du tabac, à ſe faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leur priſonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par pareſſe, à ſe tenir dans des cabanes enfumées. Que le ciel nous préſerve de ces philoſophes-là! Le critique aſſure, que *leur eſprit eſt inſtruit & éclairé.* Oui, ſans doute; puiſqu'ils ne ſavent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuſer étrangement des termes, pour oſer mettre en fait que de tels hommes, brutalement pouſſés par leur inſtinct animal, ne ſachant modérer ni leur voracité, ni leur inſatiable ſoif des li-

---

fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas.*

queurs ſpiritueuſes, ni leur haine ni leur vengeance, ont une meilleure philoſophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le critique aſſure, dans ſa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juſte valeur. Qui ſe ſeroit attendu alors, qu'il ſoutiendroit, dans le cours de ſa diſſertation, que les barbares du nouveau continent ſont des philoſophes ſupérieurs aux philoſophes de l'Europe? Voilà donc les Américains appréciés à leur juſte valeur.

Ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt que le critique ne veut jamais que l'auteur des *Recherches philoſophiques* parle dans ſon ſyſtême. Il lui dit ſans ceſſe : *Vous ne devez pas penſer d'après vous-même : vous devez penſer comme moi: vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous ſoutenez que les Sauvages de l'Amérique ſont en tout inférieurs aux Européens ; & moi je prétends que les Sauvages du nouveau monde ſont très-ſupérieurs aux peuples de l'Europe ; je ne puis le prouver, mais cela n'empêche pas que je n'aie raiſon, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention* (1).

A cela je réponds que l'auteur n'eſt pas opiniâtre ; mais il n'eſt pas auſſi imbécille : il ſoutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini ſur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obſcures de l'Amérique, ſans arts, ſans induſtrie, ſans ſe connoître eux-mêmes, ni leurs ſemblables ; & ſans avoir une ſupériorité bien marquée ſur les bêtes, comme l'obſerve M. de la Condamine.

J'ai expliqué au chapitre VII. pourquoi on ne

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

rencontre preſque jamais des hommes contrefaits, parmi les peuples véritablement chaſſeurs & pêcheurs : j'ai auſſi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit, eſt plus que ſuffiſant pour démontrer à cet égard les erreurs du critique.

CHAPITRE X.

De la diſpute entre les Miſſionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOm Pernetty, parle en paſſant, d'une diſpute élevée jadis entre les Récollets & les Jéſuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a ſu que ce qu'en dit la Hontan. Or, voici de quoi il étoit queſtion.

Les miſſions du Canada furent d'abord confiées aux récollets François, qui firent de petits établiſſements dans l'endroit où eſt de nos jours Québec : ils en firent auſſi à Tadouſſac & chez les Hurons. Enſuite ils catéchiſerent de leur mieux les ſauvages, & en baptiſerent quelques-uns; mais ils s'apperçurent bien-tôt que ces hommes étoient ſi abrutis qu'on les catéchiſoit en vain & qu'en vain on les baptiſoit. Cela les engagea à écrire à la ſorbonne, afin de la conſulter ſur la conduite qu'il falloit tenir : ils demanderent ſur-tout s'il convenoit d'adminiſtrer le baptême à des ſauvages, doués de ſi peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la religion. La ſorbonne répondit qu'on ne

devoit conférer le baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être auſſi inſtruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de diſcrétion. En conſéquence de cet ordre, les récollets continuerent à prêcher du matin au ſoir, ennuyerent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeler à leur ſecours quelques Jéſuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la nouvelle France, qu'ils formerent le projet d'en chaſſer, avant tout, les récollets; & ils y réuſſirent par le crédit de M. de Lauzon, ſurintendant & préſident de la compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux franciſcains d'y retourner ſous peine d'être châtiés : ils lui intenterent un procès, mais ils perdirent & durent encore payer les fraix.

Dès que les jéſuites ſe virent poſſeſſeurs paiſibles de la nouvelle France, ils publierent, ſelon leur coutume, des *lettres édifiantes*, dans leſquelles ils ſoutinrent que les récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grandtort d'aſſurer que les Sauvages manquoient d'eſprit : ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la converſion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une brochure à Bordeaux, par laquelle ils féliciterent Louis XIV, de ce que, ſous ſon très-glorieux regne, le ciel avoit daigné, par le miniſtere des jéſuites, convertir, tous les ſauvages de la nouvelle France, ſans même excepter les Aſſénipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Meſſieurs des miſſions étrangeres, & ſur-tout les récollets, qui commencerent alors à entamer la diſpute dont il eſt queſtion, & ne ceſſerent de répéter qu'on en impoſoit au roi & au public. On chargea des

perſonnes inſtruites de prendre des informations ſur les lieux, & voici ce qui fut conſtaté. On prouva que les Jéſuites, ſuivant une conduite entiérement oppoſée à celle de leurs prédéceſſeurs, commençoient par baptiſer, ſans s'informer de la capacité des néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne ſe laiſsât très-volontiers baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne ſavoit le moindre mot de la religion chrétienne.

On aſſure que Louis XIV fut fort irrité : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jéſuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces religieux étoit fort conſéquents, & entendoient leurs intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'eſprit pour comprendre le catéchiſme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique ? Quand ce grand prétexte des converſions n'a pas guidé les Jéſuites, qui ont donné des relations particulieres de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus ſtupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de St. Domingue, auxquels il refuſe preſque le titre d'hommes. En effet, tous ces inſulaires avoient autant d'eſprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en ſont très-fâchés le ſoir; ce ſont des philoſophes, ſelon le critique.

Quand les Anglois ſe ſont emparés du Canada, ils ont vu clairement que les miſſionnaires

franciſcains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient auſſi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier : on ſuppoſe que ce qu'ils nomment le *manitou meſſou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont ouï conter du Meſſie, & que tout leur chriſtianiſme ſe borne là.

Le critique aſſure que les dogmes religieux de ces ſauvages du Canada, ſont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoiſſance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'iſle de Ceylan, & ceux ſur-tout qui connoiſſent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shaſtah de Bramah*, ſeront bien étonnés de ce que le critique avoit avancé une pareille propoſition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains, la moindre trace de cet être à trois attributs, nommés *Bramah*, *Biſtnoo* & *Sich*, ſur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainſi avant Pythagore : cela étoit ainſi lorſqu'il entreprit ſon voyage aux Indes : cela a été ainſi du temps d'Apollonius, & eſt encore ainſi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le ſait à n'en pas douter, de grands changements au *Shaſtah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le critique, n'ayant rien approfondi, parle du *grand eſprit* des ſauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand eſprit* eſt un manitou, un être biſarre dont les ſauvages n'ont aucune idée claire : ainſi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur ; tantôt ils diſent que ce manitou, ou cet atahocan, eſt dans

une peau de marte, & ils paroiſſent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aiſément inférer dans une relation, des raiſonnements ſur la théologie des Iroquois ; mais on y diſtingue d'abord les idées & les préjugés du raiſonneur, & non les idées des ſauvages, qui, étant tombés dans le dernier abrutiſſement ne peuvent pas même s'expliquer ſur de pareilles matieres, faute d'avoir des mots abſtraits pour déſigner les êtres métaphyſiques. Il n'en eſt pas ainſi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous ſont connus, & dont nous pouvons juger ſans raiſonner. Le lecteur ne ſera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre ſous ſes yeux un article du *Shaſtah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les auteurs du *Vedam*. Il eſt queſtion du grand être à trois attributs.

» Cet être eſt Dieu -- Dieu eſt un -- créateur » de tout ce qui exiſte. -- Dieu reſſemble à une » ſphere parfaite qui n'a ni fin, ni commence- » ment. -- Dieu regle & gouverne tout ce qui » eſt créé, par une providence générale qui ré- » ſulte de principes fixes & déterminés. -- Tu » ne chercheras point à connoître la nature, ni » l'eſſence de l'éternel ; ni par quelles loix il » gouverne le monde. -- Une pareille recherche » eſt vaine & criminelle. -- Il doit te ſuffire de » voir ſes ouvrages jour par jour, nuit par nuit, » ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſa miſéricorde. -- » Profites-en » (1).

(1) *Evénements Hiſtoriques, relatifs au Bengale, & à l'Indoſtan, par J. Z. Holwell. Tome II. p. 38. Paris 1768.*

M.

M. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shaſtah*, obſerve très-bien que cette définition de l'être ſuprême eſt à la fois ſimple, ſublime & comparable à tout ce qu'on trouve ſur ce ſujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Aſie; mais en vérité, ce n'eſt pas parmi les ſauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions ſur la divinité, qu'on puiſſe mettre en parallele avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parſis dont M. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai obſervé que le critique ne ceſſe de faire dans ſon ſtyle affecté & précieux (1), des déclamations mille fois répétées contre les ſciences, les arts, les richeſſes, les commodités & le luxe des peuples civiliſés: il a ſans doute prévu qu'on ne ſe donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe pluſieurs miſantropes, qui ſe ſont déclarés hautement en faveur de la vie ſauvage contre l'état

(1) On pourra juger de la maniere d'écrire du critique, par le paſſage ſuivant. « Dans notre continent, la » beauté riante de la terre eſt l'effet, non d'une nature » empreſſée, comme en Amérique, de ſatisfaire les » deſirs de ſes enfants; mais d'une nature forcée de » rire d'une grimace convulſive dont notre orgueil & » notre amour propre ont ſu nous apprendre à nous » contenter, qui plus eſt à la trouver belle.

» Ce ne ſont pas ces hommes vétus d'or & de pour» pre, dont l'indolence, mollement étendue ſur le duvet, » nargue les injures de l'air ſous des lambris d'or & » d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis, » &c. &c.

Ceux qui aiment *Phœbus*, ſeront ſans doute très-contents de ce ſtyle-là.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mœvi.

ſocial, & cependant ils ſont reſtés dans l'état ſocial ; tandis que pour être conſéquents, & pour juſtifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & ſe faire hurons : mais il eſt plus aiſé de mal raiſonner & d'être en contradiction avec ſoi-même que de ſe faire huron. Il eſt vrai qu'on a vu, depuis quelques années, un homme, qui, ayant été perſécuté par les moines, à cauſe de ſes opinions & de ſon héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois : il reſta aſſez long-temps parmi eux, & revint enfin à l'occaſion de la derniere guerre ; mais il avoit perdu l'eſprit, & l'avoit perdu tellement qu'on avoit été obligé de l'enfermer. La même choſe arriva, comme nous l'apprend M. Chevreau, au mathématicien Marcial, qui trouvant le ſéjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à ſon retour il avoit tout oublié, & paroiſſoit être devenu imbécille, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'eſt point ſeulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Rercherches philoſophiques*, que les Américains ſe ſont très-mal défendus contre les uſurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient ſi beſoin.

Le critique, pour n'être d'accord en rien avec l'auteur, aſſure que les Américains ont toujours été & ſont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'hiſtoire, il eût ſans doute été mieux inſtruit de la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées ſi peu nombreuſes qu'on en eſt étonné : auſſi M. de Monteſquieu obſerve-t-il qu'il n'y a point de petit prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique, puiſque l'Eſpagne, totalement épuiſée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre prince y en eût pu envoyer. Le critique ſe trompe ouvertement, lorſqu'il dit que les Eſpagnols furent reçus au nouveau monde comme des amis qu'on combla de préſens, & auxquels on ne réſiſta pas. L'Empereur du Pérou aſſembla contre eux toutes ſes forces, & on étoit ſi peu réſolu, dans ſon armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des officiers aſſurerent qu'ils feroient les Européens priſonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas ſe rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à Atabaliba que non-ſeulement le nombre des Eſpagnols étoit fort petit; mais encore qu'ils étoient ſi pareſſeux, ſi efféminés & ſi lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant ſoit peu à pied ſans ſe laſſer, c'eſt pourquoi ils montoient ſur des grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux* (1).

(1) *Hiſtoire de la conquête du Pérou. Livre* II. *Chapitre* 3.

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrerent aucun ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut ſi peu qu'on devoit implorer les armes à feu pour détruire cette race puſillanime, qu'il deſcendit de cheval, jetta ſon mouſquet, & entra l'épée à la main lui ſeul dans l'armée ennemie, où il ſe ſaiſit de l'empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chaſſa & qu'on maſſacra comme des bêtes (1).

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges ou des défilés; où il faut ſans ceſſe paſſer & repaſſer des rivieres & des torrents dont les bords ſont fort eſcarpés & preſque coupés à plomb; on aſſure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuſe: la lâcheté des Péruviens eſt donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aiſé de diſ-

(1) Garcilaſſo aſſigne cinq cauſes qui, ſelon lui, ont rendu la conquête du Pérou ſi facile qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La reſſemblance que les Péruviens remarquerent entre les Eſpagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Hiſtoire des guerres civiles des Eſpagnols aux Indes. Traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna eſt une fable, on peut dire encore que la reſſemblance entre les Eſpagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimere, & que les cruautés d'Atabaliba ſont des fauſſetés, inventées par les Eſpagnols, pour rendre odieux un prince qu'ils ont ſi inhumainement traité.

puter ce terrain qu'ils connoiſſoient, contre quelques brigands qui ne le connoiſſoient point.

Que les femmes Américaines ſe ſoient partout déclarées en faveur des Européens contre leur propre nation (1), c'eſt ſans doute un fait bien étonnant ; mais la maniere horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible averſion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce ſincere attachement qu'elles montrerent aux Eſpagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient ceſſer une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorſqu'il ſe répandit un eſprit de vertige ſur les conquérants : leurs haines & leurs jalouſies, qu'ils avoient ſu cacher juſqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclaterent ; & on vit les Eſpagnols livrer bataille aux Eſpagnols à Chapas, près de Quito, aux ſalines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils euſſent ſans peine maſſacré, pendant cette horrible diſcorde, juſqu'au dernier des Caſtillans : mais ces hommes, auſſi foibles qu'abrutis, allerent ſe faire eux-mêmes goujats, ou eſpions dans les petites armées Eſpagnoles, occupées à s'entre-détruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire ; & le Pérou reſta à l'Eſpagne.

(1) Voyez les *Recherches philoſophiques.*

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cent hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui réſiſter à Pontoncha & à Tlaſcala : le bruit de ces victoires ; ou plutôt de ces maſſacres, épouvanta tellement l'empereur Montezuma, que, dans la conſternation générale, il perdit juſqu'à l'eſpoir de pouvoir vaincre, & ſe laiſſa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il ſe démit de tous ſes états, reconnut le roi d'Eſpagne pour ſon ſouverain, & calma autant qu'il put, ceux d'entre ſes ſujets qui paroiſſoient vouloir ſe révolter contre les Eſpagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un prince incapable de penſer en homme ?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au qninzieme ſiecle, il eſt certain que, ſi l'on y avoit trouvé des peuples vaillans & belliqueux, on n'eût pu en ſi peu d'années ſoumettre une moitié du monde, & former des établiſſements depuis la baye de Hudſon juſqu'à l'iſle de Chiloé.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique ; quoique les Européens l'aient tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces contrées avoient auſſi peu de connoiſſance de la poudre à canon, lorſqu'on les attaqua pour la premiere fois, que les Américains, lorſqu'on les attaqua pour la premiere fois : auſſi les Eſpagnols ne faiſoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaiſon de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repouſſés dans aucune action ; parce qu'on n'a pas rencontré un Indien, qui eût aſſez de bravoure pour terraſſer ces animaux ; ils les tuoient quelquefois de loin avec des fleches ; mais

quand ils ſe laiſſoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morſure leur faiſoit une plaie, & n'oſant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Eſpagnols & tous les Européens en général de laiſſer croître leur barbe, eût ſeule ſuffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient ſupporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou ſans pouvoir ni par menaces, ni par promeſſes, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'oſoient les approcher de cinquante pas, & pluſieurs tomboient en foibleſſe en les voyant de loin. Les Romains furent ſans doute un peu effrayés par les premiers éléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient ſi inconnus, qu'ils en ignoroient juſqu'au nom ; & ils les prirent pour une eſpece particuliere de bœufs (1) ; mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que ſeroit-ce

(1) Dans la plus ancienne inſcription qu'on conſerve à Rome, & qui eſt celle de la colonne roſtrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun antiquaire n'eût ſoupçonné que cela ſignifioit des Eléphants, ſi heureuſement Pline ne nous avoit inſtruit là-deſſus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius ſur le conſulat de Duillius*.

donc ſi ces hommes là avoient été attaqués avec des éléphants ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la derniere guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François ? Y a-t-il un ſeul Iroquois, qui oſe aujourd'hui tirer un coup de fuſil ſans la permiſſion du gouverneur de Québec ? Non ſans doute : que peut donc ſervir une pareille objection ? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs la défaite du général Bradock fut l'effet de ſon trop d'ardeur ; il ſe renferma dans un terrain qu'il ne connoiſſoit pas aſſez, & d'où il ne put ſe dégager.

On ſait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employerent, outre les *rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une ſupériorité décidée ſur les Créoles, auſſi longtemps que continuera la dégénération dans l'eſpece humaine au nouveau monde, comme on a pu aſſez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'hiſtoire de la Penſilvanie. Il eſt vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air eſt infiniment plus contraire aux Européens nouvellement débarqués qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la priſe de Carthagene des Indes par M. de Pointis : il enleva cette place aux Eſpagnols ſans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainſi dire, ſauvé, il ne lui ſeroit pas reſté un hom-

me. Les maladies firent auſſi preſqu'échouer l'entrepriſe de Cromwel ſur la Jamaïque ; & on a vu ce qui eſt arrivé de nos jours aux Anglois dans l'iſle de Cuba, au point qu'on eſt étonné que des troupes frappées par de ſi terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a ſans doute, dans le ſein des plus vaſtes forêts de l'Amérique & dans les ſtériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit ſe mettre en devoir d'aller ſubjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne paieroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre ? Leur miſere profonde les met à l'abri de la ſervitude, dont leur bravoure ne ſauroit les garantir. D'ailleurs les Européens ont tant de terrain dans ce pays, que loin d'en deſirer aujourd'hui davantage, ils ne ſauroient faire valoir la millieme partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiétés les colonies, c'eſt qu'ils faiſoient de nuit des incurſions, & mettoient le feu aux maiſons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes ſouvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient ſe ſecourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conſéquence des loix faites à ce ſujet (1), la ſécurité a

(1) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à raſſembler les planteurs diſperſés : la plupart le ſont encore aujourd'hui. On a obſervé que plus on rapprochoit les habitations des colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une ſeule habitation iſolée, ne peut influer ſur

beaucoup augmenté ; & ce fut ſans doute par une grande imprudence, qu'on laiſſa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduiſirent en cendres. Quand ils ſont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils aſſomment ceux qui ſe ſauvent des flammes, exercent des cruautés inouies : ces barbares ne ſeroient certainement pas ſi atroces, ni ſi vindicatifs, s'ils avoient plus de courage ; mais ils boivent le ſang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'eſt cet horrible traitement qu'ils font eſſuyer à leurs priſonniers, qui a ſouvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloiſes au milieu des bois, lorſqu'on trouvoit le corps de quelque Européen égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs ſcapels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent auſſi fort ſouvent le crâne, & fuient auſſi promptement & vont ſe cacher ſi loin, que la difficulté eſt de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne ſoient rien moins que braves, quoiqu'ils faſſent la guerre en ſe cachant, le chevalier des Marchais aſſure néanmoins qu'ils ſont des héros en comparaiſon des Sauvages qui habitent entre les tropiques. En effet, qu'on conſidere l'état où les jéſuites avoient réduit les Indiens de leurs miſſions, & qu'on juge

---

l'air ; mais les foyers d'un grand nombre de maiſons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la ſuite.

de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces religieux ne ſont pas les ſeuls qui aient ſubjugué de la ſorte des peuplades entieres ; les dominicains & beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la ſoif des richeſſes, en ont fait tout autant : ſi les Américains avoient donc eu quelqu'eſpece de courage, ils ne ſeroient jamais tombés ſous la dénomination de ces hommes ; qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de ſon état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du ſiecle de Henri l'oiſeleur par le ſiecle de Louis XIV. Le critique confond à chaque inſtant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette premiere faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a ſans doute des terres cultivées ; mais elles le ſont par des Africains & des Européens. Le terrain exploité eſt au terrain non exploité comme deux mille ſont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de ſi grands changements en un ſemblable laps de temps.

Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi

l'Amérique, à l'arrivée des Eſpagnols, étoit une vaſte ſolitude; pourquoi l'eſpece humaine y étoit ſi foible, ſi peu répandue, qu'on a traverſé des forêts de deux ou trois cent lieues ſans rencontrer un homme ? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'eſt pourtant là le point de la difficulté. Comme l'auteur des *Recherches philoſophiques* a tenté de réſoudre cette difficulté, il devoit abſolument faire connoître la ſituation où Colomb & Veſpuce trouverent le nouveau monde ſur la fin du quinzieme ſiecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le critique, ayant entiérement changé l'état de la queſtion, a par-là tellement obſcurci ſes propres idées, que ſouvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres tranſplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réuſſi comme ils réuſſiſſent aujourd'hui dans un terrain cultivé depuis près de trois cent ans. Cependant le lecteur conçoit aiſément qu'il en eſt des plantes comme des animaux & des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a ſenſiblement diminué. Le mal vénérien, ſi horrible, ſi deſtructif dans ſon origine, s'eſt beaucoup mitigé ; & M. Aſtruc croit qu'il eſt preſque parvenu à ſon dernier période : ſi cette maladie avoit conſervé ſa premiere violence & ſes premiers ſymptomes, ſi elle avoit réſiſté au temps, ou l'Europe ſe ſeroit dépeuplée, ou il auroit fallu ſe réſoudre à ne plus aller en Amérique : car chaque voyageur rapportant ſans ceſſe de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu diſparoître de deſſus notre continent des nations entieres. J'attribue

au changement du climat du nouveau monde, l'affoibliſſement de la peſte qui en ſortit au quinzieme ſiecle, & que Margarita & le moine Buellio de l'ordre de Benoît en rapporterent les premiers en Eſpagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres ſuivants.

L'obſervation d'Oviedo ſur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle eſt fort juſte : auſſi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croiſſent ſans qu'on y puiſſe extraire de l'huile des olives : il y a encore des provinces entieres comme la Penſilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire proſpérer, comme je le dirai dans la ſuite. Plus les colons travailleront, & plus ils forceront la nature : dans la plupart des établiſſements on a détruit de plus en plus les inſectes : il eſt vrai qu'on n'y a point ſi bien réuſſi dans d'autres ; car au Bréſil les fourmis continuent leurs ravages, ainſi que les vers fabivores dans les poſſeſſions Angloiſes (1), les kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-Belo. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux ſerpents, dont on a éclairci toutes les eſpeces, en leur faiſant une guerre continuelle, ainſi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus ſaines, à meſure que le travail des hommes force les rivieres à couler dans un lit plus étroit, & ſur

(1) C'eſt le *Bruchus Americæ ſeptentrionalis.* Il n'exiſte pas dans notre continent ; mais un malheur ſingulier a manqué de le tranſplanter en Europe.

un terrain moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus expoſées aux rayons du ſoleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquierent plus de légéreté, nourriſſent moins d'inſectes, dont les œufs ſont entraînés ; & ne forment plus de marais ſur les rives, qui ſe deſſéchent à proportion que le lit ou le baſſin ſe creuſe. M. Linnæus a très-bien obſervé que, dans tous les pays incultes & ſauvages, les rivieres ſont reſpectivement au volume d'eau beaucoup plus larges, que dans les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'inſtant une obſervation de M. Bertrand qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement ſauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européens ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts : par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil ſur les auteurs que le critique cite dans ſa diſſertation, pour ſe convaincre que ce n'eſt que dans de tels livres qu'il a pu puiſer des connoiſſances ſur l'ancien état de l'Amérique : tandis que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a tâché de s'inſtruire en liſant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria & Veſpuce, juſqu'à nos jours ; mais dit le critique, il a fait ſes lectures rapidement & en ſe jouant. A cela je lui réponds qu'on n'eſt pas ſoupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroiſſent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choſes.

CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

QUand le critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'eſt répandu ſur l'Europe & le reſte du monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a obſervé, dans les colonies Angloiſes, que l'air s'eſt beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois : ainſi le climat de ces provinces tel qu'il eſt aujourd'hui, n'eſt pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc biendiſtinguer ces choſes, ſans quoi on ne pourroit jamais ſe faire des idées claires là-deſſus.

L'air de cette partie du Pérou, qui eſt la plus voiſine de la ligne équinoxiale, n'eſt plus ſi funeſte que du temps de Zarate, qui en donne une deſcription effrayante. *Les peuples*, dit-il, *qui habitent ſous l'équateur & aux environs, ont le viſage bazané ; ils parlent de la gorge ; ils ſont fort adonnés au péché contre nature, c'eſt pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas ; ils ſe coupent les cheveux, & ſe font des couronnes à la tête à-peu-près comme les moines. Ce pays eſt fort chaud & fort mal ſain : on y eſt particuliérement ſujet à de certaines verrues, ou eſpeces de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au viſage & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes &*

ſont plus à craindre que la petite vérole, & preſqu'autant que des charbons de peſte. (1)

Ces *froncles*, dont parle ici l'auteur Eſpagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de ſa tranſplantation en Europe, y produiſit exactement les mêmes ſymptomes, comme on peut le voir par un paſſage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François ſur ce fléau, comme Fracaſtor en compoſa enſuite en Latin ſur le même ſujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
Il leur naiſſoit de gros boutons ſans fleur,
Si trez-hideulz, ſi laits & ſi énormes,
Qu'on ne vit onc viſaiges ſi difformes;
N'onc ne receut ſi trez mortelle injure
Nature humaine en ſa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
Ne ne ſceut onc lui bailler propre nom,
Nul médecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *Sahafati* nommer
En Arabie; l'autre a pu eſtimer
Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérol groſſe*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne croſſe.
. . . . . .
Et dit-on plus que la puiſſante armée
Des forts François à grant peine & ſouffrance
En Naples l'ont conquiſe & miſe en France (2).

(1) Liv. I. Chap. 4.
(2) Voyez les *contes de Cupido & d'Atropas*. Il eſt

Telle étoit dans ſon origine cette maladie affreuſe, qui ſe répandit de l'Amérique, ſur l'ancien continent.

Dans les iſles & en général dans toutes les provinces du nouveau monde les plus fréquentées par les Européens, le labour, les abattis, le ſaignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la conſtitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger ſenſiblement la malignité du climat ; & cela eſt vrai par rapport à l'iſthme de Panama, & ſur-tout par rapport au terrain où ſont ſitués Carthagene & Porto-Belo : j'ai comparé une deſcription de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis aſſurer qu'on y trouve préciſément les mêmes ſymptomes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y déſolent les maiſons, comme cela arrive auſſi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux auſſi peu ſalubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-Belo eſt le plus mal ſain qu'on connoiſſe dans le monde, & ſur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, ſix cent hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple eſt unique, & que ſi l'on n'avoit pas mieux réuſſi dans les autres parties de l'Amérique à purifier les climats, il ſeroit inſupportable aux Européens, qui ne laiſſent pas de ſouffrir encore beaucoup à la Jamaïque,

---

poſſible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracaſtor l'idée de ſon beau poëme intitulé *Syphilis*.

à la Barbade, à Surinam & dans pluſieurs autres établiſſements.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité, dans les *Recherches philoſophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux continents, par leſquelles il eſt avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien monde ſous les mêmes latitudes. Le critique, qui ne cite abſolument aucune expérience dans toute ſa diſſertation, révoque ces obſervations en doute, & accuſe l'auteur de n'avoir ſu ce qu'il diſoit. (1)

(1) *Ses obſervations ſont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, ſi différent en Amérique en deçà de l'équateur, & ſous le même parallele de notre continent? Il l'ignore; mais je ſais qu'il n'eſt pas vrai, &c.*

Tels ſont les termes du critique. On voit bien qu'il accuſe l'auteur de n'avoir ſu ce qu'il diſoit, puiſqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes obſervations qu'il a citées. Cela eſt bien merveilleux. Si ce critique avoit été tant ſoit peu verſé dans la géographie, il n'eût jamais dit *ſous le même parallele*: ce qui rend ſon objection ſi obſcure qu'on n'y conçoit rien: il falloit abſolument parler au pluriel, & dire *ſous les mêmes paralleles*.

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matieres, je donnerai dans la ſuite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le critique cite un certain Guiot,

En vérité, on eſt étonné que ce critique n'ait pas été mieux inſtruit ſur un phénomene généralement reconnu, & qu'on enſeigne aux enfants en géographie : s'il n'a pas daigné conſulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir ſon almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les obſervations de M. Franklin ſur le degré du froid dans les deux continents.

L'auteur, ayant ſous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à-peu-près la différence du froid dans les deux hémiſpheres, & il a cru pouvoir aſſurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort* : car à Philadelphie, au quarantieme degré de latitude nord, le thermometre ne monte en été, qu'à 33 degrés, & dans notre continent, il monte à 33 degrés ſous la ſoixantieme parallele de latitude nord : ainſi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette obſervation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que M. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'eſt que les étés dans l'Amérique ſeptentrionale, ſont preſque toujours les mêmes, & que le thermometre monte au même point qui eſt, pour une partie

---

abſolument inconnu dans la république des lettres, & qui croiroit qu'on ſe moque de lui, ſi on le prenoit pour un phyſicien. Je lui oppoſerai des ouvrages connus & des auteurs connus.

du Canada, la nouvelle-Yorck, l'Albanie, la Penſilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (1); pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermometre n'atteint pas à ce point ſous le ſoixantieme parallele; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépaſſe beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les obſervations de Petersbourg, qui eſt préciſément bien ſitué pour ſervir ici de terme de comparaiſon: car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont M. de l'Iſle a rendu compte à l'Académie de Paris; il dit même qu'un jour le mercure ſe figea dans la boule de ſon thermometre; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont M. de l'Iſle s'eſt ſervi pour ſes expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangere, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, eſt la choſe du monde la plus facile à expliquer, & c'eſt un effet ſi néceſſaire, que je ne ceſſe de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ſes doutes. (2).

Notre continent eſt beaucoup mieux cultivé

---

(1) Je parle du thermometre de Celſius.

(2) On peut voir dans le *voyage de M. de Chabert, fait par ordre du roi en* 1750 & 1751, *dans l'Amérique ſeptentrionale*, une ſavante Diſſertation ſur les cauſes de ce froid rigoureux qu'on reſſent dans le Canada, reſpectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. M. de Chabert y rapporte les cauſes de ce phénomene à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainſi que l'a fait dans ſon ouvrage, l'auteur des *Recherches philoſophiques*.

& habité : on ſait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (1) : on ſait que les troupeaux & les engrais qu'on répand ſur les terres, diminuent auſſi le froid: on n'a plus en Europe de marais d'une étendue conſidérable : on n'y a plus de forêts, qu'on puiſſe comparer au moindre boſquet du nord de l'Amérique. Toutes ces cauſes doivent abſolument faire varier la température de l'air dans les deux hémiſpheres. Il n'y a encore qu'à prendre, pour termes de comparaiſon, Québec & Paris, dont le climat eſt aujourd'hui ſi différent; quoique la latitude ſoit à-peu-près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainſi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faiſoit auſſi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aiſément s'en convaincre; en liſant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ſes ouvrages.

Quant au terrain compris entre les tropiques au nouveau monde, il eſt très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige, enfin, il ne reſſemble en rien aux pays ſitués dans la Zone Torride de notre continent : auſſi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur eſt parvenu au ſeptantieme degré en Afrique ſous la ligne équinoxiale: tandis qu'il s'en faut de beaucoup

(1) Le pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faiſant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le ſeul feu de leurs foyers devoient diminuer les exhalaiſons : mais comme on diſperſa trop ces familles, au lieu de les réunir ſur un même terrain, l'*aria* les a emportées, & il n'en eſt reſté aucun veſtige.

qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la diſpoſition de l'athmoſphere, a dû influer beaucoup ſur les hommes & les animaux du nouveau monde, qui, par la culture, changera avec le temps entiérement de face. M. Bertrand a déjà obſervé que les rivieres du nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher : ce que ce naturaliſte attribue, avec beaucoup de raiſon, aux abattis & au ſaignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immenſe quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup ſi l'on abattoit les immenſes forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros par le ſein du continent, juſqu'à l'iſle de Marayo. Ce qui eſt vrai par rapport aux rivieres, eſt auſſi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomene auſſi ſurprenant que celui dont je viens de parler, c'eſt que pluſieurs plantes du genre des *Aſtres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des ſemences fécondes (1). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que,

(1) Ces plantes ſe perpétuoient par les racines & par les boutures ; & la ſeve, au lieu de produire dans la fleur, produiſoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejetons, au lieu de donner des ſemences.

dans les parties ſeptentrionales du nouveau monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Angloiſes. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée; & la dégénération dans le bétail d'origine Européenne, eſt encore fort ſenſible, ainſi que la dégénération dans l'eſpece humaine.

La nature ne peut pas ſans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturaliſtes laiſſent des obſervations, qu'on compare enſuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reſte autour des colonies, d'immenſes terrains incultes & noyés; de ſorte que l'air n'eſt pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'obſervations, & plus je m'apperçois que le critique n'a pas compris le ſujet ſur lequel il a écrit: car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien ſous les mêmes latitudes, il eſt impoſſible qu'il ait pu avoir des notions claires ſur la nature du climat. C'eſt comme ſi l'on écrivoit ſur la géométrie ſans ſavoir l'arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'eſſuyerent les premiers Européens qui pénétrerent en Amérique.

QUand le critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits, cités par l'auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenus. Cette maniere de critiquer eſt non-ſeulement vicieuſe, mais c'eſt la moins inſtructive qu'on puiſſe employer : car alors le lecteur ne voit les choſes que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choſes qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit, eſt tel.

Les premiers Européens, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établiſſements en Amérique, furent tous, ſans en excepter aucun, perſécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou ; à Diégue Almagre, lorſqu'il voulut pénétrer au Chili ; à Orellana ſur le Maragnon, à Gonzalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louiſiane, à Barthelemi Colomb dans l'iſle de St. Domingue : dès l'an 1494, dit Oviedo, les Eſpagnols eſſuyerent une telle famine, qu'ils mangerent juſqu'aux quatre ſeules eſpeces d'animaux quadrupedes qu'il y eût dans cette iſle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appelé enſuite la Caroline ; à la colonie conduite par Greenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin,

Chauvio, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célebre, ſelon Pierre d'Angleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Eſpagnole, conduite par Nicueſa à Beragua. De ſept cent ſoixante-dix hommes on n'en put ſauver que quarante : les vivres ayant entiérement manqué ſur un terrain dépourvu de tout, les colons voulurent gagner la côte des environs de Porto-bélo ; mais la diſette augmenta tellement, qu'ils commencerent par manger leurs chiens, enſuite des hommes ſauvages : les ſauvages leur ayant manqué, ils déterrerent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils ſe nourrirent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais & par s'entre-dévorer. La même choſe arriva auſſi aux compagnons de Ribaud, qui ſe voyant dans la derniere des extrémités, jeterent au ſort pour ſavoir lequel d'entr'eux ſeroit mangé le premier ; le ſort tomba ſur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaiſſeaux chargés de vivres, que l'Eſpagne envoyoit à ſes petites armées en Amérique, au commencement du ſeizieme ſiecle, les chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit juſqu'au dernier Eſpagnol envoyé dans le nouveau monde. La colonie Angloiſe de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres : celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entiérement par la famine.

On peut bien, après cela, ſe former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte : les Européens n'y auroient jamais eſſuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé

des peuples cultivateurs ; mais dans un pays abſolument inculte & occupé par quelques hordes des ſauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le critique ne ſauroit ſe mettre dans l'eſprit, que l'auteur des *Recherches philoſophiques* parle preſque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinzieme ſiecle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémiſphere ne fut preſque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le ſecours de la bouſſole ? Car, comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrerent ſans ſe munir de bouſſoles, s'y perdirent ainſi que dans un immenſe labyrinthe. Le Comte Maurice de Naſſau fit faire de grands abattis dans les forêts du Bréſil, où il vouloit ouvrir des allées ; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on déſeſpéra d'en voir l'iſſue, qu'on ſuppoſoit être à plus de trois cent lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairieres. Dans le nord de l'Amérique, il y a encore des forêts, qui couvroient, ſans aucune interruption, des terrains plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne enſemble. On peut donc aſſurer que le nouveau monde n'étoit qu'un déſert affreux, tandis que notre ancien continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habités par des peuples policés.

Si le critique eût penſé en philoſophe, il auroit ſans doute avoué que rien n'eſt plus ſurprenant que cette différence entre les deux hémiſpheres d'un même globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'hiſtoire du genre humain, un phénomene comparable à celui-là ;

mais le plaiſir de noicir l'auteur par des imputations odieuſes, l'a emporté chez lui ſur le plaiſir de conſidérer les plus étonnants effets de la nature.

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau monde.

LE critique toujours occupé à faire des imputations, accuſe l'auteur d'avoir ſoutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres ſont d'une ſtérilité ſinguliere; mais c'eſt une pure imagination de ſa part. L'auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européens, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaut à la ſtérilité. Voici ſes termes.

„ Les troncs & les touffes de ces arbres y „ nourriſſoient une multitude de végétaux „ implantés & paraſites, des polypodes, des „ guis, des agarics, des champignons, des „ cuſcutes, des mouſſes & des lichens, pro„ venus du ſédiment d'un ſuc impur, que la „ végétation y pompoit de cette terre, qui „ n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, „ & où la nature, faute d'être dirigée par la „ main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes ef„ forts „ (1).

L'auteur a donc ſuppoſé que, quand la main

(1) *Recherches philoſophiques*, Tome I.

de l'homme y dirigeroit les efforts de la nature, la fécondité n'y ſeroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le critique parle d'une époque poſtérieure de plus de deux ſiecles & demi à celle-là : non ſeulement il confond les temps ; mais il confond auſſi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau monde, il ne diſtingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Bréſil, ni du Bréſil par le Pérou, *où il y a fort peu de bonnes terres : il ne croît point de mays dans tout le pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cauſe du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chillca, on n'engraiſſe les terres qu'avec une prodigieuſe quantité de têtes de ſardines : les habitants ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cauſe de la diſette d'eau ; car il y a plus de ſept cent lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne ſont arroſées d'aucune riviere : la terre y eſt ſablonneuſe & brûlante* (1).

J'obſerverai qu'il eſt d'autant plus ſurprenant que le Pérou, ſitué dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mays de croître, que l'on voit ce même grain réuſſir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid eſt produit par l'élévation du terrain.

Si les terres ſont, de l'aveu de tout le monde, mauvaiſes au Pérou, que peut-il donc ſervir au critique de rapporter l'obſervation du pere Feuillée, ſur une orange dont les pepins

(1) *Hiſtoire des Incas*, p. 85. 86, & 87. Tome II.

avoient germé dans le fruit ? Il ſeroit aiſé d'expliquer ce phénomene ; mais ce phénomene ; ni les vers de Virgile que le critique cite, ne rendent pas le terrain au Pérou, meilleur qu'il ne l'eſt en effet.

Je dis qu'il eſt abſolument néceſſaire de diſtinguer les provinces, puiſqu'il s'en faut beaucoup que la fertilité ſoit au même degré dans les autres. La prédilection de Jéſuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve ſans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorſqu'elle en étoit encore en poſſeſſion, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois ; & on ſait bien que la France n'a jamais fait ſon grand & préjudiciable commerce de ſalaiſons avec l'Irlande, que pour avitailler ſes colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures ſecondaires, comme celles de l'indigo, du café, du ſucre, ne pouvoient ſe procurer leur néceſſaire phyſique : ſi la terre étoit donc auſſi incroyablement fertile au nouveau monde, que le critique l'aſſure, les colons ſe ſeroient trouvés dans un ſuperflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs proviſions de l'Europe ; & cela ſeroit arrivé, malgré les précautions priſes par les métropoles pour tenir leurs établiſſements dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui auſſi beſoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut préciſément qu'en raiſon du nombre de Negres qu'elle poſſede.

Quand les Européens entreprirent de former des établiſſements réguliers dans le nouveau continent, ils commencerent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit ſouvent des lits entaſſés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y ſéjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle : les lits inférieurs ſe corrompoient & ſe convertiſſoient en fumier, à meſure qu'il s'en formoit de nouveaux à la ſurface. Quand ce terrain, ainſi engraiſſé par ſes propres productions, fut dégarni de ſes arbres pour la premiere fois, & couvert de cendres, on vit, dans pluſieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une maniere étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terrains à bois qu'on défriche par le feu ; mais dans la ſuite cette grande fertilité ceſſa par degrés, parce que la terre s'épuiſoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture eſt devenue plus pénible, ainſi qu'on s'en eſt apperçu à la Barbade & dans pluſieurs colonies : mais à meſure que la culture eſt devenue plus pénible, l'air s'eſt corrigé, & les exhalaiſons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je penſe que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit ſi froide à l'intérieur, qu'elle faiſoit mourir les graines ſemées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le ſol plus meuble, font que les rayons du ſoleil y pénétrent davantage (1).

(1) Rien n'eſt plus ſingulier que ce grand froid de

Il eſt ſurprenant que le critique ne veuille point admettre, que les eaux ſtagnantes étoient extrêmement nuiſibles au nouveau monde, pendant les premiers temps de la découverte ; cependant cela eſt très-certain, & je ne connois aucun auteur qui l'ait ſeulement mis en doute. On a été long-temps avant que de ſavoir diſcerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abſtenir ; & les Européens, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-deſſus ſe faire inſtruire, par les perſonnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits ; les Eſpagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiſeaux venir béqueter, mais cette obſervation les a ſouvent trompés : car il y a des végétaux, venimeux pour l'homme, dont de certains animaux ſe nourriſſent impunément, comme nous le voyons par la juſquiame qui ne tue pas les cochons : il y a d'autres végétaux qui ne nuiſent pas aux hommes, & qui ſont un poiſon pour de certains animaux, commes nous le voyons

---

la terre en Amérique & cela dans la zone Torride. Voici ce qu'en dit le naturaliſte Piſon.

Quæcumque profondius & quo radii ſolares non pertingunt, inhumant, in vitæ diſcrimen ea incurrunt ; quod ſub cute ſuâ intenſè frigida terra, præcipua æſtate, taleas & ſemina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non ſine magnâ jacturâ fecerunt . . . . Indicarum arborum radices adeo à frigore ſubterraneo abhorrere deprehenduntur ut nonnumquam ſolis deſiderio foras prorumpentes terrâ ſe condi vix patiantur. De Aëre & Locis Lib. I.

par les amandes ameres qui tuent différentes eſpeces d'oiſeaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européens ont auſſi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans preſque toutes les provinces de la Zone torride, avoient l'uſage de ſuſpendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit abſolument néceſſaire : auſſi les premiers Européens, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome ſi malſains, il y a de certains mois de l'année, où on ne peut y coucher en plein air ſans un danger extrême de ne jamais ſe réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louiſiane en particulier.

LA France a cédé la Louiſiane à l'Eſpagne; donc, conclut le critique, la Louiſiane eſt un excellent pays. La conſéquence pourroit être juſte; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le critique ne fait jamais; il évite ſoigneuſement les diſcuſſions, & n'emploie que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en eſt par rapport à la Louiſiane.

Feu M. des Landes, inſpecteur de la marine, rapporte, dans ſon *hiſtoire de la philoſo-*

phie, que beaucoup de perſonnes bien inſtruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient aſſuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuſes, les eaux mal ſaines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette aſſertion de M. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par M. le Page, qui avoit ſes raiſons pour en agir ainſi. M. le Page fut à ſon tour critiqué par M. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit ſur la Louiſiane, depuis Hénepin, le Clerc & le chevalier Tonti juſqu'à du Mont, ſe ſont contredits les uns les autres, tantôt ſur un article, tantôt ſur un autre. Ainſi la choſe eſt au moins très-douteuſe; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les établiſſements formés par la France dans la Louiſiane, ont manqué; ſoit qu'ils aient été ſous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, ſoit qu'on y ait accordé des conceſſions particulieres. On perſuadoit toujours aux intéreſſés & à la cour, que la terre n'y étoit pas mauvaiſe; & les établiſſements languiſſoient ſinguliérement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cent Negres au travail : on a vu des temps où les exportations ſe réduiſoient aux cuirs verds, & à des peaux de chevreuils qu'on déguiſoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne ceſſoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais aſſez tiré de la Louiſiane, pour en faire cent livres de bougies; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour ſe procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays; ainſi cette production de la Louiſiane, étoit plutôt

une curioſité qu'un effet de commerce ; ſoit qu'on en ignorât la manipulation, ſoit qu'on en eût pas aſſez multiplié les arbres qui produiſent cette drogue. Enfin le dégoût ſuivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie ; on changeoit ſouvent les directeurs ; les uns faiſoient plus, les autres moins, & la province n'a jamais fleuri, de ſorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde ſait.

Faut-il donc conclure néceſſairement que la Louiſiane eſt un excellent pays ? Voilà de quoi je laiſſe juge le lecteur. C'eſt un pays comme tous les autres ; il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Negres, & ſe bien garantir des bêtes venimeuſes, & ſur-tout des ſerpents à ſonnettes ; car, quoiqu'on en ait déjà détruit un nombre incroyable, l'eſpece eſt ſi peu éteinte, qu'on riſque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne ſuis entré dans ces détails que pour prouver combien il eſt néceſſaire, dans ces ſortes de matieres, de diſcuter le pour & le contre ; car l'auteur des *Recherches philoſophiques* n'a parlé de la Louiſiane ni en bien, ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque choſe, il eût ſans doute ſuivi les relations qu'il avoit ſous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité poſſible.

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux tranſplantés en Amérique.

MR. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre continent conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-deſſus Dom Pernetty aſſure que cela n'eſt point vrai ; à l'entendre parler, il ſemble ſe donner pour un naturaliſte, beaucoup mieux inſtruit que l'illuſtre M. de Buffon ; mais ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que, quand il parloit de la ſorte, il ne connoiſſoit pas ſeulement les premiers principes de la zoographie, ni les eſpeces animales, ni les noms de ces eſpeces. J'indiquerai ſes erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguar & du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de M. de Buffon : on y verra, à l'article *Chevaux*, s'il n'eſt pas vrai que les premiers qu'on a tranſportés au nouveau monde y ont dégénéré.

On ſait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé ſur les eſpeces animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Auſſi l'auteur des *Recherches philoſophiques*, dit-il, que la dégénération qu'elles eſſuient, eſt moindre aujourd'hui qu'au commencement du ſeizieme ſiecle (1). Mais que le critique me permette

(1) *Recherches philoſophiques*, Tome I.

de lui faire obſerver, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait ceſſé, puiſqu'elle continue parmi les hommes. je ne m'arrête pas au rapport de ces voyageurs & de ces avanturiers, qui n'étoient ni philoſophes, ni naturaliſtes, & qui déraiſonnent ſur des choſes qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'hiſtoire naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des naturaliſtes. J'ai déja cité M. Calm, ſur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore ſur celle des bêtes ; pour que le critique n'impute plus aux autres ſes propres erreurs.

„ Tous les animaux domeſtiques qu'on voit „ ici, y ont été portés par les premiers Eu- „ ropéens qui y ont abordé, Les ſauvages na- „ turels n'en avoient point, & même à pré- „ ſent, ils ſe ſoucient peu d'en élever.

„ Tout le bétail dégénere peu-à-peu, & „ devient beaucoup plus petit qu'il ne l'eſt „ en Angleterre ; quoique les premieres races „ aient été apportées de ce royaume. Dès la „ premiere génération, les bœufs, les che- „ vaux, les brebis & les cochons, perdent „ quelque choſe de leurs peres : & à la qua- „ trieme, il n'y a preſque plus de comparaiſon „ à faire entre les enfants & les ancêtres, „ pour la groſſeur & la force. C'eſt vraiſem- „ blablement dans le climat, dans la nourri- „ ture, & dans les qualités du ſol, qu'on „ doit chercher la ſource de cette dégéné- „ tion „ (1).

(1) *Chapitre IV. Paragraphe* 3. p. 86 & 87.

Il ne s'agit pas ici d'une ſeule eſpece de quadrupedes, mais tout au moins de quatre ſortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents : il ne s'agit pas ici d'un affoibliſſement ſubit dans la premiere, ou la ſeconde génération, & produit par un changement ſubit de climat ; mais il eſt queſtion d'un effet progreſſif qui ne ceſſe qu'après avoir dégradé toute l'eſpece, en la réduiſant à un état où elle eſt preſque méconnoiſſable, & d'où elle ne ſe relevera qu'avec le temps. J'obſerverai ici en paſſant, que quatre générations paroiſſent être la durée du temps, que la nature emploie pour opérer de certains changements dans les eſpeces animales : il faut quatre générations de races croiſées pour blanchir un Negre : il en faut tout autant pour noircir un blanc ; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaiſſement ſurvient dans le bétail de la quatrieme portée.

Il eſt arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même choſe qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funeſtes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués ſont ſujets à une ſueur extraordinaire ; à Panama, ils prennent la Chaperonade ; au Bréſil, le mal de Siam, &c. &c.

Les chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en ſont pas attaqués dans les provinces ſeptentrionales ; les cochons, qui ſe rabougriſſent en Penſilvanie, changent dans d'autres endroits de forme ſans perdre leur taille : dans les colonies Angloiſes de terre ferme, les brebis d'Europe deviennent plus petites ſans perdre leur laine : dans pluſieurs colonies Angloiſes des îles comme à la Jamaïque, les brebis d'Eu-

rope perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne ſauroit employer dans les étoffes les plus groſſieres. Le caractere de la métamorphoſe ou de la dégénération n'eſt pas le même dans les mêmes eſpeces; parce que l'air n'eſt point par-tout également mal ſain, ou qu'il eſt plus purifié dans un endroit que dans un autre par le travail des hommes. Je penſe que le froid doit-être regardé comme une des cauſes principales, qui dérange la conſtitution du bétail, venu d'Angleterre dans les colonies que ce royaume a dans la terre ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau monde, on obſerva que de certaines eſpeces animales, tranſplantées, furent long-temps ſans pouvoir y engendrer; cependant dans la ſuite elles commencerent inſenſiblement à ſe propager la même où l'on avoit déſeſpéré de voir leur poſtérité, comme cela arriva aux poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans ſans pouvoir couver: c'eſt-à-dire, qu'il fallut quatre ou cinq fois en rapporter de nouvelles avant que d'en élever le pays; tandis que les poules d'inde, amenées de la Floride en Europe, y couverent de la premiere année de leur tranſmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Aſiatique ou Africaine, tels que les chameaux, qui n'ont pu abſolument réſiſter contre le climat de l'Amérique, même ſous l'équateur, & ils ſe ſont éteints ſans laiſſer aucune trace de leur apparition dans le nouveau continent.

Le critique peut-il donc nier ces faits que perſonne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un ſeule naturaliſte, dont le témoi-

gnage ſoit en faveur ? Non certainement, il n'en cite aucun, dans toute ſa diſſertation ; & il avoit néanmoins bien beſoin de s'appuyer ſur des autorités d'écrivains connus : ce qu'il faut toujours faire lorſqu'on parle d'une ſcience qu'on n'a pas cultivée, & où on eſt entiérement aveugle. Il croit qu'en parlant des taureaux du Bréſil, il détruit tout l'hypotheſe des *Recherches philoſophiques* ſur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit inſtruit dans les écrits des naturaliſtes, il auroit trouvé que nos premiers bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une ſorte d'altération bien ſenſible : auſſi Piſon les compte-t-il parmi les eſpeces qui, par leur tranſport au Bréſil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe (1). Il eſt ennuyeux de devoir ſans ceſſe mettre ſous les yeux du critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de compoſer ſa diſſertation. Il aſſure que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a conclu du particulier au général ; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération, produite par le climat du nouveau monde, dans les méridionales que dans les provinces ſep-

(1) *Inter alia animadverſione digna circa quadrupeda, non prætereundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias invecta, præſertim Oves*, Boves, *Arietes etiam ſi ob aëris temperiem calidiorem ſatis prolifici ; tamen macriores utique reperiantur, carneque minus ſuccidâ & tenerâ quam in natali quondam ſolo ; vel quia ex inſueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius reſultans, ſicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibuſdam animalibus exoticis minus faveat.* Hiſt. naturalis Braſiliæ Sectio III.

tentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les taureaux du Bréſil, de St. Domingue, & les nôtres, c'eſt que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils réſiſtent moins dans les attelages, & que leur chair eſt plus mauvaiſe, plus coriace, & ſur-tout à St. Domingue; auſſi faut-il y porter des ſalaiſons d'Irlande. L'Europe envoie une immenſe quantité de viandes de bœuf fumées & ſalées dans la plupart des établiſſements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaiſſeur & la dureté de la peau paroît être une qualité, qui caractériſe & diſtingue les animaux ſauvages d'avec leurs analogues ſoumis depuis long-temps à la domeſticité : comme on le voit par le ſanglier & le cochon qui ne ſont qu'une ſeule & même eſpece d'animaux dans deux états différents ; comme on le voit par l'urus ou l'aurochs des Allemands, & le bœuf domeſtique. Cet effet s'étend même juſqu'aux hommes, ainſi que je l'ai dit en parlant de ces ſauvages qui vont toujours nus, & que la petite vérole tue d'autant plus aiſément que leur peau eſt plus épaiſſe.

Quant aux biſons, ou aux taureaux indigenes de l'Amérique, ils ſont, comme l'obſerve M. Briſſon (1), beaucoup plus petits que les nôtres, & la nature leur a donné un mauvais inſtinct : on ne peut que difficilement les ſubjuguer. Lors même qu'ils ſont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à

(1) Voyez ſon *Régne animal.* Le Biſon engendre avec nos Vaches.

leur caractere fougueux & revêche, ſecouent le joug, & retournent, à la premiere occaſion, dans les bois. Ce génie indiſciplinable eſt celui de preſque tous les animaux naturels de l'Amérique, ſi l'on en excepte le glama, qui n'a pourtant point la patience du chameau auquel il paroît être plus apparenté qu'à la brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne ſauroit obſerver ſans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau monde, il n'y exiſtoit entre les tropiques, aucun grand quadrupede ; car outre le rhinoceros & l'hippopotame, il y manquoit les chevaux, les ânes, les bœufs, les chameaux, les dromadaires, les girafes & les éléphants ; c'eſt-à-dire, ſept eſpeces principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoiſées & ſoumiſes à la domeſticité dans notre hémiſphere, ſi l'on en excepte le ſeul éléphant, qui ſe laiſſe très-aiſément apprivoiſer, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il ſoit jamais devenu domeſtique : on ne peut ſubjuguer que des individus, & non l'eſpece.

Le critique, au lieu de parler d'Ulyſſe & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence ſi ſenſible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau monde : mais il a évité ces difficultés ; & quand il eſt dans la plus grande impuiſſance d'examiner les choſes, c'eſt alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trouvés dans la zone torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en

particulier, après avoir fini les articles du puma, du jaguar & du couguar.

CHAPITRE XIX.

Du puma ou du lion de l'Amérique.

IL eſt naturel, quand on veut écrire ſur les animaux de commencer par étudier la zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les eſpeces & les noms des eſpeces. Dom Pernetty, n'ayant daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il ſe contente de dire qu'il y a au Pérou & ſur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le lion* (1). S'il avoit ſu le nom de cet animal, il l'eût ſans doute nommé, & ce n'étoit pas encore aſſez de le nommer ; il falloit ajouter la phraſe par laquelle les naturaliſtes le définiſſent : cependant il eſt très-certain qu'il a voulu parler du *puma* des naturaliſtes (2), qui eſt le ſeul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de lion : il n'y en a abſolument pas d'autre, ainſi qu'on peut le voir dans les ouvrages de M. de Buffon (3).

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

(2) *Puma, vulgò Leo Américans, comâ carens : cauda non floccoſa, parva Pilis magis luteſcentibus quam fulvis : corpore minor & invalidior quam Leones Africini & Aſiatici. Arbores ſcandit : ab homine fugatur, pecori infeſtus.* Telle eſt la phraſe qui convient au Puma.

(3) Voyez à la ſuite de l'*hiſt. du Lion de notre continent.*

Comme le critique aſſure enſuite, d'un ton impoſant, que l'auteur des *Recherches philoſophiques* s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les lions Américains ſont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'aie jamais vue; car il s'agit d'un fait que perſonne n'a penſé ſeulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphere étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aiſément ſe l'imaginer: chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité ſans pouvoir aſſouvir la curioſité; mais Acoſta & Oviedo ſe diſtinguerent parmi les premiers qui en publierent, parce qu'ils donnerent des obſervations ſur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'iſle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appelés lions d'Amérique, parce qu'il n'en exiſtoit pas dans cette iſle: mais Acoſta, qui parcourut preſque tout le nouveau monde, en vit pluſieurs, & il obſerva d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent; il s'explique là-deſſus d'une maniere ſi claire qu'elle ne laiſſe, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ſes termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur ſauve des lions d'Afrique, auxquels ils ſont très-inférieurs (1).

(1) *Sunt in hac noſtrâ Americâ ejuſmodi feræ non paucæ: ſunt Leones, tametſi magnitudine & audaciâ &*

Qu'on liſe toutes les relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acoſta écrivoit, juſqu'en 1745, on verra qu'elles ſe confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit M. de la Condamine, *que dans la province de Quito, & non ſur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue* Puma, *& les Eſpagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne ſais s'il mérite ce nom : le mâle n'a point de criniere, & il eſt beaucoup plus petit que les lions Africains.* (1)

Le critique croit qu'on trouve dans le Bréſil, des lions à criniere, auſſi élevés, auſſi courageux que ceux d'Afrique ; mais c'eſt encore une pure imagination de ſa part : il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des obſervations : lorſqu'il lui étoit ſi facile de conſulter des ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des naturaliſtes qui ont été ſur les lieux, comme Marcgrave & Piſon : il y auroit vu que dans tout le Bréſil il n'exiſte pas de grands lions à criniere, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le puma, qui eſt un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un lion dégénéré : il ne ſeroit pas impoſſible, dit M. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainſi dégradé, en réduiſant ſa taille, en le dépouillant de ſa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'eſt une bête d'une nature particuliere, qui ne produiroit pas même de mulet avec la

---

colore ipſo haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores. De Sit. N. O. Cap. XXI. p. 55.

(1) *Voyage ſur le fleuve des Amazones.*

lionne d'Afrique, laquelle auſſi n'a point de criniere, le caractere diſtinctif du mâle; d'ailleurs les mœurs du puma different de celles des lions de notre continent; il grimpe ſur les arbres, & on peut aiſément le mettre en fuite, hormis qu'on ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leurs pays, que les Négres, les Maures, & les Caffres ne craignent les vrais lions & les vrais tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le critique, faute de conſulter les auteurs qui ont écrit ſur l'hiſtoire naturelle, eſt tombé dans une erreur bien ſinguliere, lorſqu'outre le puma, il place encore en Amérique d'autres lions à criniere, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien monde. Cependant il n'y en a pas d'autres que le puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la zone; M. Frézier dit qu'on en voit juſques ſur la côte de Cobija (1), où ils ſont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'obſerve auſſi parmi les lions de notre continent: ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le cap de Bonne-Eſpérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déſerts du Zara & de la Biledulgerid (2).

Au reſte, dom Pernetty, pour s'appercevoir de l'erreur où il eſt tombé, n'avoit qu'à re-

---

(1) *Voyage de la mer du Sud.*

(2) Les plus grands Lions d'Afrique ont 5 pieds de haut, & 9 pieds de long: les plus petits lions d'Afrique ont $3\frac{1}{2}$ pieds de haut, $5\frac{1}{2}$ de long, juſqu'à l'origine de la queue.

chercher dans les voyageurs naturaliſtes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme le Nieremberg, la deſcription du lion de ce pays; & enſuite il auroit vu que cette deſcription convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'eſt en ce ſens que Garcilaſſo a pu dire, que parmi les lions du Pérou il y a juſqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces lions n'a ni la grandeur, ni la force des lions d'Afrique (1). En effet, le puma ne ſauroit ſe ſervir de ſa queue comme d'une arme; tandis que les lions de notre continent terraſſent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon eſt comme une meche qui enleve la peau, & briſe ſouvent les os.

CHAPITRE XX.

Du jaguar & du couguar.

QUand le critique a parlé des tigres de l'Amérique, il n'a pas ſu, qu'il y a au nouveau monde deux eſpeces d'animaux très-différentes, auxquels on a indiſtinctement donné le nom de *tigre*. Le premier eſt le jaguar, qui, ſelon M. Linnæus & preſque tous les naturaliſtes, eſt une ſorte particuliere d'once (2) : l'autre eſt le

(1) Tome II.

(2) *Onca Juguara.* Marcgr. Braſ. 235. *Habitat in*

couguar. Or il étoit abſolument néceſſaire de diſtinguer ces animaux, & faute de les avoir diſtingués on ne conçoit pas du tout ce que le critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à conſulter les nomenclateurs du regne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les eſpeces, il y auroit appris que le vrai tigre, & ſur-tout le tigre royal, n'exiſte pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnaſſier d'une grandeur qu'on puiſſe comparer à celle de ce tigre royal, qui a preſque la taille du cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ſes propres lumieres tant de confiance que de ſe croire diſpenſé d'ouvrir un ſeul livre d'hiſtoire naturelle. Si dom Pernetty avoit ſeulement jeté les yeux ſur quelques ouvrages fort répandus, & qui ſont preſqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris, que ce qu'il a dit des lions & des tigres Américains, ſont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célebres zoographes, il cite les lettres d'un jéſuite nommé Catanéo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la ſuite de la mépriſable hiſtoire du Paraguai, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'eſt pas de Muratori ; quoiqu'en diſe le journal de Trévoux (1).

Americâ meridionali. Corpus luteſcens, maculis ocellaribus nigris ſæpe pupillâ nigrâ unâ alte râve inſtructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus ; ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syſt. nat. Epitio *XII. T. I. p.* 61. *Mammalia. Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du juguar.

(1) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour

Il ne faut pas croire ; qu'il ſoit ſi aiſé d'écrire ſur les animaux avec préciſion : cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-ſuivie ; au point que les ſavants, qui ont été dès leur jeuneſſe initiés dans ces myſteres de la nature, ne laiſſent pas de trouver encore au bout de leur carriere, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Piſon, Hernandez, M. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *tigres Américains*, ſont les jaguars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du tigre Africain, mais non pas celle du tigre royal. La robe du jaguar eſt mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes tranſverſales, *maculis virgatis tranſverſis*. Ceux qui ne ſont pas naturaliſtes, ne ſauroient diſtinguer une peau de tigre parmi des peaux de pantheres, d'onces & de léopards : il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre, au point qu'on a démontré, que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoiſſance bien claire de cette partie de leur commerce (1). Je laiſſe à juger après cela quel fond on peut faire ſur ce que

---

démontrer, que le Prévôt Muratori étoit véritablement auteur de cette compilation, qu'on a intitulée l'*Hiſtoire du Paraguai* ; mais cette démonſtration n'a pas convaincu les perſonnes inſtruites.

(1) Les fourreurs appellent *peau de tigre commun*, la robe de l'once : ils appellent *peau de tigre d'Afrique*, la robe du léopard du Sénégal. La peau du tigre n'eſt pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent ſe terminer au ventre : ces bandes ne ſont pas ſi ſenſibles que les mouchettes du léopard.

dom

dom Pernetty rapporte des peaux de tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de M. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau monde il n'y a pas de véritables tigres. Quant au couguar, qu'on nomme tantôt *tigre poltron*, & tantôt *tigre roux*, c'eſt un animal abſolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien continent : il a le poil tout ras, ſans mouchetures, ſans anneaux, ſans taches, d'un jaune tirant ſur le roux, qui fait la nuance que les naturaliſtes expriment par le terme de *lutco-rufus*. J'en ai vu un ſujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangeres : il avoit la tranquillité d'un chien, & beaucoup plus que la corpulance d'un très-grand dogue ; il eſt haut monté ſur les jambes, ce qui le rend ſvelte & alerte : ſes dents canines ſont canoniques & très-grandes : on ne l'avoit ni déſarmé, ni emmuſelé, & on le conduiſoit en leſſe : le nom de *tigre poltron* lui a été donné ; il ſe laiſſoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper ſur ſon dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux qui connoiſſent le vrai tigre de notre continent, ſavent que c'eſt un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il eſt impoſſible de le dompter & encore bien plus impoſſible de le diſcipliner comme les couguars : on n'oſe le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il eſt rare qu'on en amene en Europe : auſſi M. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie ; lui qui a paſſé preſque tout le régne animal en revue, en faiſant venir des extrêmités de la terre les ani-

maux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de tranſporter une bête auſſi formidable que le tigre, qui rompt, dit Bontius, de groſſes ſolives ferrées : s'il venoit à ſe détacher dans un navire, l'équipage courroit riſque d'être déchiré.

Le lion & le léopard ſe laiſſent en quelque ſorte apprivoiſer, & dans leur captivité ils paroiſſent plus mélancoliques que méchants : on les domte & par la faim & par les coups ſouvent répétés, ce qui les fait ou reſſouvenir de la ſupériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le tigre réſiſte à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les careſſes l'irritent, & celui qui le nourrit, eſt ſon premier ennemi. Dans ſon état de liberté, il attaque tout ce qui reſpire dans la nature, en commençant par l'homme : il s'eſſaie avec les crocodiles, ne recule pas devant l'éléphant, ne craint point le rhinocéros, brave le lion, & emporte un bœuf avec autant de facilité que le loup enleve un agneau (1).

---

(1) *Denique robur hujus feræ incredibile eſt, nam occiſum à ſe Bubalum, quamvis tribus partibus ipſa majorem, non ſecus ac feſtucam, in ſilvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circa ſilvas inſulas & decipulas tigribus capiendis, ex ſolidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu ſuo, tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens tigris capta eſſet, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à ſe invicem divulſit ac evaſit.* Bontius Hiſt. nat. Indiæ Orient. p. 53. Chapitre de *tigride*.

Il n'eſt queſtion dans ce paſſage que du tigre ordinaire de Java ; car le grand, qu'on nomme le royal, eſt encore bien plus fort & plus terrible,

Ce n'eſt pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils ſont repus, & un ſeul chien ſuffit alors pour leur donner la chaſſe (1) : mais les Sauvages naturellement poltrons redoutent toujours leur rencontre ; parce qu'ils s'imaginent, que ces bêtes préférent leur chair à celle des Européens ; ce qui peut provenir, comme il eſt dit dans les *Recherches philoſophiques*, des drogues avec leſquelles ces Sauvages ſe graiſſent tout le corps, & dont l'odeur inſupportable les fait éventer de loin.

C'eſt dans l'humidité & la température de l'air entre les tropiques au nouveau monde, qu'on apperçoit les cauſes qui y rendent les animaux carnaſſiers, moins féroces, moins dangereux que dans notre continent : car on ne ſauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la ſoif du ſang dans les tigres & les lions, au point que ceux qui habitent hors de la zone torride, vers le cap de Bonne-Eſpérance, ou ſur les

(1) *Hominibus æque ac beſtiis infeſtæ, cum famelicæ ſunt ; alias enim à gregariis canibus, imo vel ſolo accenſo rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hiſt. nat. Braſiliæ. page 103.

Voyez auſſi ſur le Jaguar ou cette eſpece de tigre Américain, M. de Buffon, & M. de Valmont. T. III. p. 120. au mot *Jaguar*. Le *tigris Mexicana* de Hernnandez p. 498. eſt une eſpece de léopard. Geſner paroît être le premier naturaliſte qui ait ſu diſtinguer le tigre d'avec les onces & les pantheres. On doute que Pline ait connu le tigre : auſſi Bontius l'accuſe t-il de s'être manifeſtement trompé, lorſqu'il aſſure que cet animal eſt ſi léger à la courſe : le vrai tigre ne court pas vîte.

montagnes où l'air eſt moins brûlant que dans les plaines ſablonneuſes, paroiſſent à demi apprivoiſés, en comparaiſon de la fureur & de l'impétuoſité des autres. Il eſt bien étonnant ſans doute, qu'une cauſe qui opere avec tant de force ſur la conſtitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produiſe un effet contraire dans les hommes : car les Negres, généralement parlant, ſont de très-mauvais guerriers & exceſſivement peureux ; ce qui prouve combien la puſillanimité eſt grande dans les bornes étroites de leur ame, c'eſt qu'ils ſont infiniment plus prompts que les hommes blancs à ſe détruire eux-mêmes : non dans un grand déſeſpoir, mais ſeulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni ſe noyer, ni s'empoiſonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils ſe coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a obſervé dans les vaiſſeaux Négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de ſe tuer, que la muſique ; dès qu'ils l'entendent, ils oſent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir : tant le ſuicide eſt en eux une foibleſſe qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne ſauroit aſſez s'étonner de ce que dom Pernetty ait pu contredire les obſervations des naturaliſtes ſur la grandeur reſpective des eſpeces animales qui habitent dans les deux continents : celles de l'Amérique ſont généralement plus petites ; & je ſais bien, que dom Pernetty n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire ſeulement dans M. de Buffon l'hiſtoire des chats-cerviers, celle des loups cerviers, celle des loups ordinaires & celle des ours. Mais n'ayant rien

examiné, il s'eſt imaginé pouvoir décider ſur tout cela par quelques mots véritablement jetés au hazard. Il aſſure que les ours de l'Amérique ſont d'une grandeur effroyable : à quoi je réponds qu'il a encore été auſſi mal inſtruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des tigres, dont il n'a pas ſeulement connu les eſpeces & les noms.

Voici les propres termes de M. de Buffon : *les ours des Illinois de la Louïſiane paroiſſent être les mêmes que nos ours ; ceux-là ſont ſeulement plus petits & plus noirs* (1).

C'eſt un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par perſonne, que la plus grande eſpece d'ours ſe trouve non pas en Amérique, mais en Moſcovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le critique, ayant ignoré l'hiſtoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'auteur des *Recherches philoſophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puiſé dans les écrits des naturaliſtes les plus eſtimés.

---

(1) Voyez ſon *Diſcours ſur les animaux communs aux deux continents.*

CHAPITRE XXI.

Du tapir.

Rien n'eſt plus inconcevable que la maniere dont la nature a reparti & diſtribué les eſpeces animales ſur le globe : il paroît, qu'on devroit trouver les mêmes eſpeces ſous les mêmes latitudes, & cependant cela n'eſt pas : il y a des quadrupedes qui ne ſont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en ſe formant en ſociété, en détruiſant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuient pas : trop d'obſtacles les arrêtent, une riviere peut les arrêter : ils reſtent conſtamment dans les mêmes régions, & ſoit par une providence particuliere, ſoit par leurs propres ruſes, ils échappent toujours à une deſtruction totale : on peut dans une iſle, ſe délivrer des loups ; mais on ne ſauroit s'y délivrer des ſouris, des grenouilles, des taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules-Céſar, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des eſpeces animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les viciſſitudes phyſiques ont auſſi reſſerré d'autres eſpeces dans des iſles, dans des pointes de péninſules d'où elles ne peuvent plus ſortir : on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des ſerpents vénimeux & des tigres à Java & à Madagaſcar ; & que ces animaux y exiſtent, pour s'y être trouvés au mo-

ment que quelque révolution a ſéparé Madagaſcar & Java du continent, & en a fait des iſles : il eſt bien certain, que c'eſt-là l'origine commune de toutes les bêtes inſulaires, ſi l'on en excepte quelques ſerpents de la petite eſpece, qui ont pu échapper au bec des cigognes, & quelques autres animaux carnaſſiers qui ont paſſé à la nage dans des iſles peu éloignées du continent : c'eſt un fait, que les cougouars ou les tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, ſont arrivés à la nage dans quelques iſles où les Européens avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'eſt que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne ſont point dans notre hémiſphere ; d'où on peut inférer que les deux continents ne ſe ſont pas touchés ſous l'équateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere inſurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la zone torride de pénétrer dans l'ancien monde. Il faut bien imaginer un grand obſtacle, qui ait prévenu cette confuſion ; ſans quoi elle ſe feroit faite : car ſi l'eſpace de la mer entre la Guinée & le Bréſil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la torride des deux hémiſpheres, ſe ſeroient trouvés ſur un même continent. Il ſuit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui ſont affectés, ſans qu'ils ſoient deſcendus les uns des autres, ſans que les fourmilliers de la Guiane viennent des fourmilliers du Congo, & ceux du Congo de la Guiane.

La nature, après avoir produit, dans le nouveau monde, tant de végétaux & d'animaux abſolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au regne minéral : plus on fait des re-

cherchés, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terreſtres ſont les mêmes en Amérique que dans notre continent ſous les mêmes latitudes ; au point que M. Guettard a prouvé que, dans le Canada, la diſpoſition intérieure de la terre eſt préciſément comme en Suiſſe (1), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matieres pierreuſes & terreuſes. On ne ſauroit douter, que le centre de l'Afrique qui correſpond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or & d'argent auſſi conſidérables que le Pérou, car l'immenſe quantité de paillettes que le fleuve d'Afrique charie, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'eſt encore la même choſe par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre continent ſont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & abſolument inconnu dans l'ancien monde : c'eſt l'or blanc de Choco ou la platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme, on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir aſſurer, que la platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que ce ne ſoit pas une concrétion fortuite, où un or aigri par une eſpece particuliere d'émérail.

Quoiqu'il en ſoit, la platine n'a pas empêché que les connoiſſances, qu'on avoit acquiſes dans la métallurgie, n'aient ſuffi pour nommer

(1) Voyez les mémoires de l'académie des ſciences de Paris à l'an 1752.

tous les métaux du nouveau monde ; mais les notions qu'on avoit acquiſes dans l'hiſtoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été abſolument inſuffiſantes pour nommer & ranger en claſſes les nouvelles eſpeces qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante eſt le tapir, car la zone torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas ſoupçonné l'exiſtence, a dû produire parmi les naturaliſtes une grande variété d'opinions ſur le genre auquel il faut le rapporter ; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'eſt qu'on en a fait un bœuf, un âne, & finalement un hippopotame : il exiſte déjà des nomenclatures imprimées ; où le tapir eſt tiré hippopotame terreſtre : mais en voulant introduire de nouvelles eſpeces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choſes qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'eſt fondée que ſur des apparences trompeuſes. M. Briſſon a été le plus raiſonnable des méthodiſtes, il a fait du tapir un genre qui ne renferme qu'une ſeule eſpece, & qui par-là eſt très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne ſont pas eſſentiellement différents de ceux de notre hémiſphere ; mais tellement métamorphoſés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce ſentiment par la grande analogie du glama du Pérou avec le petit chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroiſſent être qu'une ſeule eſpece ; mais en faiſant des recherches ultérieures ſur le tapir, je me ſuis bien déſa-

buſé : en 1762, je prenois encore cet animal, pour une ſorte d'hippopotame, & j'ai vu que d'autres naturaliſtes ont été auſſi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher ſelon moi, qu'on ne ſoutienne cette opinion.

Le tapir a une trompe par laquelle il reſpire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muſcle très-fort : l'hippopotame n'a pas de trompe, & reſpire par la gueule & les naſeaux. Le tapir a quatre dents de moins que l'hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une diviſion, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon (1). Ces caracteres ſi tranchés ſéparent tellement ces animaux, que rien ne ſauroit les rapprocher. Du reſte, ils ſe reſſemblent par la vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de ſe nourrir, de courir dans l'eau ſans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramidale, & l'épaiſſeur de leur peau, qui ſert auſſi bien en Afrique, qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux fleches, & même à l'épreuve de la balle d'un mouſquet : ces animaux ſont également chargés de beaucoup de graiſſe, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'inſtar du Wal-Roſs & du Phocas (2).

(1) Je ſais bien que M. Klein, en prenant les caracteres par leſquels il diſtingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds poſtérieurs. Mais cette méthode eſt-elle bonne & juſte ? Voilà de quoi j'oſe douter. Les pieds poſtérieurs ne ſont ſujets à des variations que dans de certaines eſpeces, & jamais dans d'autres, jamais dans les ſolipedes.

(2) La meilleure figure qu'on ait du tapir, eſt celle

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur zone torride : car le tapir étant lucifuge, il ne ſe laiſſe ni apprivoiſer, ni rendre domeſtique, & bien moins encore ſoumettre au travail : cela lui eſt commun avec l'hippopotame, le ſeul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puiſſe tirer aucun ſervice ; tandis que le cheval, le bœuf, la giraffe, le chameau, le dromadaire, l'éléphant, qui tiennent un rang ſi diſtingué dans le regne animal, ſont tous ſoumis au travail, & aſſiſtent l'homme dans les beſoins de la ſociété. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laiſſé en Aſie le rhinocéros dans ſon état ſauvage, ſans l'employer à aucun uſage ; tandis qu'il eſt ſoumis en Abyſſinie, & y ſert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'éléphant : auſſi les Portugais nomment généralement le rhinocéros Aſiatique, *le moine des Indes* ; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre ſon garrot, imite aſſez bien un capuchon.

Quand on conſidere, que tous les plus grands quadrupedes, qui exiſtent ſur le globe, ſont tombés ſous le joug de l'homme, on s'imagine que cette ſervitude eſt un effet de notre ſeule induſtrie & de notre ſupériorité ſur les bêtes,

---

qui a été deſſinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne reſſemble en rien à celle de Piſon ; au point qu'on croiroit que ce ſont deux animaux différents. C'eſt encore bien pis par rapport à l'hippopotame, on n'en a aucune figure qui ſoit juſte.

quelques robuſtes qu'elles ſoient ; j'avoue que l'induſtrie y a eu beaucoup de part ; mais il eſt certain auſſi, que cela eſt entré dans le plan de la nature, comme nous le voyons manifeſtement par le chien, le ſeul de tous les animaux carnaſſiers avec le chat, que nous ayions pu rendre domeſtique. Or, je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, eſt dans ſon inſtinct, & non pas un caractere que nous lui ayions imprimé ; ainſi il y a dans tout ceci des bornes que la nature a fixées : les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la ſervitude, ne ſeront jamais ſubjugués par toute l'induſtrie humaine, & les animaux, qu'elle a formés pour la ſervitude ſeront ſubjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du tapir & de l'hippopotame d'autant plus remarquable, c'eſt qu'ils ſont l'un & l'autre frugivores, & non carnaſſiers ; & les animaux, que nous avons ſoumis, en exceptant toujours le chat & le chien, ſont toujours frugivores depuis la brebis juſqu'à l'éléphant (1).

(1) Il ne faut pas confondre les animaux ſoumis au travail & les domeſtiques avec les animaux ſimplement apprivoiſés, comme les genettes, les rats de pharaon, les ſinges, &c. Quoique l'éléphant ne ſoit pas domeſtique, il eſt néanmoins ſoumis. On ne ſait pas ſi le Rhinocéros eſt domeſtique en Afrique.

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des inſectes au nouveau monde.

DAns les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les inſectes ſe multiplient; parce qu'ils envahiſſent, ſans obſtacles & impunément, toutes les productions de la nature, qui a augmenté, comme on ſait, le degré de la fécondité à proportion de la petiteſſe des animaux. Pour peu que la préſence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement : toutes les eſpeces d'inſectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable : comme l'ont vu les premiers Européens, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique ; ils faiſoient à chaque pas lever des tourbillons de couſins & de mouſtiques, qui les enveloppoit comme feroit un nuage.

Le critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce pays étoit reſté inculte depuis un temps immémorial ; puiſque cette multiplication d'inſectes eſt un effet néceſſaire, & qui arrive dans tous les endroits de la terre, qui ne ſont pas habités par des hommes, ou qui ne ſont habités que par des Sauvages. Si ces déſerts ſe trouvent ſitués ſous un climat chaud, ou ſeulement ſous un climat tempéré, alors les ſerpents & les léſards ſe joignent aux inſectes.

On prétend que ſi l'Egypte reſtoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applaniſſant ſes digues, en feroit un prodigieux marais, où les grenouilles, les crapauds, les ſcinques, les caméléons, les crocodilles, les couleuvres, ſe multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que ſeroit-ce donc, ſi cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de ſauvages errants comme les Américains du Nord, qui, étant pareſſeux & dépourvus d'inſtruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? Ils n'oſoient pas non plus mettre le feu aux bois ; de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à pluſieurs lieues à la ronde. Il ne reſtoit aux Américains d'autres reſſources, que de couvrir leur peau d'une couche de graiſſe, & de fumer du tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins perſécutés par les inſectes ; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il eſt difficile de ſavoir au juſte, ce que c'eſt que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le critique ; mais quelles que ſoient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne ſauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la terre, où les hommes étoient auſſi rares que les fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favo-

rable aux inſectes, ne peut qu'être nuiſible à l'eſpece humaine & aux animaux quadrupedes : auſſi n'en exiſtoit-il aucun de la premiere, ni de la ſeconde, ni de la troiſieme grandeur dans tout le nouveau monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire ; mais je ne raiſonne pas ſur des raiſonnements. Le critique, en admettant l'exiſtence des géants Magellaniques, croit que la cauſe, qui fait grandir une chenille à Surinam, ou une grenouille dans les marais de la Louiſiane, eſt cette cauſe même qui produit des géants à la baye Grégoire, ou à la baye Famine : il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. M. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains inſectes dont la taille ſurpaſſe de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés ; cependant les Lappons ſeroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui réſulte de l'entaſſement des végétaux décompoſés dans des terrains ombragés & humides, favoriſe la propagation des inſectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y ſont pas diſperſés, ni écraſés par le choc & l'agitation de l'athmoſphere ſur elle-même. Auſſi a-t-on obſervé que, ſur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des inſectes ; tandis que la rive oppoſée en eſt entiérement remplie ; parce que le vent ne peut s'y faire ſentir, ni éparpiller les eſſaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme ſuſpendus dans l'air, d'où

ils tombent ſur le premier animal dont ils ſentent l'approche ; & à-peu-près comme les chauve-ſouris tomberent ſur le bétail que les miſſionnaires avoient porté à Borja : les bœufs les plus puiſſants ne purent ſe garantir contre ces ennemis, qui détruiſirent ſucceſſivement tous les troupeaux.

On n'eſt pas encore aſſez avancé dans l'hiſtoire naturelle des inſectes, pour pouvoir parler pertinemment ſur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années ; mais il n'y a pas de doute, que de certaines eſpeces n'y grandiſſent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourriſſent paiſiblement au ſein de la nature ſauvage, & à l'abri des pourſuites de l'homme, qui en fait une deſtruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nouriſſent ; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je puis à cette occaſion omettre une obſervation aſſez ſinguliere : c'eſt que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une ſeule eſpece qui ne vit d'inſectes, ſans pouvoir prendre abſolument aucune autre nourriture : cet animal ſingulier, qui n'a pas des dents, eſt le fourmillier. Or, il falloit néceſſairement que cette créature fût placée dans les endroits de la terre, où les fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Bréſil, & dans le Congo juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, & c'eſt auſſi préciſément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le fourmillier, comme ſi la nature avoit craint que ſans eux, les fourmis ne multipliaſſent à un certain excès, qui pût occaſionner quelque dérangement, s'il eſt

permis de parler ainſi, dans l'équilibre des êtres (1); & cela auſſi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les cauſes de cette grandeur qu'avoient les inſectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive auſſi à quelques ſerpents, & à quelques léſards, auxquels la nature a accordé une longue vie; parce qu'ils ſont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines eſpeces, la grandeur augmente avec l'âge: au contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie eſt d'autant plus court, que celui de la connoiſſance eſt moins long; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas poſitivement aſſurer, qu'on ait trouvé au nouveau monde, des ſerpents plus grands que ceux que M. Adanſon a vu dans les déſerts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuſe, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on dé-

(1) Il y a juſqu'à quatre eſpeces de ces myrmécophages qui ne paroiſſent être que des variétés. Le plus grand a ſix pieds & demi depuis le bout de la queue juſqu'au muſeau, d'où on peut conjecturer de qu'elle quantité de fourmis cet animal a beſoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les fourmilliers: & cependant ils ont bien ſu que de certains cantons de l'Afrique étoient ſi remplis de fourmis, qu'elles y prenoient ſouvent le deſſus ſur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, ſorte de fourmis Africaines.

ſeſpéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquerent avec tant de fureur la colonie naiſſante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois ſur le point de l'abandonner.

L'auteur des *Recherches philoſophiques* a parlé de ces temps-là, & ſi le critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il ſeroit reſté dans les bornes de la queſtion. Car qui doute que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette iſle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y ſont établis, au moins la millieme partie de toutes les eſpeces de reptiles qu'on y trouva au commencement du ſeizieme ſiecle ? Cependant il en reſte encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des planteurs ; mais cela ne peut-être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel ſerpent vivipare de la Martinique, qui produira en une ſeule année ſoixante-dix ſerpentaux ; les eſpeces ovipares ſont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

De Végétaux tranſplantés en Amériqne.

PArmi les plantes étrangeres, portées par les Européens au nouveau monde, quelques-unes ont d'abord pris, ſans que le changement de climat les ait affectées. Tel eſt ſur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres ; mais c'eſt la plus mauvaiſe culture

qu'ils pouvoient embraſſer, ou la moins propre à purifier le climat. On ne ſait pas encore quelles ſont les précautions qu'emploient les Chinois, les premiers agriculteurs du monde, pour n'être pas ſujets aux grands inconvénients qu'occaſionne en Europe, l'air des rizieres : tous les payſans, qui y travaillent dans le Milanez, prennent une eſpece d'hydropiſie ; & en France, il a fallu ſévérement défendre cette culture, à cauſe des maladies qu'elle produiſoit. Il ſe peut que, dans les pays chauds de l'Aſie, le deſſéchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été ſubmergées, il en ſorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuiſibles.

Quant à notre froment, ſemé dans les meilleurs défrichements entre les tropiques au nouveau monde, il n'a donné pendant les premieres années qu'une herbe épaiſe & ſtérile, parce qu'il puiſoit trop de ſuc : il a fallu dans la ſuite y diminuer les efforts de la végétation par le ſable ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'iſle de St. Domingue & aux Antilles. Le froment & le ſeigle n'ont pas eſſuyé de tels accidents dans les provinces ſeptentrionales, où ils ont donné d'aſſez bonnes récoltes ; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'induſtrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameubliſſant les autres : ces cauſes, qui ont déjà agi, agiront encore de plus en plus : de ſorte qu'au bout de trois cent ans, l'Amérique reſſemblera auſſi peu à ce qu'elle eſt aujourd'hui, qu'elle reſſemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cerifiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (1) dans le ſeizieme ſiecle, on eſt enſuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrain. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent auſſi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils ſont fort mutipliés; quoiqu'on faſſe d'ailleurs peu de ſoie en Amérique: on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages: ce qui prouve évidemment que ces inſectes n'aiment pas les pays humides.

Au reſte, l'obſervation la plus étonnante qu'on puiſſe faire ſur les végétaux tranſplantés, c'eſt que, dans toute l'étendue du nouveau monde, on n'ait pas encore réuſſi à faire de bon vin... L'hiſtorien des colonies Angloiſes dit que, dans aucun de ces établiſſements, les vignobles n'ont proſpéré, non plus que dans la Louiſiane; & cela ſous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France; les raiſins y contiennent en abondance un ſuc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps: auſſi les colons ſont-ils contraints d'aller chercher

(1) Il eſt ſurprenant que les arbres à noyau, tranſportés d'Europe en Amérique aient d'abord moins cru & moins produit que les autres eſpeces à pepins ou à oſſelets.

On voit par un paſſage de Garcilaſſo qu'il ne croyoit pas que les cerifiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En* 1580, dit-il, *un riche marchand Eſpagnol, nommé Gaſpard Dalcocer, apporta des cerifiers au Pérou; mais ils n'ont pas réuſſi.* Tome II. page 334.

des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui eſt, comme on ſait, une iſle ſeulement défrichée depuis l'an 1430 (1).

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne, ni le blé, ne veulent pas ſe laiſſer élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu ſalée. Enfin, on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui eſt non ſeulement inférieur, mais pas même comparable aux eſpeces médiocres de notre continent : celui de Loretto & Saint Lucar, paſſe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des coteaux tellement expoſés, que les vignes y produiſiſſent une liqueur plus vineuſe, qu'en Penſilvanie ; mais juſqu'à préſent ces eſſais n'ont pas réuſſi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a obſervé qu'il en ſort annuellement des nuées d'inſectes, qui viennent ravager les raiſins : les fourmis commettent les mêmes dégats dans le Bréſil, & ſi les chalumaux des cannes à ſucre n'étoient pas recouverts d'une gaine fort épaiſſe que ces petits animaux ne peuvent percer, il ſeroit auſſi impoſſible d'y faire du ſucre, que du vin.

---

(1) Il eſt vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette iſle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les auteurs diſent que les forêts brûlerent pendant ſept ans, ce qui eſt incroyable. Je ſuppoſe qu'on employa ſept ou huit ans pour préparer le terrain, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

La grande humidité de l'air, au nouveau monde, eſt ſans doute une des principales cauſes du peu de ſuccès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, ſont dégarnis de bois, & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force ; car, quand les vignes ſont dans le voiſinage d'une grande forêt ; les brouillards qui s'en élevent, font, indépendamment des inſectes, avorter les raiſins, ou en rendent la ſeve aqueuſe. Voilà ce que l'expérience a enſeigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les obſervations générales, il y a des obſervations particulieres qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raiſins, devient fort épaiſe, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la ſeconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette obſervation eſt d'autant plus ſurprenante, que M. du Hamel aſſure, dans ſon *traité des Arbres*, que le même accident ſurvient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec ; ſoit qu'on eût fait venir les plantes de France, ſoit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid eſt ſi grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut aſſurer que c'eſt un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas du tout réuſſi en Amérique ; car l'Angleterre, extrêmement éclairée ſur ſes intérêts, eût appliqué toutes ſes colonies à cette culture, & ſe ſeroit ainſi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux Fran-

cois & aux Portugais pour leurs vins : comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne ſeront peut-être pas encore en état, au bout de deux ſiecles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Conſtance au cap de Bonne-Eſpérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique de l'aveu de tout le monde, on doit compter les cafiers originaires de l'Arabie : ils donnent abondamment des fêves, tant à Surinam qu'aux iſles ; mais ces fruits ſont d'une qualité ſi inférieure à ceux de l'Yemen, de Java & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique : on l'a ſouvent mêlé avec celui de Moca, dans l'eſpérance de tromper les Levantins ; mais on n'y a jamais pu ruſſir, & on ne le tente plus : car outre qu'ils diſtinguent le mélage au goût, ils le diſtinguent encore à l'œil. Auſſi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une ſeule balle de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à ſucre ; c'eſt un fait inconteſtable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui ſe fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, ſont ſupérieurs en qualité au ſucre du Bréſil, qui paſſe pour être le meilleur de l'Amérique. Il ſemble que la ſeve des cannes de l'Aſie, eſt plus cuite & plus élaborée : le ſucre de S. Thomé en Afrique, ſeroit comparable aux meilleures eſpeces qu'on tire d'Egypte, ſi les les Portugais le rafinoient mieux ; mais ils le laiſſent à demi-brut : cependant cela n'empêche

point qu'il ne ſoit préférable à tous les autres, pour les uſages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à ſucre ne produiſent preſque plus rien ſur ces mêmes terrains où, à la premiere exploitation, elles ſe rempliſſoient de miellat. Ce malheur eſt arrivé a quelques colonies Angloiſes des iſles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'eſt d'autant plutôt épuiſé de ſes engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'eſt moins connu juſqu'à préſent que l'origine du ſel ſucreux, qui paroît être reparti ſur toute la ſurface du globe; au point qu'on peut aſſurer que ce n'eſt qu'un acide déguiſé par l'action du ſoleil ſur de certains végétaux: preſque tous nos pommiers à fruits aigres, tranſplantés en Eſpagne, y donnent, dès la ſeconde année, des pommes douces: cela arrive auſſi dans beaucoup de provinces d'Italie: cependant dans ces mêmes pays, les citronniers conſervent leur acide (1): la cauſe en eſt peut-

(1) Preſque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de ſucre: les raiſins en contiennent beaucoup; mais on ne conçoit pas comment un des plus célebres chymiſtes d'Angleterre a pu ſoutenir que ce ſucre faiſoit la baſe du vin. Plus un fruit eſt aigre avant ſa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle, ou artificielle: je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette regle; mais elles ſont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette ſeule obſervation, on auroit déjà aſſez fait pour pouvoir dire que le ſucre n'eſt qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguiſé par l'action de la chaleur. Quand le ſucre eſt exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, ſans quoi il ſe change de lui-même en vinaigre; être

être dans l'épaiſſeur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertiſſe l'acide.

Un phénomene auſſi ſurprenant que ceux que je viens de rapporter ſur la dégénération des végétaux, c'eſt qu'on a remarqué dans tous les ports de mer, que les navires conſtruits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du

---

après que le ſucre liquide, que les Portugais du Bréſil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuiſſon, on peut encore le changer en vinaigre, en y verſant une goutte d'acide : après que le ſucre eſt fait, après qu'il eſt raffiné & criſtalliſé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de ſa partie huileuſe. Or comme il n'y a abſolument aucune différence entre le ſucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raiſins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de ſeves d'arbres, comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme ſucre, n'eſt que le véritable acide végétal ; ainſi la difficulté tombe ſur l'origine de cet acide ; bien plus que ſur celle du ſel ſucreux, qui n'en eſt qu'une modification manifeſtement produite par l'action de la chaleur : auſſi un tonneau de vinaigre, qu'on tranſporte d'Amſterdam à Cadix n'y conſerve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier tranſport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les pays chauds, les fruits ſont ordinairement ſi ſucrés, & pourquoi les cannes à ſucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la baſe du vin, eſt l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds, auſſi les premiers reçoivent-ils preſque tous, outre l'action du ſoleil où ils croiſſent, une cuiſſon artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal ſous ſa forme primitive.

bois de chêne crû en Europe. On ſeroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque ſecret, pour garantir des vers le bois de conſtruction qu'on tire du Canada : un conſtructeur a propoſé de le laiſſer macérer dans de vaſtes réſervoirs ; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui eſt de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la ſolidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer ; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un inſtant l'aubier, le cœur ne réſiſte pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles inſectes à tariere, qu'on nous a apportés des mers du nouveau monde.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y eſt, & y trouver ce qui n'y eſt pas, c'eſt encore une mauvaiſe maniere de critiquer un livre.

Dom Pernetty s'imagine qu'en diſant quelques mots au haſard, du commerce que les Européens font en Amérique, il a ſuffiſamment réfuté les *Recherches philoſophiques* ; mais il faut beaucoup mieux examiner les choſes qu'il ne l'a fait.

C'eſt une vérité inconteſtable, que, ſi les Européens avoient laiſſé le nouveau monde dans cet état affreux, dans cette déſolation où ils le

découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Negres & des colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail, & ce n'eſt qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent : car, ſi l'Angleterre laiſſoit l'Albanie, la Caroline, la Penſilvanie, dans la même ſituation où la France avoit laiſſé la Louiſiane, elle en retireroit préciſément ce que la France retiroit de la Louiſiane ; c'eſt-à-dire rien.

Il faut de plus diſtinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique ſoit un excellent pays : ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de ſouliers ; ils n'ont pas de chemiſe. Enfin ces richeſſes ſont ſi mauvaiſes qu'elles ont appauvri l'Eſpagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou ſeroit infiniment plus heureux, ſi au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population ſuffiſante, de bonnes terres labourables, bien arroſées, & ſur-tout des grands chemins. Mais comment les Eſpagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de poſtes n'a jamais pu réuſſir ; comment, dis-je, ces Eſpagnols pourroient-ils ſe déterminer à faire de grands chemins au Pérou ? Ils aiment mieux ſe faire hiſſer au-deſſus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il eſt vrai que tout l'or & l'argent du monde, entre les mains d'un peu-

ple indolent, ne produit rien ; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (1)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie ; parce qu'on tire de la terre des ſaphirs & des émeraudes dans la nouvelle Caſtille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richeſſes ſont comme les mines ; elles ne valent rien, s'aviliſſent en ſe multipliant, & au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînnent, eſt véritablement deſtructif, & pour ainſi dire abſurde : auſſi voit-on à Mexico des hommes, qui portent à leurs ſouliers des boucles de diamants, & qui vont le ſoir coucher ſur la paille. C'eſt ainſi qu'on trouve à Rome des abbés ſuperbement habillés en ſoie, & qui dînent dans un hôpital, & ſoupent dans un autre.

J'ai dit que ces richeſſes s'aviliſſent en ſe multipliant, & cela eſt ſi vrai, que celui qui au-

(1) Il n'y a que ſept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Eſpagne des diligences ou des chariots de poſtes, tant pour faciliter la communication entre les villes du royaume, que pour tranſporter les voyageurs étrangers ; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à tranſporter les marchandiſes ſur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Eſpagne, on ne conçoit pas comment ce royaume manque encore, dans le dix-huitieme ſiecle, de grands chemins : tandis que l'Allemagne & ſur-tout la Boheme, où l'on s'eſt toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richeſſe.

roit en 1593 pour un million en pierreries, ſe trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cent mille livres. Le roi de Portugal ayant, au commencement de ce ſiecle, envoyé pluſieurs caiſſes de diamants en commiſſion à des marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jeter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir ſecrette qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capital du plus pauvre royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choſes y étoient, ſuivant la maxime du Chevalier Child (1), il ſuffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 9 pour cent.

---

(1) Cette fameuſe maxime du Chevalier Joſias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur François du *Traité ſur le Commerce.*

Pour ſavoir ſi un pays eſt riche ou pauvre, dans quelle proportion il eſt de l'un ou de l'autre, quel eſt le degré de ſes connoiſſances & de ſon habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre queſtion que celle-ci ; quel eſt le prix de l'intérêt de l'argent.

Voyez auſſi ſur cette matiere un Diſcours du chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'eſt dans aucun pays du monde plus bas qu'en Hollande ; en Angleterre il eſt preſque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès ſi rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9. en 1600 à 8. & ainſi de ſuite juſqu'à 4. En Eſpagne l'intérêt étoit monté à 10. en 1500 : en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 enſuite à 4. Cela n'eſt jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation ſubite d'une immenſe quantité de métal.

De ce qu'on recueille de la cochenille au Mexique, il s'enſuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'inſectes, ou de petites punaiſes rouges, qui étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aiſément, que cette cochenille eſt une richeſſe plus réelle que les mines & pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, eſt pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une choſe extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raiſon.

Parce qu'il croît au nouveau monde du tabac, cela ne démontre pas encore, que ce ne ſoit un excellent pays : on ne dit pas que l'Europe eſt un bon pays : uniquement parce qu'il y croît de la ſauge ; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européens ayant pris, on ne ſait comment, un grand goût pour le tabac, il eſt fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuſe invention de la ferme, on faiſoit croître en France du tabac égal à celui de la Virginie. L'Eſpagne a auſſi ſévéremment défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les chartreux de Xerez, qui aient conſervé leur plantation, où ils font du tabac ſupérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'eſprit de perſonne de dire, que l'Amérique eſt une heureuſe contrée, parce qu'il y naît une eſpece de juſquiame, que les Sauvages

aiment à la fureur, & que les Européens ont aimée preſqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de conſtruction, dans le Nord de l'Amérique, il s'enſuit, que le Nord de l'Amérique reſſemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de conſtruction & les pelleteries ſont ſupérieures à celles du nouveau monde : il n'y a pas de comparaiſon entre le Martre brun de Perzora & celui du Canada.

Quand les caſtors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique ſeptentrionale, c'eſt une preuve que ce pays-là eſt un immenſe déſert : car ces animaux ne peuvent abſolument former de grands aſſemblages de cabanes & de républiques que là où les hommes manquent, & où la nature abandonnée à elle-même, eſt auſſi ſauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une ſeule habitation réguliere des caſtors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, ſur le Rhône, ſur la Lippe, ſur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, ſont tous ſolitaires, terriers, ou réunis ſeulement en petites familles. Ces bêtes ſont ſi dangereuſes, dans les contrées habitées, & ſur-tout dans celles où il y a des digues & des gabionades le long des rivieres, qu'on met toujours leurs têtes à un prix & à un plus haut que celle du loup : il y a des provinces en Allemagne où l'on paie juſqu'à onze écus à celui qui tue un caſtor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de ſi horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, ſi je ne l'avois jamais vu : il ruine les ſauſſayes & les oſerayes, ronge les pilotis, & perce les

digues les plus fortes ; ſon inſtinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préſerver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne peut ſe multiplier que dans des régions déſertes comme l'Amérique, où les ſauvages ne s'intéreſſoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivieres dans des lits fixes (1).

On ſent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, ſont dépeuplés ; parce qu'on ne ſauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café & le ſucre, que les Européens font croître en Amérique, forment deux prodigieuſes branches de commerce. Ces végétaux ne ſe laiſſent cultiver que dans des terres ſituées entre les tropiques, ou voiſines des tropiques ; les Européens étant maîtres de tout le nouveau continent, ils y choiſirent les meilleurs terrains pour cette culture ; & comme l'Amérique n'avoit ni cannes à ſucre, ni cafiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or, pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convaincante en faveur de l'excellence du ſol, il faudroit démontrer, que le café & le ſucre de l'Amérique ; ſont ſupérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien continent : ce qui eſt bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laiſſé chez eux périr l'agriculture, & tout ce

(1) Je ferai obſerver ici en paſſant une choſe aſſez ſinguliere : c'eſt que le *Caſtoreum* des caſtors d'Europe eſt beaucoup meilleur, & a plûs de force que celui des caſtors du Canada. *Europeum præſtantius Canadenſi*, dit M. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos ſaules ont un ſuc moins aqueux qu'en Amérique.

qui en dépend, on ne porteroit pas du ſucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on en porte à la Chine : parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce cómmerce que l'Europe fait avec le nouveau monde, & on trouvera :

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un ſeul qui concerne le néceſſaire phyſique ; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'eſt point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent abſolument pas que le pays d'où on les tire, ſoit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on emporte en Amérique, concerne au contraire le néceſſaire phyſique, le vêtement, & les beſoins qui ſuivent immédiatement les premiers beſoins, & qu'on pourroit appeler de ſeconde néceſſité : on y porte des farines, des ſalaiſons, du beurre, des huiles (1), des vins, des eaux-de-vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des ſoieries, du papier, des meubles, des uſtenſiles de fer, du verre ſouflé

(1) La quantité de grains, de farines, de viandes ſalées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les colonies Angloiſes du Nord fuſſent ſi floriſſantes : à force de cultiver leur terrain, elles ſont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'eſt-là le premier pas vers l'indépendance des métropoles.

& coulé, une immenſe quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, &, j'ai preſque honte de le dire, des Negres; mais enfin ces Negres ſont une marchandiſe auſſi néceſſaire à l'Amérique que les farines : ce pays eſt ſi mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée eſt, comme on peut bien le croire, celle dont le débit eſt le plus aſſuré : auſſi tout le commerce interlope ou de contrebande ſe fait en portant ſecrétement des Africains dans les poſſeſſions des Portugais & des Eſpagnols, qui donnent en échange des articles dont la ſortie eſt prohibée. Ces Eſpagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre induſtrie que celle qui conſiſte à multiplier le nombre de leurs eſclaves. On dit que les quakers de la Penſilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Negres; je ne ſais ſi cette nouvelle eſt vraie; mais je ſais bien que, ſi les Eſpagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la ſource de l'erreur où le critique eſt tombé par rapport au commerce : il n'a pas ſu pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, eſt ſi avantageux : tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, eſt ſi défavorable. C'eſt que l'Amérique manque de tout; pendant que les Indes orientales ont un immenſe ſuperflu : ainſi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européennes, qu'on reçoit en Amérique par néceſſité, ne ſont pas reçues aux Indes orientales. Delà il arrive que l'Europe envoie, dans

les ſeuls établiſſements de l'Amérique Eſpagnole, tous les ans pour cinquante millions de productions de ſon terroir & de ſes manufactures, & pour une ſomme encore plus conſidérable dans les établiſſements du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en ſoldant en argent comptant les exportations qu'on en fait ; ce qui eſt une opération deſtructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne ſur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire inſenſiblement ſon or & ſon argent (1).

Si, par une eſpece de miracle, l'Amérique parvenoit tout-à-coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigenes, de bons beſtiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à-peu-près de trois quarts. La diſette des matieres œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & ſur-tout d'une population ſuffiſante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde ; car par-là il eſt entiérement à la

(1) La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottiles apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aiſément ſe le figurer ; de ſorte qu'à cet égard-là le commerce des Européens en Amérique eſt auſſi ruineux pour elle que celui de l'Aſie pour l'Europe. On voit ſouvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaiſſeau venu du Pérou, ſur un autre vaiſſeau qui part pour Canton. Cet or ne fait que paſſer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, ſinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

diſcrétion des étrangers. Suppoſons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau monde, & que tout commerce avec lui ceſſât ; alors on verroit clairement lequel eſt le meilleur pays, ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Negres étant interrompue, les colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations : les huit millions d'Eſpagnols & de Portugais, créoles & autres qui ſont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nus pendant les premieres années : leur or tomberoit au-deſſous de la troiſieme partie de ſa valeur actuelle, & la moitié mourroit de faim. Tout le Bréſil, où on ne fait pas une livre de ſucre ſans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état ſauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a préciſément que les colonies Angloiſes de terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient ſe ſoutenir ; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premieres années. Quant aux iſles qui ne cultivent qu'avec des Negres qu'il faut ſans ceſſe recruter ; on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire reſteroit exactement dans le même état où elle ſe ſeroit trouvée avant cette révolution ; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ſes fabriques, ni à la culture de ſes terres des bras étrangers ; mais ſes propres bras. Il réſulte de ceci, que l'Amérique, vu le beſoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entiérement : la politique l'a liée par tant de chaînes, & la nature l'a encore liée par tant de chaînes, que ſon entiere indépendance eſt une choſe moralement impoſſible ; mais elle ne le ſera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foibleſſe du nouveau monde; on le trouve dans ſa dépopulation, dans le beſoin qu'il a des Negres, dans le beſoin qu'ont les colonies Angloiſes d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats eccléſiaſtiques, plus de cinq cent mille hommes pour ſes établiſſements d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, aſſure que, pendant ſon ſéjour, il arriva dans cette ſeule ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Penſilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere & d'autres états ont fait des loix extrêmement rigoureuſes pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suiſſe pour ſes colonies, mais ſi la Suiſſe uſe de la même précaution que la Baviere, il eſt difficile de ſavoir où l'on pourra trouver des colons dont on a encore ſi beſoin: lorſque M. Elliot, qui a ſuccédé à M. de Vaudreuil, dans le gouvernement du Canada, étoit en Europe, il diſoit qu'il falloit au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la cour de Londres prit alors différentes meſures pour ſe procurer cette ſomme d'émigrants, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi elle y a réuſſi ou non.

On a ſouvent agité en Angleterre cette queſtion: les *colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occaſionné quelque dépopulation dans la mere-patrie*? Ceux qui ſoutenoient l'affirmative, étoient bien-tôt déſabuſés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit ſous les yeux. Mais ſi l'on

alloit chercher les colons en Allemagne, il eſt bien aiſé de voir que la métropole n'en ſouffroit rien : tandis que l'Eſpagne & le Portugal ſe ſont dépeuplés par leurs colonies. Il n'eſt pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou ſur un vaiſſeau Eſpagnol : c'eſt juſtement faire le contraire de ce qu'il falloit faire : mais les Puiſſances minieres, ſont toujours jalouſes & défiantes.

On a obſervé, dans les *Recherches philoſophiques*, que les Negres eſclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique : puiſqu'on eſt ſi ſouvent contraint à les recruter : la même choſe n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau monde : mais il eſt certain qu'elles ne propagent pas en raiſon de leur nombre, & que la deſtruction ou la mortalité eſt parmi elles plus grande qu'ailleurs, le changement de climat, la miſere, enlevent beaucoup d'individus : le déſeſpoir en enleve, &, comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la maniere qu'on emploie pour ſe les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils ſe vendent. Les perſonnes, qui ſe croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne, leur ont ſouvent repréſenté, & même démontré juſqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le ciel les a fait naître, ils ſeroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promeſſes : ils ouvrent des yeux quand ils ne leur importe plus de voir : ils doivent alors ſe ſoumettre à leur ſort, ou ſurmonter leur ſort par le déſeſpoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg, des Evêques auſſi

intolérants que Firmian, je ne ſais pas ſi après tout, il ne vaudroit pas mieux être dans la Penſilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'auſſi long-temps que la population ſera ſi foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays reſtera dans la dépendance de l'Europe, qui eſt maîtreſſe des côtes de l'Afrique, la pépiniere des cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut des monnoies chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'Auteur des *Recherches philoſophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille propoſition eût exercé la critique? Qui croiroit qu'une pareille propoſition eût pu être révoquée ſeulement en doute? (1)

» Ariſtipe, ayant fait naufrage, nagea & » aborda au rivage prochain: il vit qu'on avoit » tracé ſur le ſable des figures de géométrie: il » ſe ſentit ému de joie, jugeant qu'il étoit ar- » rivé chez un peuple Grec, & non chez un » peuple barbare.

» Soyez ſeul, & arrivez par quelqu'accident » chez un peuple inconnu; ſi vous voyez une

(1) On peut voir dans la Diſſertation de Dom Pernetty, les arguments ſinguliers qu'il emploie contre cette propoſition.

» piece de monnoie, comptez que vous êtes » arrivé chez un peuple policé » *Eſprit des loix, liv.* 13. *c.* 16.

Ainſi dom Pernetty, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoiſſoient l'uſage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoies. De tout cela, il infere qu'ils ſont ſupérieurs aux Européens; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils ſont encore barbares.

Pourquoi, voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas beſoin de monnoies, s'en ſervent? C'eſt juſtement parce qu'ils n'en ont pas beſoin, qu'ils ſont barbares. Cela eſt ſi clair, que je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus. Le paſſage de M. de Monteſquieu dit tout.

Teſtis mearum centimanus Cyas
Sententiarum.

Quand on ſe trompe ſur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conſéquences. Le critique, après avoir dit des choſes ſi peu réfléchies ſur le défaut de monnoie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique mépriſent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de philoſophes l'ont mépriſé: enſuite il met Socrate & Bias en parallele avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais, encore une fois, c'eſt tout confondre, c'eſt confondre la plus ſublime ſageſſe avec la derniere ſtupidité.

L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes pour les peuples qui n'ont pas de monnoie: ils

mépriſent ce dont ils ne ſauroient jouir, tout comme les bêtes : mais les objets dont ils peuvent jouir, ſoit par un effet de leur imagination, ſoit par un effet de leurs beſoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richeſſes d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciſeaux, la verroterie, les petites clochettes, les braſſelets & les colliers de raſſade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce ſont-là les objets de leur cupidité : c'eſt cela qui fait vendre au Caraïbe ſon lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes ſommes, & une partie du commerce de Livourne, conſiſte en la ſeule raſſade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richeſſes, donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils payent ſi cher des choſes qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie & les liqueurs ſpiritueuſes, pour leſquelles ils ſe vendroient eux-mêmes ; mais ceux, qui achetent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares mépriſoient les richeſſes *par un principe de Philoſophie*, comme le critique le dit, auroient-ils jamais vendu leur pays aux Européens ? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenſes terrains au quaker Guillaume Pen Il les a eus à ſi bon marché qu'il n'a jamais oſé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raiſon de vendre ce qu'on leur auroit pris de force ? En vérité, c'eſt parler comme Sépulveda, dans ſon abominable livre : *De juſtis belli cauſis adverſus Indos.* D'abord je doute

que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrain ; mais les Américains ſont-ils pour cela excuſables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt ſe laiſſer ravir mille fois que vendre une fois ? N'eſt-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour ſa patrie ? Eſt-ce donc une choſe bien commune de mettre ſa terre natale à une heureuſe enchere ? Il ne faut pas être pour cela barbare ; mais ſtupide, & ſi ſtupide qu'on rend le contrat qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terrains : ouï ſans doute ; mais des peuples chaſſeurs, ſuivant un calcul fort juſte, ont préciſément beſoin de huit cent arpents, là où un peuple cultivateur a beſoin d'un demi-arpent : un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cent arpents rendent à peine en gibier : il faut donc que les peuples chaſſeurs aient de grands terrains, & les peuples paſteurs des terrains moins grands : les peuples cultivateurs peuvent vivre ſur le plus petit terrain. Tout cela eſt compenſé, ou plutôt tout cela eſt reglé ſur la meſure du travail. (1)

La compagnie Anglaiſe de la baye de Hudſon traite, année par année, dix mille peaux de caſtor, que les Américains chaſſeurs viennent apporter à ſes factories, de cent & cinquante lieues de loin ; ſi ces Américains mépriſoient les richeſſes *par un principe de Philoſophie*, comme Dom Pernetty le prétend, ils reſ-

(1) Les Américains chaſſeurs après avoir vendu tant de terrain, & perdu encore tant de terrain, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le ſont pas devenus pour leur malheur.

teroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils réhauſſent le prix de leur marchandiſe : il a été un temps où ils donnoient une peau de caſtor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau-de-vie.

Je ne puis ſouffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui ſavent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations, le titre de *philoſophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaiſes relations, où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *philoſophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Verſailles ; mais il admira beaucoup la boutique d'un rôtiſſeur à Paris : il y tomba ſur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *philoſophe* : il eſtimoit, dit-il, les choſes utiles, & non les choſes inutiles. A cela je réponds qu'un loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne ſont ni méchants, ni vertueux ; mais je ne ſaurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *philoſophes*, le ſoient eux-mêmes.

CHAPITRE XXVI.

De l'hoſpitalité chez les Sauvages.

REgle générale : les peuples brigands, & les peuples ſauvages exercent l'hoſpitalité. Le critique penſe que cela eſt au nonbre de leurs vertus ; mais cela n'eſt qu'au nombre de leurs beſoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or comme ils voyagent ſans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils ſe logent les uns les autres, ou plutôt ils ſe prêtent mutuellement très-peu de choſe, ce qu'ils donnent n'eſt preſque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'eſt preſque d'aucun prix.

C'eſt ainſi que les moines mendiants, qui ſont cenſés ne rien poſſéder, exercent continuellement l'hoſpitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes eſt ſi grande, ou la charité à donner eſt ſi immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent conſommer ; de ſorte que tout leur ſuperflu, qui conſiſte en des choſes comeſtibles qui ne ſe conſervent point, eſt diſtribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans le couvent. La pareſſe de ces moines entretient la pareſſe des pauvres qui ne ſont pas moines : les uns ne travaillent point, parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reſte des mendiants. C'eſt-là le mal du mal : c'eſt introduire chez les nations civiliſées les beſoins & les reſſources des peu-

ples ſauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Aſie où il y a une infinité de pélerins, une infinité de derviches, de fakirs & de moines gyrovagues, on recommande ſans ceſſe l'hoſpitalité : auſſi n'y trouve-t-on pas des auberges ; mais des caravenſeras où il n'y a rien. C'eſt par la même raiſon qu'en Eſpagne on ne trouve pas des auberges ; mais des hôpitaux preſqu'auſſi vuides que les caravenſeras de l'Aſie. Tant il eſt vrai que l'hoſpitalité, d'un ſi grand beſoin chez les Sauvages, n'eſt qu'un manque de police ailleurs.

Les miſſionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'eſt que l'hoſpitalité parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le ſoir dans une cabane, & perſonne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y aſſeoir entre les Sauvages, & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : perſonne ne ſe leve pour lui faire place. Quand la ſagamite & les viandes ſont cuites, on les ſert : chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *ſua cuique menſa* (1) : le voyageur y cherche ſa portion tout comme un autre, ſans qu'on s'en informe : après le ſouper, on ſe recouche encore autour du feu, & on y paſſe la nuit. Si l'étranger reſte un jour ou deux, on ne s'en inquiete pas encore ; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il ſéjourne plus long-temps, on le conduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci eſt bien dans les mœurs d'un peuple er-

(1) C'eſt l'expreſſion de Tacite *de moribus German.*

rant, où l'on ſuppoſe que l'hoſpitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont beſoin pour ſe repoſer : cette hoſpitalité n'eſt donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civiliſés, les affaires pour leſquelles on voyage, exigent ſouvent un long ſéjour ; chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long ſéjour : un Huron qui eſt à la chaſſe, & un Tartare qui eſt en courſe, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les miſſionnaires ne ſauroient aſſez nous dépeindre les incommodités qu'on ſouffre en logeant chez les Sauvages : leurs mets font bondir le cœur : leurs huttes ſont toujours remplies d'une fumée inſupportable : les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux qui n'ont pas encore ſommeil, chantent, prennent du tabac, ou ſe font entr'eux des contes ennuyeux juſqu'à ce qu'ils s'endorment (1) Quand il ſurvient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond ſilence, ſans aver-

(1) M. Adanſon dit, que les Negres du Sénégal ſe font auſſi le ſoir, dans leurs huttes, des contes juſqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet uſage en Eſpagne, & que c'eſt là l'origine de ce que les Eſpagnols nomment des *nouvelles*, qui ſont de véritables contes à dormir debout : auſſi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* eſt ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci eſt dans les mœurs d'un peuple pareſſeux que le travail n'endort pas, tout ceci doit auſſi être dans les mœurs des Sauvages.

tir le voyageur, ſans même l'éveiller : le matin il eſt bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui ſont continuellement en guerre avec leurs voiſins, ces alarmes ſe donnent ſouvent : car parmi eux il eſt preſque toujours queſtion de ſe ſurprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui ſe laiſſent ſurprendre, ne réſiſtent jamais, quelque grand que ſoit leur nombre, & quelque petit que ſoit celui des aſſaillants. Parmi les Tartares on n'eſt pas ſujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car, quand il y a quelque choſe à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes ſur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les peuples ſauvages ne peuvent ſéjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivieres ; & comme ils doivent néanmoins traverſer ſouvent ces déſerts, ils ſuppléent à l'hoſpitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages de l'Europe connoiſſoient auſſi très-bien l'art de préparer ces poudres ; ainſi qu'on le voit par un paſſage de l'abréviateur de Dion Caſſius, lorſqu'il parle des Bretons : *ils préparent* dit-il, *une certaine nourriture ſi propre à ſoutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une feve, ils ne ſentent plus de faim, ni de ſoif* (1).

J'avois d'abord cru qu'il étoit impoſſible aujourd'hui de ſavoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit compoſée ; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illuſtrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faiſoit du *Karemyle*,

(1) Voyez *Jean Xiphilin, de la traduction du Préſident Couſin*, p. 408.

qui eſt une eſpece de truffe noire & ronde, dont les Ecoſſois modernes ſe ſervent encore aujourd'hui pour le même uſage. Or il me paroit que le *Karemyle* des Ecoſſois n'eſt que le *Lathyrus radice tuberoſâ, eſculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une eſpece de truffe: je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât ſur toutes celles dont la compoſition eſt connue juſqu'à préſent.

Tant il eſt vrai que les Sauvages ont eu dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes beſoins & les mêmes reſſources.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

LE critique a beaucoup diſſerté ſur les mots numériques (1) : il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'eſt pas, dans les Américains, un effet de leur ſtupidité, comme l'auteur le dit : il prétend enſuite que ces peuples font de grands comptes en ſe ſervant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment eſt-il poſſible qu'il n'ait pas mieux ſaiſi le point de ma difficulté ? qui ſe réduit à ceci.

(1) Dans ſa Diſſertation.

Les

Les Américains ne ſavent pas compter juſqu'à vingt, ſans employer continuellement des ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent des millions ſans employer des ſignes matériels.

Otez à un Américain ſes inſtruments, & il ne ſaura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets ſenſibles juſqu'à la millieme unité ; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de ſenſations.

Le critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conception ; & cela eſt ſi clair, que, ſi ces barbares avoient eu des notions préciſes des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, auſſi bien que nous. Or comme ils n'ont pas eu les notions requiſes pour cela. C'eſt une véritable ſtupidité.

Le critique s'imagine encore que nous aurions pu nous paſſer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puiſqu'on auroit pu dire *trois fois dix* au lieu de *trente*, comme les ſauvages. Ouï, ſi nous n'avions pas de grands comptes à faire ; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut néceſſairement des termes ; ſans quoi on ſeroit réduit à employer ſans ceſſe les ſignes matériels, & alors nous n'aurions ſur les ſauvages aucune ſupériorité mais comme nous avons cette ſupériorité ſur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas diſputer ſur des choſes inconteſtables.

Le critique s'imagine encore pouvoir juſtifier les Américains, en aſſurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix ſignes, ou

dix notes d'arithmétique écrite ; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous ſervons, puiſque nous avons des mots numériques pour compter une ſomme quelconque ; & que les Américains n'ont pas des mots numériques ? La différence qu'il y a entre eux & nous, eſt telle qu'ils doivent chiffrer lorſqu'ils comptent juſqu'à vingt, & que nous comptons ſans chiffrer : nous n'employons nos notes d'arithmétique, que quand nous calculons : car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un paſſage de Vitruve & de quelques autres, que les anciens avoient déjà obſervé que la progreſſion décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, eſt une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en ſont reſtés là ; & dans l'ancien monde, l'arithemétique a été ſi-tôt perfectionnée, les mots numériques ſont ſi anciens, qu'aucun auteur n'a jamais ſu ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés ; ils exiſtent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoiſſions, & qui eſt indubitablement le *Shaſtah* (1), on

(1) *Paar*, mille, *Lac* cent mille, Dix *lacs* million, *Paar par Paar* mille de mille. *Suttec Joque* période de 32 *lacs* ; de ſorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un ſeul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il eſt ſurprenant que des ſavants, en faiſant l'analyſe d'un fragment de l'*Hiſtoire des Hindous* par M. Alex. Dow, aient non-ſeulement attaqué l'antiquité de ce que M. Dow nomme le *Schaſter* ; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général ; en ſoutenant

trouve déjà des mots numériques, portés au-delà du terme de *million* dans la progreſſion décuple; pendant que les Américans n'ont pas encore des mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*. dans la plupart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de M. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que

---

qu'ils n'ont reçu leur philoſophie que des Grecs, & que leur légiſlateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ére. Tout cela eſt vrai, diſent-ils, puiſqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célebre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Aſie que juſqu'à Babylone; ainſi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'eſt contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'enſuit, ſelon ces ſavants là, que les Chinois ne ſont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conſéquences ſont abſurdes.

Quant à la philoſophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la premiere fois que du temps de Pythagore; c'eſt Pythagore qui a adopté les ſentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Auſſi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la philoſophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnoſophiſtes ſe tenoient déja ſur un pied, & regardoient le ſoleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces ſpéculations-là des Grecs.

Quant au légiſlateur des Indiens, on voit clairement que les ſavants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ére; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il eſt étonnant qu'on ne ceſſe en Europe de diſputer aux Orientaux leur antiquité, d'attaquer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, M. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, ſans les avoir jamais vus. Au reſte, les Zends ſont bien plus modernes que le Shaſtah.

dit dom Pernety, trop légérement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui ſoient plus ſûres ? Non ſans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoies, ſans connoître ſeulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progreſſion décuple, quoique généralement ſuivie, n'eſt cependant pas celle qu'il falloit ſuivre ; parce qu'elle ne renferme que deux diviſions ; tandis que la progreſſion par douzaine contient quatre diviſions par 2, 3, 4, 6. Il eſt ſûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'eſt pas aſſez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela ſa progreſſion ; ce qui ſeroit même, à ce que je crois, impoſſible.

Le critique, ſoit par inadvertance, ſoit par quelque motif particulier, aſſure que l'auteur des *Recherches philoſophiques*, a dit, que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, ſe ſervent des doigts des mains & des pieds.* Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches philoſophiques* : l'auteur ayant fait, avant que de commencer ſon livre, quelques recherches ſur l'état de l'arithmétique chez différentes nations ſauvages, n'en a pas découvert une ſeule, qui eût la progreſſion par vingtaine : il n'y a pas non plus, dans le monde entier, un peuple policé qui ſe ſerve de cette progreſſion-là ; preuve manifeſte que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds : car en ce cas, au lieu d'avoir la progreſſion par dizaine, on auroit partout adopté celle par vingtaine : ſi dans une iſle fort éloignée du continent, il eût exiſté une race d'hommes ſexdigitaires, ces hommes-là

auroient adopté, dans leurs calculs, la progreſſion par douzaine.

Le critique ſe trompe encore, lorſqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'eſt pas vrai que ces inſtruments ſoient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas ſur le champ, ſoit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette eſpece de regiſtre de bois : on ne peut marquer le ſigne de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton ſont exactement jointes : ſinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir ſur la moitié de ſa taille plus d'articles que l'acheteur, & c'eſt juſtement pour prévenir cette fraude, qu'on ſe ſert de ces inſtruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les parafes coupées par le milieu, & qu'on rejoint enſuite pour voir ſi les traits ſe rapportent avec juſteſſe, comme on le pratique dans quelques monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent auſſi à l'égard des paſſe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne ſont pas en guerre : le paſſe-port de la Hollande avec Alger a longtemps été un vaiſſeau avec tous ſes agrêts & tous ſes cordages : on coupoit cette eſpece d'eſtampe par le milieu : le corſaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faiſoit que joindre les parties coupées, pour voir ſi les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, ſe réuniſſoient. Les Algériens ne ſachant pas lire les écritures Européennes, & les Européens ne ſachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode

dont je viens de parler ; & cette méthode, eſt, ainſi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces inſtruments comme des inſtruments de calcul : je ne ſais même comment l'idée a pu lui en venir ; & pour rendre l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pouſſer le calcul à des millions ; comme s'il étoit ſurprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons ? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur ſe ſervent entre eux des mots numériques : l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du paiement.

Je laiſſe après cela à juger à tout homme raiſonnable, ſi le beſoin, où ſont les Américains, de ſe ſervir de ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer au défaut des mots numériques, n'eſt pas une grande preuve de leur ſtupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

CEtte maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on ſupprime les preuves dont l'auteur ſe ſert, & où on le combat enſuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, ſous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cuſ-

co; & il cite Zarate dont voici encore une fois les termes.

Il n'y avoit, ſous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville : Cuſco étoit la ſeule (1).

Mais, dit le critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate ; vous deviez citer le P. Feuillée, qui aſſure qu'il y a eu, dans ce pays, une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds : qu'il faut préférer un auteur contemporain, qui, par ſon emploi, étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou; puiſqu'il y devoit le tribut, à un voyageur tel que le P. Feuillée, venu à-peu-près deux cent ans aprés Zarate. Je réponds encore, qu'il eſt difficile d'ajouter foi à l'exiſtence des grandes villes dont on ignore le nom ; & qui ne ſont marquées ſur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Callao & Lima? Non ſans doute, Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilaſſo, qui auroit dû la connoître ne l'a pas connue, & cependant il étoit né au Pérou ; c'eſt comme ſi un Normand n'avoit jamais ouï parler de Rouen ; don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute, qu'Acoſta n'a pas connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a eu de fortes raiſons pour n'en rien dire.

(1) *Chapitre IX. Tome I.*

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des ſciences utiles ; mais il avoit conſervé un grand reſte de cet eſprit de petiteſſe & de crédulité, que les jeunes gens puiſent dans les ordres monaſtiques, où il faut tout ſacrifier à ſon ſalut, juſqu'à une partie même de ſa raiſon. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Céſaréens*, & de tant d'autres choſes, pour ſe convaincre de ſa facilité à croire, & de ſa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'hiſtoire naturelle.

Quand le critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il eſt impoſſible de ſe former là-deſſus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un ſens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera ſans doute qu'ils étoient à de certains égards bien ſupérieurs aux Iroquois ; mais ſi on les compare aux peuples de l'Europe du ſeizieme ſiecle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni induſtrie, ni arts, ni ſciences. Ils ne ſavoient ni lire, ni écrire ; ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer ; *mais*, dit le critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé* ? A cela je réponds ; qu'il faut être peu verſé dans l'hiſtoire du Pérou, pour faire de telles objections ; voyons donc ſi les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilaſſo.

» Les Indiens du Pérou n'avoient point de » connoiſſance dans les arts, & ſe trouvoient » privés de pluſieurs choſes néceſſaires à la vie ; » ils avoient beaucoup de forges où l'on travail- » loit ſans ceſſe, cependant ils mettoient mal en » œuvre les métaux. Quant au fer, ils en » avoient pluſieurs mines ; mais ils ne ſavoient

» pas en faire uſage; au lieu d'en faire des outils, » ils en formoient des pierres fort dures. ,, (1)

Ils avoient donc du fer; mais ils étoient ſi éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient juſqu'au moyen de le purger de ſes ſcories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte; cas ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des maſſes de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand uſage que les cailloux ordinaires.

Si l'on obſerve, d'après le docteur Krafft, que les Hottentots, ſans ſortir de la vie ſauvage, ſavoient forger le fer, on ſera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une eſpece de ſociété, n'aient pas eu aſſez de pénétration pour découvrir une choſe ſi facile à trouver; car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'induſtrie de le forger; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'obſerve que les Péruviens avoient commencé par employer premierement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer ſans pouvoir le fondre; alors il me ſemble que, ſi la progreſſion de la métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, ſans lequel les hommes ne ſont rien, l'origine de la tradition ſur les quatre âges du mondes, de ſorte que le ſie-

(1) *Chapitre VI. Tome II. page* 60. & 61.

cle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoiſſoit encore d'autre métal que l'or. Quand les poëtes ſont ſurvenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la métallurgie, il n'étoit plus poſſible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que preſque tous les peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre : non-ſeulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier ; mais c'eſt encore le premier dont les hommes auront vues dans tant de rivieres, dans tant de fleuves qui en charient. Je ſais bien que ceux qui ſuivent le ſentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par haſard en fuſion des filons ou des veines métalliques ; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramaſſer les paillettes des rivieres avant que d'ouvrir des mines, c'eſt un fait indubitable, & atteſté dans le langage des poëtes même, par la toiſon d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'eſt pas poſſible qu'ils aient été quelque choſe de plus que ſauvages : auſſi toutes les peintures, que les poëtes ont faites de leur âge d'or, ne ſont dans le fond que des deſcriptions de la vie ſauvage, c'eſt-à-dire, du pire de tous les états où l'eſpece humaine puiſſe être réduite ; mais comme ces poëtes n'avoient jamais vu de vrais ſauvages, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient tombés, en décrivant leur ſiecle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles,

de fraiſes & d'arbouſes, & enſuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes ſe couvroient d'elles-mêmes de moiſſons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui eſt vrai à la lettre; car, ſans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les peuples: cela eſt abſolument abſurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur ſiecle de cuivre.

Les Chinois, connoiſſant déjà le fer & la caſtine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorſque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur ſiecle d'or. Hérodote aſſure que de ſon temps il y avoit une immenſe quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (1): ce qui ſeroit étonnant, ſi Hérodote avoit été bien inſtruit: mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Eſpagne qu'il ne connoiſſoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui: cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raiſon du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laiſſent pas de rendre; mais c'eſt une mauvaiſe occupation.

J'eſpere qu'on me pardonnera cette longue digreſſion. Je reviens aux Péruviens. Si le fer

(1) *Libro III.*

ſeul leur eût manqué, & que l'eſprit & l'intelligence ne leur euſſent pas manqué, ils ſe ſeroient élevés, indépendamment de ce ſecours, à un certain point dans les ſciences, mais leur peu de progrès dans les ſciences eſt atteſté par le défaut des mots néceſſaires pour exprimer les notions morales & métaphyſiques : ainſi que leur peu de progrès dans la légiſlation & la police, eſt atteſté par le défaut de la monnoie.

Si, après tout cela on conſidère l'état des arts & des ſciences chez les peuples de l'Europe & l'Aſie au ſeizieme ſiecle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choſes très inférieurs aux nations policées de notre continent. Tel eſt le phénomene qui a tant ſurpris l'auteur des *Recherches philoſophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans ſon livre.

Mais, dit-on, il a ſupprimé des faits favorables aux Péruviens (1). Je réponds que cela n'eſt pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il ſavoit, quand il auroit compilé tout ce que les hiſtoriens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en réſulteroit toujours

(1) Je ne conçois rien aux imputations du critique : il veut abſolument que l'auteur ait ſupprimé des faits pour rabaiſſer d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet auteur a revendiqué à ce peuple le ſecret de durcir le cuivre, que le comte de Caylus lui a diſputé, en aſſurant poſitivement qu'un tel ſecret ne pouvoit avoir été en uſage parmi une nation auſſi abrutie que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a abſolument pas de milieu. Que ſeroit-ce donc ſi l'auteur avoit adopté le ſentiment du comte de Caylus ? Alors il eût réduit l'induſtrie des Péruviens à rien du tout.

que les Péruviens ne ſavoient ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoiſſoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'eſpace*, la *durée*, la *matiere*, &c. & qu'ils ne ſavoient compter ſans employer des ſignes matériels ou repréſentatifs, pour ſuppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre globe, ils reſſembloient parfaitement aux habitants de notre hémiſphere, par la figure extérieure, à la barbe près, & ils étoient néanmoins infiniment plus ſtupides, infiniment moins induſtrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémiſphere, qui ſavoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui ſavoient encore mieux qu'eux, ces choſes mêmes qu'ils ſavoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallele ces deux eſpeces d'hommes, puiſque tout l'avantage eſt d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureuſement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foibleſſe, ni tant de courage contre tant de puſillanimité. En vain le critique ſe tourmente-t-il à objecter ſans ceſſe que les Américains devoient ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fuſils, nos canons, nos vaiſſeaux de guerre, nos fortifications, nos méchaniques. Ouï ſans doute, c'eſt préciſément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européens. Ainſi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on eſt parti ; & la difficulté conſiſte toujours à ſavoir, pourquoi les peuples de notre continent avoient tant d'induſtrie, pendant que les Américains en avoient ſi peu ou preſque pas du tout. Or comme la difficulté eſt toujours la même,

la ſolution eſt auſſi la même : les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'eſpece humaine, ce qui étoit poſſible aux Européens, étoit impoſſible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus, dans leurs canots, attaquer l'Eſpagne, comme les Eſpagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes euſſent été exterminés juſqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Eſpagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'hiſtoire, étoit la découverte du nouveau monde ; mais quand enſuite ils ont réfléchi à la foibleſſe où l'Eſpagne ſe trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ſes immenſes conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des cauſes ſurnaturelles : ils ſemblent n'avoir plus admis la puiſſance des hommes, mais la volonté immédiate d'un être qui gouverne les hommes. S'il ne s'agiſſoit que de la deſtruction de quelques monarchies, ils n'en ſeroient pas ſurpris, diſent-ils ; mais que quelques Européens aient conquis & conſervé juſqu'aujourd'hui ſous leur joug une moitié du monde, cela n'eſt pas, ſelon eux, dans l'ordre des événements que nous connoiſſons depuis que l'hiſtoire eſt écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui ſans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une ſeule fois, & en ce ſens, il n'eſt pas dans l'ordre de ceux que nous connoiſſons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre monde, qu'on puiſſe oppoſer ou comparer ſeulement à la découverte du nouveau continent ? Mais d'un autre côté il ne

faut pas tellement faire influer la divinité dans les actions des hommes, que les hommes ſeroient innocents, & la divinité coupable : comme ſi ce n'étoit pas une abſurdité impie de croire que le ciel eût inſpiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez ſur le trône enſanglanté de Montezuma, par une ſuite de crimes ſans exemple. C'eſt encore une autre abſurdité de ne pas s'étonner de la deſtruction de quelques monarchies, & de tant s'étonner de la deſtruction d'une moitié du monde.

Il faut obſerver que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou abſolument aucune, à la découverte du nouveau monde : & cependant ils ſont parvenus aujourd'hui au plus beau ſiecle dont leur hiſtoire faſſe mention depuis *Thuiſton* & *Man* : les arts & les ſciences y fleuriſſent à l'envi ; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Bréſil, n'ont pas fait fleurir les arts & les ſciences en Eſpagne & en Portugal ; ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaiſe conduite de Philippe II. Cet homme dépenſa d'une maniere inconcevable, des richeſſes inconcevables : il pouvoit tout créer chez lui, & il détruiſit tout : l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les académies des ſciences actuellement ſubſiſtantes en Europe : s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'eſt que grand & maſſif, il ne ſeroit reſté en Eſpagne aucunes traces des tréſors qu'il diſſipa, ſans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après ſa mort, la foibleſſe de l'Eſpagne alla en augmentant juſqu'en 1681 : cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ſes mémoires, le ſouverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ſes domeſti-

ques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ſes gages pendant deux ans, déſerta le palais de Madrid, & il n'y reſta pas même un ſeul palfrenier pour panſer les chevaux : la table des gentilshommes, qui eſt la ſeule que le roi catholique entretienne, manqua abſolument : la reine n'avoit ni argent pour payer ſes domeſtiques, ni pour faire des aumônes ; ce qui, dans un pays ſi pauvre, eſt d'un auſſi grand beſoin que l'hoſpitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter ſur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne reſtoit dans cette détreſſe, que de faire un auto-dafé, & on en fit un, en 1782, dont les juifs d'Eſpagne ſe ſouviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'hiſtoire des richeſſes du Pérou entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Les ruines d'Atun-Cannar & de la forteresſe de Cuſco.

A Entendre parler dom Pernety, il ſemble que l'auteur des *Recherches philoſophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à traveſtir la vérité dans les moindres choſes, ainſi que dans les plus grandes : comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur ſur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces maſures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois

dire ſeroit inutile ; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne ſauroit voir, il faut en conſulter le plan : ainſi je ſupplie le lecteur de jeter un coup d'œil ſur le plan de ces décombres, que M. de la Condamine a fait inſérer dans les *mémoires de l'académie de Berlin.* On verra que les moines du Pérou, trop pareſſeux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens Péruviens : ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une eſpece d'auberge ou de ferme ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe reconnoître encore l'ancienne ſtructure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu aſſez d'eſprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'eſt pas encore content du plan de M. de la Condamine, on pourroit conſulter celui de don Juan, gravé en Hollande.

Garcilaſſo, après avoir parlé long-temps de la fortereſſe de Cuſco, que Pizarre prit ſans tirer un coup de fuſil, finit par ces termes, qui décideront, non pas de ce qu'il faut croire de cette fortereſſe ; mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité : car l'exécution en paroît impoſſible, même avec tous les inſtruments & toutes les machines connues en Europe : auſſi pluſieurs perſonnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par cet enchantement, à cauſe de la familiarité que les Indiens avoient avec les démons, & je ne ſuis pas fort éloigné de ce ſentiment.

Il me paroît après cela, que l'auteur des *Recherches philoſophiques*, a eu des raiſons de ſe défier de tous les hiſtoriens qui écrivent de cette maniere-là ; car cette maniere d'écrire pourroit

perdre un homme dans l'eſprit de tous ſes lecteurs.

L'hiſtorien le plus véridique & le plus raiſonnable que j'ai conſulté, dit que, dans cette fortereſſe de Cuſco, on voyoit des pierres dont les plus groſſes pouvoient peſer depuis 23 juſqu'à 30 000 livres. Or la maniere qu'emploient les Péruviens pour tranſporter ces pierres, étoit ſi peu merveilleuſe, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les fées, ou les démons, qu'il faut réſerver pour de plus grands exploits, ſuivant les maximes de la poëtique.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus Inciderit.

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons inſtruments pour découper les rochers en éclats ou en quarreaux, ils ſe voyoient très-ſouvent dans la néceſſité de ſe ſervir de pierres beaucoup plus groſſes qu'elles ne doivent l'être.

2. Quand ils vouloient tranſporter de ſemblables maſſes, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes ſe mettoit à tirer, à pouſſer, à rouler le fardeau. En vérité, ſi l'on admire une telle manœuvre, je ne ſais ce qu'il y a d'admirable : l'induſtrie conſiſte à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire ſans l'induſtrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent ſi peu d'eſprit & encore ſi peu d'adreſſe, qu'ils firent pencher cette maſſe ſur le côté; dès qu'elle eut penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans ſon équilibre : au point qu'ils la laiſſerent rouler dans une vallée,

ou elle écraſa, dit-on, trois mille hommes ; & on ne put jamais la conduire à ſa deſtination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une éxagération puérile, car enfin trois mille hommes écraſés ſous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre ne me paroiſſent pas des choſes bien communes ; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Péruviens s'étouffèrent à force de s'embarraſſer les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au tranſport d'un gros caillou, que quelques Européens auroient charié ſur des rouleaux avec des cabeſtans. Ainſi la ſtupidité de ces Indiens eſt bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient abſolument inventé aucune machine pour faciliter le tranſport des pierres : tandis que, dans notre continent, on faiſoit voguer ſur la Méditerranée le plus grand des obéliſques qu'il y eût en Egypte (1), & qui peſoit, à ce que dit Kirker, un million, trois cent dix mille quatre-vingt-quatorze livres. On aſſure qu'on va tranſporter à Pétersbourg, pour le piédeſtal de la ſtatue de Pierre I, une pierre qui peſe deux millions, trois cent mille livres : ſi cela eſt vrai, je crois que c'eſt la plus groſſe qu'on ait employée en Europe : car Perrault dit qu'une

(1) C'eſt celui de ſaint Jean de Latran : l'empereur Conſtance l'avoit fait venir à Rome, comme on le ſait, par Marcellin & par l'inſcription trouvée ſur cet obéliſque.

At Dominus mundi Conſtantius, omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere juſſit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti.

des plus groſſes qu'il ait fait élever, eſt celle de la façade du Louvre, & qui ne peſe pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garciaſſo en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de ſe ſervir de gros cailloux que leur poids ſerroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leur bâtiments fort haut, & c'eſt parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont réſiſté aux tremblements de terre qui ont renverſé les maiſons des Eſpagnols : la terre y eſt dans une agitation preſque continuelle, & les moindres ſecouſſes ſuffiſent pour briſer les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Veniſe d'où les Eſpagnols tiroient leur verre ſouflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle architecture eſt dans ce pays-là impoſſible ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.

JE n'avois pas prévu, que, pour prouver l'induſtrie & l'eſprit inventif des Péruviens, on eût cité par exemple le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait ſur la riviere d'Apurimac, ſous le regne de Mayta-Capac quatrieme des Incas.

Avouez, dit gravement dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'induſtrie, & *qu'il pourroit nous diſputer l'aventage ſur bien des choſes* (1); *puiſqu'il a fait un pont de cordes ſur une riviere.* Quand on paſſe ſur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble : donc un pont de cordes eſt un ouvrage d'architecture bien ſupérieur à un pont de pierres : donc les Péruviens ont eu de l'induſtrie. Il n'y avoit pas un ſeul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte : donc les Américains étoient de grands architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin, & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes; mais c'eſt qu'ils manquoient de cet eſprit d'invention qui caractériſe les Sauvages du nouveau monde; donc les cabanes ſont de véritables chefs-d'œuvre; on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en ſe couchant ſur le ventre, & en marchant à quatre

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

pattes : il eſt vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a beſoin que de ſe courber un peu ; car les Caraïbes ſurpaſſent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant ils ne les font pas encore auſſi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût paſſer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut ſavoir, qu'il leur étoit abſolument impoſſible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes ; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu preſqu'impraticable. Cependant, comme leur pays eſt tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes ſi tortueuſes, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit paſſer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour paſſer ces rivieres, qu'on trouvoit à chaque pas devant ſoi, & qu'il falloit traverſer encore, après les avoir traverſées déjà tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une eſpece de pont de cordes, monument éternel de leur ſtupidité & de leurs efforts. On commença par paſſer les rivieres à la nage, & ceux qui ne ſavoient pas nager, ſe faiſoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roſeaux : de ces roſeaux, on parvint aux calebaſſes évuidées : on en attachoit pluſieurs enſemble : celui qui vouloit paſſer l'eau, devoit s'y aſſeoir, & un nageur entraînoit la machine : de ces calebaſſes flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs : des radeaux, on auroit dû naturelle-

ment parvenir à la découverte des batteaux ou des canots ; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilaſſo attribue au défaut du bois : des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde filée d'écorce d'arbres, ou de ces oſiers qu'on nomme des lianes ; à cette corde bien tendue, & bien attachée, on ſuſpendit un grand panier ; qu'on faiſoit gliſſer le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient paſſer la riviere, ſe mettoient au nombre de trois dans ce panier : les Eſpagnols ſe font encore aujourd'hui ſuſpendre de la ſorte à des cordes, pour traverſer quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Eſpagnols feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille gliſſante eſt d'une ſi grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes emploieroit une année à paſſer une riviere, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre pluſieurs cordes enſemble ; de ſorte qu'en y mettant des claies en traverſe, un homme pourroit y marcher droit. Or, c'eſt cette pitoyable machine qu'on voit aujourd'hui ſur l'Apurimac : non qu'elle ait ſubſiſté depuis Mayta, juſqu'à nos jours ; mais elle ſe trouve dans le même endroit où ce prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle eſt la pareſſe des Eſpagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des ſiecles. On comprend que la ſeule peſanteur des cordes, courbées vers le milieu de la riviere, fait reſſembler cette machine beaucoup plus à un balançoire qu'à un pont : on comprend encore que la ſeule peſanteur des cordes les uſe en très-peu de temps, & pour

peu qu'une des maîtreſſes cordes ſoit ſur le point de ſe caſſer, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui ſont au nombre de cinq ; de ſorte que ſi trop de perſonnes vouloient paſſer à la fois, le pont pourroit ſe rompre en cinq endroits ; car les claies ne cedent pas ; mais bien les attaches : le plus grand danger eſt toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune eſpece de voiture ne peut y paſſer.

Le critique, avant que de donner une deſcription très-ſuperficielle de cette balancoire de l'Apurimac, s'exprime de la ſorte : *Je ne ſais en effet ſi nous oſerions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non ſans doute, les Européens n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, auſſi long-temps qu'ils ſauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choſes d'une maniere ſi biſarre, & s'éloigner ſi fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau monde, aſſure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une maniere admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou

ou tout au moins Paul Véroneſe ; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artiſtes, & que ces Sauvages du Chili ſont comparables à tous nos brodeurs, & ſur-tout au célebre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallele avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Hiſtoire générale des voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce : ſi l'on veut les voir gravés en bois ; il faut conſulter la *grande collection de Tevenot, in-folio*, & ne pas diſputer ſur des choſes qu'on ne peut réſoudre par la ſeule inſpection. L'auteur des *Recherches philoſophiques* l'a dit, & je le répete : les Mexicains, loin d'avoir jamais ſu peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments de deſſin. Tous les Américains & tous les Créoles enſemble ne ſont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier : le nouveau monde eſt une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'eſt certainement pas là qu'il faut chercher des chef-d'œuvres. Cependant je ne nie pas au critique que les Caraïbes ne ſachent faire des paniers de joncs, & tirer la pulpe des courges, pour s'en ſervir en guiſe de bouteilles : je ne nie point que des curieux ne puiſſent avoir, dans leurs cabinets, de petits vaſes travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des moines de Cuſco, qui paſſent toute leur vie, dit dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment auſſi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme idoles de la Lapponie ; on voit par la relation de M. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France : les cabinets de quelques

curieux renferment auſſi des marmouſets de terre cuite, faits par les Tunguſes, & de petits chauderons de pierre ollaire faits par les Groënlandois. Enfin un homme peut raſſembler toutes les curioſités qu'il juge à propos; mais il ne s'enſuit point que les Péruviens euſſent quelque idée des beaux arts, parce qu'ils ſe ſervoient de gobelets à deux anſes pour boire la chica (1). On recherche les monuments des peuples groſſiers pour les faire contraſter avec les monuments des peuples induſtrieux, & cet amuſement eſt déjà une eſpece d'étude, d'où il peut réſulter quelque utilité.

Le critique aſſure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, ſont de très-bonnes cartes géographiques & topographiques; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en ſont pas moins exactes, ni moins fidelles; parce que les diſtances y ſont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, ſans examiner le moins du monde ſi un pareil récit mérite quelque croyance. Les voyageurs, & les Miſſionnaires qui ont vêcu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclairciſſements ſur la ſituation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en diſoient de bouche: d'ailleurs ils ne ſavent point aſſez deſſiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur ſavoir en ce genre ſe borne à graver, d'une maniere extrêmement groſſiere, ſur des écorces d'abres, des eſpeces de figures

(1) Voyez la *planche XVI du voyage au Pérou de Don Juan.*

de caſtor, de tortue, de renard &c. Ces emblêmes ſervent à diſtinguer les hordes : j'ai vu des perſonnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord euſſent de ces eſpeces d'armoiries ; mais cela n'eſt pas du tout étonnant : car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, ſe reconnoiſſent à de certains ſignes, comme en ont auſſi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européennes n'aient pris leur origine en Allemagne, où les mœurs & les uſages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & de la Scythie : les premiers Francs, qui pénétrerent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles ; mais comme ils ne deſſinoient gueres mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds ; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lis, ſans cependant beaucoup changer la forme d'abeille, qu'on y reconnoît encore bien ſenſiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui ſortoient de leurs forêts comme un eſſaim, & qui avoient un chef ou un roi, priſſent pour leur emblême des abeilles : cette alluſion devoit leur tomber dans

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE critique accuſe l'auteur des *Recherches philoſophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui ſans doute, l'auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'hiſtoire du nouveau monde, ſavent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux ſeuls peuples de l'Amérique, qui fuſſent policés, en comparaiſon de cet état de barbarie & d'abrutiſſement où végétoit le reſte des Indiens occidentaux. C'eſt un fait ſi inconteſtable, qu'il n'a jamais ſouffert & ne ſouffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains inſtruits.

Le critique eſt bien éloigné d'avoir approfondi les choſes : il ne cite aucun auteur, & tandis qu'il pouvoit conſulter Linſcot, Laëet & tant d'autres hiſtoriens reſpectables, il ne fait que compiler Céſar Rochefort, le plus inexact & le moins eſtimé de tous les voyageurs qui aient écrit au ſiecle paſſé (1).

(1) Son *Hiſtoire naturelle & Morale des Antilles* de l'édition de Paris 1660, eſt remplie d'exagérations & de récits romaneſques ; ce qui n'eſt pas étonnant quand on ſait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne ſavoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'hiſtoire naturelle, il démontre qu'il ne connoiſſoit ni les plantes, ni les animaux.

Ce Céſar Rochefort avoit, de ſon côté, compilé une relation attribuée à un certain Briſtock, homme obſcur, homme abſolument inconnu dans la république des lettres. On a inſéré dans les premieres éditions du Moréri, un extrait de Rochefort ; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le critique, qui en remplit pluſieurs pages de ſa diſſertation : cependant il ne ſait point ſi cette prétendue monarchie des Apalachites ſubſiſte encore ; ou ſi elle a été détruite ; ce qui n'eſt pas ſurprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien ſavoir du tout. La vérité eſt, que cette prétendue monarchie n'a jamais exiſté ; j'en appelle ici au témoignage de tous les ſavants ; j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoiſſent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (1) : ils connoiſſent encore depuis très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie ſi célebre par les loix qu'a daigné lui dicter le philoſophe Locke. Or les Anglois de ces établiſſements commercent avec les Apalachites, qui ſont & qui ont toujours été de vrais Sauvages ; auſſi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la réſine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par inciſion d'un arbre réſino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des meſures, non plus que

(1) Voyez *A Conciſe account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction Françoiſe de cet ouvrage en Hollande.

les Cherakis & les Creeks auxquels ils reſſemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, des braſſelets de coquilles, ils ſont comme eux diſtribués en petites hordes, ſoumiſes à un chef, que les anciennes relations nomment *Paraouſtis* ; mais il y a bien de l'apparence que ce mot eſt auſſi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux capitaines des Sauvages du Nord, qui ſe nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préferent tellement la chaſſe à l'agriculture, qu'on eſt obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte auſſi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes ; & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples ſe ſervent, dans leurs maladies, de l'infuſion des feuilles de la Caſſine, ou *Cacina Floridianorum* des Botaniſtes, & qui paroît être une eſpece du ſureau ; au point que je doute que ce ſoit réellement un meilleur ſudorifique que notre ſureau commun. (1)

(1) M. Luwdig, dans ſes *Definitiones generum Plantarum*, N°. 160. range la Caſſine, qu'on appelle auſſi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulieres, & M. Linnæus, dans ſa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur pentapétale. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une eſpece de ſureau. On s'en eſt ſervi en Europe, mais ſes vertus n'ont guere répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximenes. Les Anglois de l'Amérique lui préferent le thé de la Chine : ils ont même tenté de tranſplanter des Théyers dans leurs colonies ; mais on aſſure qu'ils

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une paliſſade, & cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charleſtown, comme on peut aiſément s'en convaincre en conſultant les plus anciennes cartes : car les différents établiſſements, que les Eſpagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuſe expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de ſaint Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Eſpagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en proceſſion viſiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, ſurvenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiſeaux, comme l'on fait dans l'égliſe de Notre-Dame à Paris, quand les rois de France y entrent. Mais tous cela paroît être un tiſſu de fables, auxquelles la relation de ce Briſtock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainſi que tous les Sauvages du nouveau monde, quelque tradition ſur les anciennes viciſſitudes phyſiques : mais les eaux d'un lac ne peuvent

---

n'ont pas pris, & ils ſont obligés de faire venir leur thé de Londres.

occaſionner un déluge aſſez mémorable, pour qu'on en conſervât le ſouvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'hiſtoire de cette nation ; car tout le reſte reſſemble à ce qu'on a conté du royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'empire des Sevarambes, & ſur-tout de la république des Auſtraliens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu ſous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Auſtraliens, un temple tout de criſtal, & preſqu'auſſi magnifique que celui que dom Pernetty place chez les Apalachites ; que Linſcot appelle des barbares ſans mœurs comme ſans religion (1) ; & qui, au lieu de prêtres, avoient des ſorciers que les relations nomment indiſtinctement Juvas, Jonas & Joanas.

J'obſerverai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la deſcription d'un temple ; ce ſujet eſt pour le vulgaire des faiſeurs de relations, ce que la deſcription d'une tempête eſt pour les poëtes. Que n'a pas dit Garcilaſſo du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce temple de la Louiſiane où l'on gardoit le feu ſacré ? Et cependant on ſait, à n'en point douter, que tout cela eſt fabuleux, de l'aveu même de M. du Mont. Ce prétendu temple de la Louiſiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils

(1) *Traduction de Linſcot. Chap. I. pag. 72.*

y gardoient le feu ſacré ; & malheureuſement cette mépriſe a été conſignée dans un livre que je ne nomme pas par reſpect.

Si dom Pernetty avoit daigné réfléchir, que les Apalachites manquoient d'inſtruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impoſſible de *creuſer dans le roc* (1), un appartement long de deux cent pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-ſeulement au deſſus des efforts de ces Sauvages ; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connuſſent le ſecret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut obſerver que toutes les grottes, toutes les excavations, qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *monts bleus*, ſont des ouvrages ou des jeux de la nature, & non des monuments de l'induſtrie humaine. M. Bertrand, en ayant bien conſidéré la ſtructure, a envoyé à la *ſocieté royale* de Londres, un ſavant mémoire, dans lequel il explique de la maniére la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il eſt, ſelon moi, beaucoup plus prudent d'ajoutet foi à ce que dit un naturaliſte tel que M. Bertrand, que de

(1) Ce ſont là les termes du critique. Tant il eſt vrai qu'en compilant des relations ſuſpectes, il faut examiner au moins ſi ce que ces relations diſent eſt poſſible ou impoſſible, vrai ou faux, probable, ou non, abſurde ou ſenſé, naturel ou ſur-naturel. Or creuſer dans le roc ſans inſtruments de fer, cela eſt ſurnaturel.

compiler aveuglément la relation d'un romancier tel que Briſtock, qui en bâtiſſant ſon temple, n'avoit pas penſé au défaut du fer ; mais c'eſt une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le critique a été aſſez peu inſtruit, pour aſſurer que Jean Ribaud, en débarquant ſur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride ſeptentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une monarchie. Cette aſſertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ſes compagnons reſterent ſur les côtes & n'oſerent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus ſauvage ; au point qu'on ne put y amaſſer aſſez de vivres pour en charger un ſeul navire, qui reporta la colonie Françoiſe, affamée, en Europe.

L'expédition de René la Laudoniere fut auſſi extrêmement malheureuſe : la diſette perſécuta conſtamment les François, errants ſur les côtes depuis la riviere May juſqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti ſon fortin ſur la plage ſeptentrionale : on crut mieux faire que lui, en bâtiſſant dans la partie du Sud ; mais tout cela fut inutile : les François, abattus par la famine, ne purent réſiſter à une poignée d'Eſpagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut abſolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une ſeule barque pour s'en mettre en poſſeſſion ; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de force que l'Eſpagne y entretenoit : d'ailleurs la France ne reconnoiſſoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune poſſeſſion légitime d'aucune puiſſance*, au-delà du premier méridien,

que les géographes Eſpagnols faiſoient paſſer pour la plus occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI (1).

Quand au milieu du dix-ſeptieme ſiecle, les Anglois ſurvinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue monarchie, imaginée par Briſtock; ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement: les Eſpagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laiſſé à-peu-près en cet état où on l'a trouvé, après le traité de Fontainebleau, la péninſule de la Floride & même la Floride Françoiſe, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants, & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf: la quantité de ſerpents & des bêtes venimeuſes égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande monarchie dans cette région en 1653, puiſqu'en 1662, époque de l'arrivée de la co-

(1) Les Eſpagnols avoient encore des raiſons particulieres pour placer le premier méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faiſoient accroire que la bouſſole ne décline pas ſous le méridien des Açores, ce qui eſt abſolument faux; car elle décline par tout. Au reſte, on continua en France à adopter la poſition du premier méridien à la mode des Eſpagnols, juſqu'au régne de Louis XIII. Ce fut le cardinal de Richelieu qui fit porter l'édit, par lequel il eſt ſérieuſement défendu à tout géographe, faiſeur de cartes, & graveur, de placer le premier méridien aux Açores; & il ſeroit difficile de trouver des mappemondes Françoiſes où cela ne ſoit obſervé.

lonie Angloiſe, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chaſſe.

Je me ſuis apperçu que le critique cite, à chaque inſtant, les *Diſſertations* de Gueudeville, ce moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner ſa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que, quand on veut connoître l'hiſtoire de l'Amérique, il faut recourir aux originaux; & non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas hiſtorique* ne peut pas même ſervir aujourd'hui, & ſur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par M. de l'Iſle, Danville, Green & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des auteurs cités par *dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

ON accuſe l'auteur des *Recherches philoſophiques*, d'avoir fait tous ſes efforts pour détruire l'exiſtence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds, que quand on entreprend de détruire une choſe, il faut être au moins perſuadé, que cette choſe exiſte, & l'auteur n'a jamais été, & n'eſt pas encore aujourd'hui perſuadé de l'exiſtence des Géants: il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il eſt très-libre à un chacun d'en penſer ce qu'il veut; mais ceux, qui ont lu l'hiſtoire des *Toupi* de la Grece moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'iſle de San-

torino, & ſur-tout l'hiſtoire des *Wampires*, ſont un peu plus réſervés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des perſonnes reſpectables par leur caractere, & des milliers de témoins venir à Vienne, *jurer ſur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*.

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe; le peuple même n'y croira plus: *nec pueri credent*; & au bout de cinq ou ſix ans, on en parlera auſſi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué; alarmé, effrayé une grande partie de l'Europe, & c'étoient des farfadets, ou tout au plus des chauves-ſouris. Auſſi les naturaliſtes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la chauve-ſouris Aſiatique.

Le critique qui n'a point vu de ces Géants, n'eſt pas peu embarraſſé, lorſqu'il veut démontrer leur exiſtence par de vains raiſonnements. L'embarras où il s'eſt trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection ſuivante.

S'il y avoit une race giganteſque au ſud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le critique ſe fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On aſſure, que le pere Delrio ſe mit un jour ſi fort en colere contre un homme qui avoit nié l'exiſtence des démons, qu'on fut obligé de le ſaigner de peur d'accident. Il faut diſcuter ces ſortes de choſes avec modération, & ne pas imiter le démonographe Delrio.

D'abord le critique rapporte que M. Guyot, qui n'étoit ni anatomiſte, ni naturaliſte, mais un très-habile marin, ayant trouvé ſur un ſi-

vage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caisse (1); mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jeta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva : un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura, qu'on savoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caisse, & qu'alors il n'y avoit d'autre remede que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-dessus l'Evêque Espagnol mourut, & on le jeta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupede, à quelque cheval, ou à quelque taureau. Le marin Guyot, n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossiérement, puisque Turner qui étoit chirurgien, ramassa, dans le Brésil, quelques ossements qu'il prit pour les débris d'un squelette humain, giganteſque : mais lorsqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupede.

Je demande après cela à tout homme judicieux si le conte de M. Guyot, rapporté par dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y eut autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante ?

(1) Dissertation du critique.

Celui qu'on trouva en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les ſavants ſont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des ſquelettes humains, ſont des reſtes de grands animaux terreſtres ou marins.

Quant on lit l'hiſtoire, on trouve des traditions ſur l'exiſtence d'une prétendue race giganteſque, dans preſque tous les pays du monde, & même, dit M. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Theſſalie, de l'iſle de Crete, & ſur-tout de ceux de la Paleſtine, qui étoient tous ſexdigitaires, à ce qu'aſſure le ſavant M. Huet, qui n'a jamais rêvé?

L'Auteur des *Recherches philoſophiques* après être entré dans de longues diſcuſſions ſur les grands os foſſiles qu'on rencontre preſque partout en creuſant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition ſur l'exiſtence des Géants, ſi univerſellement adoptée. Cependant n'eſt-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os foſſiles, qui étoient auſſi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le chap. XVIII du 26e livre de Pline, où il traite de l'ivoire foſſile, & de ce qu'il appelle les pierres oſſeuſes, *lapides oſſei*? Or l'ignorance de l'anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcaſſes des quadrupedes & des cétacées. Il falloit donc néceſſairement que cette tradition ſur

les Géants, ſe répandit par-tout où on exhumoit par haſard de ces reliques d'animaux, dont notre globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuſeront vrai-ſemblablement jamais, en effet on ne voit pas qu'ils aient jamais creuſé fort avant, au point qu'on peut aſſurer qu'il n'y a nulle part au monde une excavation profonde de 3000 toiſes, faite de main d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

ON a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des diables de Tavoyen, ou des lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puiſſe voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ſes *Eſſais*, à l'article des Canibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui ſe diſoient être ambaſſadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui ſoient jamais venus de l'Aſie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou ſix rhinocéros & pluſieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on ſait, à la Baſtille, & dont quelques autres ont travaillé, à la bibliotheque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les miſſions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreil-

les, une Negreſſe prétendue hermaphrodite, & pluſieurs éléphants, dont le dernier eſt mort à la ménagerie de Verſailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils ſont devenus ſi rares ſur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des ſinges Belzébuts, des caſoars, pluſieurs autruches, un Bréſilien infibulé, deux Groënlandois, qui, à ce que dit Crantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des pareſſeux où des aïs, des opoſſums, des fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des anes rayés du Cap, des caméléons, des crocodiles, des ſerpents à ſonnettes, des ſerpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amſterdam.

On attend, depuis deux cent cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & perſonne n'en amene; plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De ſorte que leur exiſtence, qui étoit douteuſe en 1540, étoit encore plus douteuſe en 1640, & encore plus douteuſe en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux ſe détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de ſingulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du regne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la terre pour être montré en Europe aux princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique; on en n'eût pas conduit quelques-uns dans

l'ancien monde ? non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps : or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique : on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon : aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller au-devant de ce monstre du nouveau monde ; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisieme s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons : encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont

on les garrotta ; quand on lit de pareils recits, on croit lire l'hiſtoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En ſuppoſant que la difficulté de ſaiſir un prétendu Patagon coloſſal, fût auſſi réelle qu'elle l'eſt peu, on comprend bien qu'il reſteroit la reſſource d'apporter leurs ſquelettes ; mais on a eu ſoin d'amener auſſi peu des individus morts que des individus vivants ; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur exiſtence ; parce qu'on ne laiſſa aucun moyen à perſonne d'en douter : voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion : on peut meſurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur conſtitution.

La cauſe qui dégrade la taille ordinaire de l'homme ſous le ſoixante-neuvieme degré de latitude Nord, eſt une cauſe ſenſible & palpable ; de ſorte que nous connoiſſons & le phénomene ; & ce qui produit le phénomene ; mais il n'en eſt pas ainſi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique : ils nous ſont abſolument inconnus, & la cauſe de leur exiſtence nous eſt auſſi abſolument inconnue. Quel naturaliſte pourroit rendre raiſon de ce que ſous le cinquantieme degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que ſous le cinquantieme degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de taille ordinaire & des Géants ? Comme dom Pernetty & Pigafetta le diſent.

Un fait, qu'on pourroit ſi aiſément prouver, s'il étoit vrai, qu'on a ſi mal prouvé, ſera toujours à mes yeux revêtu des caracteres de la fable, quoiqu'en diſent dom Pernetty & Pigafetta.

Si un jour on démontre juſqu'à l'évidence, que l'auteur des *Recherches philoſophiques* s'eſt trompé, on avouera au moins que les raiſons, qui l'ont induit en erreur, n'étoient pas mauvaiſes : ſi au contraire, on ne démontre pas qu'il s'eſt trompé, alors on avouera encore que les raiſons, qui lui ont fait rejeter cette fable, n'étoient pas mauvaiſes.

Tout ce que le critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, eſt abſolument inutile : car on ne peut répondre aux objections de l'auteur qu'en amenant des Géants même en Europe ; mais ſi deux ſiecles & demi n'ont pas pas ſuffi pour cela, il ne faut plus y penſer.

Loin que la diſſertation du critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté juſqu'au dernier doute, ſi j'en avois eu quelques-uns ſur leur exiſtence ; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, ſi j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Obſervations ſur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUand M. le Préſident de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a meſurés. Quand feu M. l'abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, ils les a meſurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été meſurés par ces voyageurs mêmes, qui atteſtent leur exiſtence. Or j'oſe dire que cela eſt inouï.

Le critique, toujours porté à noircir l'auteur des *Recherches philoſophiques* par les imputations les plus odieuſes, l'accuſe d'avoir falſifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point (1). Mais

(1) L'auteur des *Recherches philoſophiques* dit expreſſément dans une note au Tome I. qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué par le moyen de ſes cartes, à une minute près. Or le critique n'indique pas lui-même la poſition de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas ſue. On a publié juſqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à dom Pernetty, & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falſifiées. Il y a plus de cent & cinquante auteurs qu'il étoit abſolument néceſſaire de

qu'importe-t-il à l'exiſtence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou ſur le bord ſeptentrional du Détroit ? puiſque l'auteur convient, que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds mais je nie que Biron diſe qu'il les a meſurés.

Quand un Géant eſt trouvé, la choſe du monde la plus facile eſt de le meſurer.

II.

Qui croiroit que les différents voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces, ſur leur taille ? Cependant cela eſt auſſi vrai que cela eſt inouï.

(1) Selon la Giraudais, ils ſont hauts d'environ - - - - - - - - - 6 pieds.
Selon Pigafetta, - - - - - 8
Selon Biron, - - - - - - 9
Selon Aris, - - - - - - - 10
Selon Jantzon, - - - - - 11
(2) Selon dom Pernetty, ils ſont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne 12 $\frac{1}{2}$
Selon Argenſola, 13

conſulter ſur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'eſt pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas hiſtorique du compilateur Gueudeville.

(1) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baye Boucaut avec trois hommes de ſon équipage, M. de la Giraudais vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit juſqu'à 7 à 8 cent, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très-grande taille, pluſieurs d'environ ſix pieds.* Relat. de la Giraudais.

(2) Je fixe ici la hauteur des Géants de dom Per-

Il réſulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien ſuppoſer, que c'eſt ou la Giraudais, ou Argenſola.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a ſu dire s'ils ont de la barbe, ou ſi à l'inſtar des autres Américains; il ont le menton naturellement ras. Au reſte je ne ſuis pas étonné que, perſonne n'ayant penſé à meſurer ces prétendus monſtres, perſonne n'ait auſſi penſé à les obſerver.

IV.

Parmi les voyageurs qui ont atteſté l'exiſtence de cette eſpece d'hommes coloſſale, on ne trouve malheureuſement aucun philoſophe, aucun naturaliſte, aucun médecin. Il s'agit

---

netty d'après le ſquelette dont il parle dans ſa diſſertation. Car s'il s'eſt imaginé, qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'eſt ſans doute auſſi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci eſt fort conſéquent: là où les corps morts ont la ſtature giganteſque, il faut bien qu'il y ait des Géants; mais ſi malheureuſement ce ſquelette avoit appartenu à un cheval, alors tout ceci ne ſeroit plus ſi conſéquent. Je dirai dans la ſuite, qu'en ne ſuppoſant ce ſquelette que de douze pieds & demi de haut, il ſe trouveroit qu'il avoit appartenu a un individu qui étoit plus que *Géant.* Ainſi il y a dans la narration de dom Pernetty un double merveilleux, & il n'a laiſſé après lui qu'Argenſola, comme on le voit par mon calcul.

d'un fait d'hiſtoire naturelle, & ce fait n'eſt rapporté que par des auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette ſcience ; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argenſola, ne ſont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. M. le commodor Biron lui-même n'a jamais aſpiré à la réputation d'être *Anatomiſte*, non plus que M. Guyot.

Le voyageur le plus reſpectable par ſon caractere, par ſon mérite perſonnel, enfin feu M. le lord Anſon na pas daigné ſeulement faire inſérer dans la relation écrite par ſon chapelain, le moindre mot ſur les prétendus Géants.

Quant à M. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire : mais il en a ſeulement ouï parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On oſe bien nous dire que, dans de certaînes iſles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire : comme ſi l'eſpece humaine y étoit tour-à-tour enchantée & déſenchantée par la voix des fées ou celle des magiciens de l'ancienne chevalerie, qui faiſoient paroître & diſparoître un Géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer ; & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle ; de ſorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention eſt fort ingénieuſe, pour ne laiſſer

voir

voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela : car quand quelques jours après, il ſurvient un homme qui a cultivé l'hiſtoire naturelle, & qui a, par conſéquent, de bons yeux, on lui dit : vous venez trop tard & fort mal à propos ; car les Géants, qui étoient ici hier, ſont partis, & perſonne ne ſait où ils ſont allés. Si enſuite ce naturaliſte revenoit en Europe faire ſon rapport, dom Pernetty lui diroit, comme il l'a dit à l'auteur *des Recherches philoſophiques : Vous n'êtes pas du tout logicien ; puiſque vous vous ſervez contre l'exiſtence des Géants de preuves négatives : or il eſt clair comme le jour que tous ceux qui ſe ſervent de preuves négatives, ne ſont pas logiciens, & qu'un homme qui aſſure n'avoir pas vu des Géants & des démons, eſt un homme qui raiſonne très-mal : car ces Géants ont pluſieurs maiſons de plaiſance dans les ſables de la terre Del Fuego ; quand ils ne ſont pas dans une de ces maiſons, ils ſont ſans doute dans une autre, & laiſſent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.*

Que répondroit à cela le naturaliſte ; Il hauſſeroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'obſerve, que cette confuſion de deux races d'hommes ſi différentes, ſous le même climat, ſur la même terre, eſt un fait qui, à mon avis, choque les loix de la nature autant qu'elle nous eſt connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Negres, ni des Negres parmi les blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, eſt cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui atteſtent l'exiſtence des Géants :

ils ont vu, diſent-ils, indiſtinctement, dans les mêmes iſles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze peids & demi. Ils ont cru par-là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par-là rendu ce merveilleux encore plus incroyable ; c'eſt étayer une fable par une autre.

Si l'on diſoit que ces Sauvages de ſtature coloſſale & de taille commune, ne conſtituent pas deux races diſtinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes, comme parmi tous les autres hommes.

VI.

Dom Pernetty aſſure que, *pour détruire les Géants de l'Amérique. il faut les foudres de Jupiter.* (1)

Cet admirable raiſonnement me fait reſſouvenir de celui des Hongrois : lorſque la cour de Vienne envoya chez eux une commiſſion & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires ; *la cour*, dit-on, *veut inutilement détruire ces êtres. Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe les détruire.*

Il ſeroit aſſez difficile, ſelon moi, de ſoudoyer des Géants qui n'exiſtent pas, & qui n'ont jamais exiſté.

Au reſte il eſt ridicule de parler de Jupiter, lorſqu'il eſt queſtion des Sauvages de l'Amérique ; comme il eſt impie de parler de Dieu, lorſqu'il eſt queſtion des Wampires. C'eſt mêler des choſes infiniment reſpectables, avec des fables infiniment abſurdes.

---

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

VII.

La grandeur des inſectes du nouveau monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monſtrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut ? ces inſectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer ſur la côte déſerte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Friſe ont de rapport avec les chevaux de la Friſe, & les vers à ſoie de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le critique a ſi peu été en état de démontrer l'exiſtence des Géants, qu'il s'eſt lui-même à la fin apperçu de la futilité de ſes raiſonnements ; puiſqu'il propoſe de faire voyager les plus illuſtres philoſophes de l Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choſes. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques ſont ſi horriblement ſtériles, & habitées par des nations ſi brutales & ſi barbares, qu'au lieu d'expoſer la vie de quelques philoſophes, de quelques hommes précieux qui ne naiſſent pas tous les ans, & pour la conſervation deſquels nous ne ſaurions former trop de vœux, il ſeroit infiniment plus commode, & même plus ſenſé d'amener des Géants en Europe. Premiérement ils ſont ſujets nés de l'Eſpagne par la priſe de poſſeſſion de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, ſelon Sepulveda, eſt une eſpece de droit divin : ainſi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns ſous le bon plaiſir du roi d'Eſpagne, qui ne refuſeroit pas cette permiſſion, ſi on lui remontroit que le roi de Suede a bien daigné

accorder aux académiciens François la permiſſion d'enlever deux Lappons ; un mâle & une femelle. En ſecond lieu, ces Géants feroient une fortune ſi rapide en Europe, qu'ils ne ſe repentiroient jamais d'être ſortis de leurs déſerts. M. Guyot aſſure qu'ils mangent volontiers des chandelles de ſuif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup : mais ce qui me fait le plus de peine : c'eſt que le même M. Guyot ajoute qu'ils ſont fort dévots & fort jaloux : *il y en avoit un entre eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement ; on en demanda la raiſon, le chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le ciel.*

M. de la Giraudais, autre voyageur auſſi exact & auſſi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Patagons ne ſont pas du tout jaloux : *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modeſtes ; quoique leurs maris mêmes engageaſſent les François à leur faire des careſſes* (1).

Ces Patagons connoiſſoient bien peu les François, qui ſe ſont fait chaſſer neuf fois d'Italie, dit M. de Monteſquieu, à cauſe de leurs libertés avec les femmes, & de leur inſolence avec les filles. (2)

IX.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géants*.

---

(1) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un marin, qui faiſoit à ſa guiſe des diſſertations ſur les mœurs des Sauvages.

(2) *Eſprit des Loix. Liv. X. Chap. XI.*

On aſſure qu'un auteur Allemand a prouvé par des raiſons phyſiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'eſpece humaine, & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excede de beaucoup la ſtature commune, ſont des monſtres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet auteur a pu employer des raiſons admiſſibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du globe, hormis l'intérieur des terres Auſtrales : on a vu néanmoins ſur les côtes de ces terres, des hommes qu'on ſuppoſe reſſembler au reſte des habitants; Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainſi que Pelſart : ceux qui ont été vus par Pelſart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de ſingulier, ſinon qu'ils marchoient quelquefois droits & d'autrefois ſur leurs mains & ſur leurs pieds, comme les Négrillons ſe traînent dans le ſable avant qu'ils ſachent ſe tenir débout. Corneille de Bruïn nous a auſſi donné le portrait d'un homme des terres Auſtrales, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du globe on n'a pas trouvé une ſeule eſpece d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on a trouvé quelques eſpeces au-deſſous de la grandeur commune : tels ſont les Samoyedes, les Lappons, les Scrélingers du Groënland, les Innuits que nous nommons Eskimaux. Ne ſeroit-il pas bien étonnant après cela, que la nature ſi uniforme, ſi conſtante, ſi invariable par-tout où le genre humain eſt répandu, eût préciſément violé cette regle, & rompu ce modele dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique : & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais ſeulement à l'égard d'un très-petit nombre; de ſorte

qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais ſeulement quelques familles de Géants.

Dans les eſpeces animales, la nature n'a pas entiérement obſervé cette uniformité : mais elle l'a plus obſervé qu'on ne penſe ; car la plus petite eſpece de chiens eſt une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapétiſſe ces animaux à ſa volonté, a ainſi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit inſenſiblement la taille du chien berger, qui eſt le prototype de tout le genre.

Quant aux autres eſpeces de quadrupedes, on peut aſſurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand cheval de Hollande, n'eſt pas un géant reſpectivement au petit cheval du Nord, ou de la Chine : non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'eſt un géant reſpectivement à un lappon ou à un Groënlandois. M. de Buffon aſſure qu'un homme de dix pieds ſeroit un géant : par la raiſon qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on ſuppoſe être de cinq pieds (1). Pour étendre cette propoſition au point qu'on puiſſe en faire une regle pour ſavoir ce que c'eſt véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire eſt de cinq pieds

(1) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la meſure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & ſi on alloit juſqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille giganteſque ſeroit de 11 pieds : le grand Arabe qui ſe montra à Rome ſous l'empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

trois pouces : ainſi un individu de dix pieds & demi, ſeroit un géant, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernetty, & dont M. Guyot mit les os dans une caiſſe, avoit, à ce qu'on oſe nous dire, douze à treize pieds de haut : ainſi il ſe trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En ſuppoſant qu'il avoit, comme j'ai dit, 12 pieds, alors il auroit eu, depuis les talons juſqu'à la bifurcation du tronc, ſix pieds trois pouces : en ſorte qu'un grand Européen auroit pu paſſer entre ſes jambes debout. C'eſt bien faute de réflexion qu'on donne un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible coloſſe ſur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais ſi l'on veut encore l'augmenter d'avantage, il n'y a qu'à faire faire à ce coloſſe & à ce cheval vingt lieues par jour ſans boire ni manger : ce qui ne ſeroit pas beaucoup pour un de ces chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le critique, reſtent trois jours & trois nuits ſans prendre aucune nourriture, & ſans s'abreuver, & cependant, ajoute-t-il, ils ſont bien plus beaux que les chevaux d'Eſpagne & font ſoixante lieues d'une ſeule courſe, ſans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on on croira volontiers tout ce que dom Pernetty dit des chevaux ; mais il exagere en parlant des bêtes ; comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Obſervations ſur les Voyageurs.

IL eſt naturel de faire l'objection ſuivante.

Ceux qui diſent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir ſi étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le diable dans la haute Egypte. ni Tavernier à aſſurer, que les femmes Turques ſont des ſorcieres qui ſavent nouer & dénouer l'aiguillette : cependant ils ont dit cela. Quand une fauſſeté eſt découverte, il eſt aſſez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reſte, on peut établir comme une regle générale, que ſur 100 voyageurs, il y en a 60 qui mentent ſans intérêt, & comme par imbécillité, 30 qui mentent par intérêt, ou ſi l'on veut par malice, & enfin 10 qui diſent la vérité, & qui ſont des hommes : mais malheureuſement ce n'eſt point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéreſſants, des obſervations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en ſont pas moins puériles pour n'être pas faux ; & qui deviennent inſupportables, lorſque l'ennui y eſt joint.

On s'eſt plaint depuis long-temps, & on ſe plaint encore tous les jours ; de ce que dans cette foule importune de voyageurs qui ſe mêlent d'écrire, il s'en trouve ſi peu qui méritent

d'être lus ; mais cela n'eſt pas étonnant, lorſqu'on réfléchit que ce ſont ordinairement des marchands, des flibuſtiers, des armateurs, des aventuriers, des miſſionnaires, des religieux qui ſervent d'aumôniers ſur les vaiſſeaux, des marins, des ſoldats ou des matelots même : l'hiſtoire naturelle, l'hiſtoire politique, la géographie, la phyſique, la botanique, ſont pour la plupart d'entre eux, comme les terres Auſtrales dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui ſe ſoient diſtingués, & pour ainſi dire élevés au-deſſus du vulgaire des auteurs de relations, ſur leſquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il ſemble, quelque ſupériorité, mais leur jeuneſſe eſt entiérement conſacrée à la théologie, la choſe du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monaſtique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette juſtice aux jéſuites, que leurs miſſionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés groſſiers. Ce qui eſt vrai par rapport aux ordres monaſtiques, eſt encore vrai par rapport aux différentes nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne : où l'on a raſſemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis aſſurer n'avoir jamais lu de relations où il y a plus des fauſſetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la ſuperſtition & à l'ignorance. Les Eſpagnols ſont auſſi dans leurs relations pitoyablement ſuperſtitieux, exagérateurs, & ce qui pis eſt, d'une prolixité aſſommante : auſſi preſque tous les voyageurs Eſpagnols, traduits en François,

ſont abregés par les traducteurs : M. Eidous, en traduiſant Gumila ; l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens ſont crédules & minutieux : ces deux défauts ſe font bien ſentir dans Gemelli, qui paſſe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant leurs voyageurs, ſi on en excepte Halley, Wood, Shau, Anſon, Pocoke, Dampierre, Adiſſon, raiſonnent plus profondément qu'ils n'obſervent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques. & on ne peut compter ſur ce qu'ils diſent, lorſque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoiſſances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipſé les plus célebres auteurs de ſon pays dans ce genre. Au reſte, Mr. le Poivre a rempli ſon titre de *Voyageur philoſophe* & c'eſt beaucoup (1).

Les Allemands ont produit des voyageurs très-eſtimables, tels que Kempfer, qui à un grand ſens joignoit une étude profonde de l'hiſtoire naturelle, ſi néceſſaire pour écrire un bon voyage, que ſans elle il me paroît preſqu'impoſſible de réuſſir ; & c'eſt une eſpece de prodige, qu'avec le ſecours ſeul d'une grande lecture & de peu de connoiſſances phy-

(1) Cet petit ouvrage de M. le Poivre, eſt intitulé, *Voyage d'un philoſophe, ou obſervations ſur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Aſie.*

ſiques, M. le chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui eſt redevable : il eſt parmi les voyageurs modernes ce qu'eſt Pauſanias parmi les hiſtoriens, & Strabon parmi les géographes. Cet homme avoit un eſprit ſi juſte, & une pénétration ſi grande, qu'il devina les principes ſur l'influence des climats, que M. de Monteſquieu a développés; ainſi qu'il avoit déviné la véritable origine du deſpotiſme oriental que M. Boulanger a tâché de développer (1). Enfin il étonne autant par la force de ſon jugement, que le voyageur Belon nous étonne par ſes connoiſſances en hiſtoire naturelle, & cela dans le ſeizieme ſiecle, lorſque cette ſcience ranimée par la voix de François I, ſortoit d'une nuit profonde.

Il eſt ſans doute bien ſurprenant, que de la ſeule univerſité d'Upſal il ſoit parti, depuis 1745 juſqu'en 1760, plus de voyageurs naturaliſtes que d'aucun pays de l'Europe : Ternſtrœm, Calm, Montin, Haſſelquiſt, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alſtrœmer & Falk. Tous ces diſciples de M. Linnæus ont preſque parcouru le globe entier : s'ils avoient auſſi bien poſſédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'obſerver avec juſteſſe, leurs ouvrages ſeroient bien plus répandus; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

(1) Le premier chapitre du gouvernement, civil; qui, dans la grande édition de Chardin in-4°. ſe trouve à la p. 286 du T. 3, renferme le germe de toutes les idées de feu M. Boulanger ſur le deſpotiſme. M. de Monteſquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sageſſe* de Charron, ſon principe ſur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'auteur des Recherches philoſophiques *pour nier l'exiſtence des prétendus Géants de la Magellanique.*

ON a objecté, que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'exiſtence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admiſe, il eût détruit ſon propre ſyſtême ſur la dégénération de l'eſpece humaine au nouveau monde.

Cette objection n'eſt pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fuſſent des Géants; mais ſi ces Américains ſont imberbes, ſi leur corps eſt entiérement dépilé, s'ils ſont preſque inſenſibles en amour, ſi la propagation eſt très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils ſe ſont laiſſés ſubjuguer par les moindres petites armées Européennes, s'ils manquent d'eſprit & de mémoire, ſi leur nom ſeul eſt une injure pour les Créoles, qu'importe-t-il donc à cette race puſillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux continent ? Puiſqu'il n'en eſt pas moins vrai qu'ils ſont quant à eux une race foible & de taille médiocre.

Les Lappons en ſont-ils moins des individus

chetifs & dégradés ; parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une ſtature impoſante & d'une belle figure ?

Pour que cette objection qu'on a faite, fût bonne, il faudroit dire, que la taille giganteſque eſt la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui ſont de petite taille, ne ſont qu'une exception à la regle. Or, ce ſeroit dire la choſe la plus abſurde qui pourroit tomber dans l'eſprit d'un homme malade : *velut ægri ſomnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & ſi outre cela il y a encore au nouveau monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi ; ce petit nombre de monſtres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils ſont ? c'eſt-à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les ſciences, ni les arts ; qui ſont, ou dans la miſere de la vie ſauvage, ou dans la miſere de la ſervitude, le rebut de l'eſpece humaine, & le triſte objet d'une ſtérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les meſurer, car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'eſt pas la coutume de meſurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner. Mais que ſeroit-ce donc, ſi on attaquoit des faits trés-avérés par des faits abſolument faux ? Alors on feroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre globe ne tourne pas autour du ſoleil : car di-

ſoit-il, notre globe eſt poſé ſur le dos d'une tortue, & cette tortue eſt ſoutenue par un éléphant : je vous laiſſe à juger après tout cela, ajouta-t-il, ſi un globe poſé ſur le dos d'une tortue, peut tourner autour du ſoleil, comme l'aſſurent ces Franguis qui n'ont pas le ſens commun.

Pour démontrer juſqu'à l'évidence, que l'auteur des *Recherches philoſophiques* n'a pas été guidé pas les intentions qu'on lui prête, il ſuffit de placer ici ſes propres termes.

» Si la totalité de l'eſpece humaine eſt indu-
» bitablement affoiblie & dégénérée au nouveau
» continent, que pourroit-on inférer de la dé-
» couverte d'une petite horde moins débile &
» moins altérée que le reſte, & qui eſt très-peu
» nombreuſe, au rapport même de ceux qui en
» atteſtent la réalité. Au lieu de recourir à la
» puiſſance créatrice, que nous ne connoiſ-
» ſons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire
» que cette petite horde jouit d'un climat plus
» pur, d'un air plus ſain, d'une terre plus
» bénigne; qu'elle uſe d'aliments plus ſuccu-
» lents que les autres races Américaines „
(1) ?

On voit par-là, que l'auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'exiſtence des prétendus Géants Patagons, ſon ſyſtême ſur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit ſouffrir aucune atteinte; & cela eſt ſi vrai, que chacun eſt à portée de concevoir que l'affoibliſſement dans une eſpece d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des indi-

(1) *Recherches philoſophiques*, Tome I,

vidus, mais le plus grand nombre : on conçoit encore qu'un individu qui eſt manifeſtement vicié dans ſon organiſme, dans ſes facultés intellectuelles ; n'en eſt pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le ſont pas. Ainſi le critique a eu tort de ſuppoſer là un motif auquel l'auteur n'a pas penſé ; car l'auteur lui ſeul ſait ce qu'il a penſé ; & quand on a ſes expreſſions, il ne faut pas chercher ſes idées ; mais il falloit abſolument lui ſuppoſer un tel motif, pour ſe procurer celui de le noircir mal-adroitement, en l'accuſant d'avoir falſifié des relations imprimées, qui ſont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conſéquent très-inutile de vouloir falſifier. D'ailleurs, ſi les Géants de 12 à 13 pieds exiſtent, ils exiſtent indépendamment des relations.

Comme la critique eſt une oſtentation de ſes forces; il faut néceſſairement qu'elle ſoit ſoutenue par une ſupériorité de connoiſſances : car c'eſt ſe vouer à la riſée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut ſavoir que l'hiſtorien Laët n'a jamais été en Amérique, & dom Pernetty le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes ſauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans ſon cabinet d'Anvers ou d'Amſterdam (1).

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaiſante : il en réſulte, comme on voit, que le critique a cité par vanité des

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris ; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite auſſi Mercgrave & Piſon, d'une maniere qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reſte, ſans prétendre faire ici des reproches au critique, je ne puis m'empêcher de lui repréſenter, que les auteurs dont il s'eſt ſervi, ſont ſi ſurannés par rapport aux pays de notre continent, ou ſi modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas poſſible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le moine Plan Carpin qui voyageoit en 1246, le moine Rubréquis, fameux impoſteur qui voyageoit en 1253, Buchequius, les *Dies geniales* du juriſconſulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie, mais en revanche il a compoſé deux ſavants chapitres : l'un pour prouver qu'il y a des ſpectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des ſirenes ; qui ſe ſont ſouvent montrées, dit-il, aux philoſophes Théodore de Gaza & George de Trapezunte, dont elles étoient amoureuſes à la fureur. Eſt-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols ?

Quant aux auteurs ſur l'Amérique, ceux que le critique cite le plus ſouvent d'après Gueudevilles, ce ſont le P. Feuillée & Frézier, qui venus près de deux cent ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire ſur la ſituation où elle étoit à la fin du quinzieme ſiecle, ils n'ont pu rien nous apprendre ſur cette époque terrible & mémorable où une moitié du monde fut ſubjuguée par l'autre.

Le critique aſſure qu'*il a lu & relu une quan-*

tité de relations de l'Amérique. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas hiſtorique de Gueudeville? Ceux qui ſe connoiſſent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhenſible, c'eſt que le critique ajoute, que les auteurs qu'il cite ſont les mieux inſtruits & les plus dignes de foi : comme ſi le moine Rubrequis & l'avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Diſſertations critiques*, il me paroît, que je m'y ſerois pris tout autrement : j'aurois cité les bons auteurs, & non les plus mépriſables qu'on connoiſſe : j'aurois cité les auteurs contemporains, & non ceux qui ſont venus deux ſiecles après l'époque dont il eſt queſtion : j'aurois cité des auteurs que j'aurois lus, & non des auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque académie, & que j'euſſe jugé à propos de lire ma diſſertation devant cette académie ; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matiere eût été ſuſceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'organiſation de la matiere.

JE ſuis réellement fâché de devoir démontrer, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonſtration, je m'en ſerois volontiers diſpenſé.

Voici les termes du critique :

« Que M. de P. moins timide que M. de » Buffon, veuille ſoutenir avec lui, que la » matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu au » nouveau monde ; que l'organiſation n'y eſt » pas encore achevée de nos jours, c'eſt une » opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre » tant qu'il lui plaira ; on ne ſera pas obligé » de l'en croire ſur ſa parole, puiſque les faits » dépoſent contre lui. Mais qu'il enchériſſe » ſur M. de Buffon, qui ne comprend dans ſon » hypotheſe que les plantes & les animaux ; » & que M. de P. veuille l'étendre ſur toutes » les races d'hommes en général Américains, » alors on pourra lui dire ce qu'il dit au doc- » teur Maty : vos réflexions ne ſont pas heu- » reuſes ; on pourra même ajouter : vos argu- » ments ſont bien foibles ; & le comble du » ridicule eſt de fermer les yeux à l'évidence, » & de vouloir s'appuyer de phénomenes in- » conteſtablement faux ».

Il réſulte, comme on voit, de cette imputation que M. de P. a ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu en Améri-

que. Mais le lecteur ne ſera pas peu ſurpris d'entendre que M. de P. a ſoutenu préciſément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-deſſus. Tome I.

La nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage ou pour ne le completer que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'univers connu : ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre hémiſphere ? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypotheſe, & ſi on admettoit une formation ſucceſſive d'êtres organiſés ; pendant qu'on eſt convaincu qu'il ne paroît pas même ſur la ſcene du monde un nouvel inſecte. Les germes ſont auſſi anciens que les eſpeces, & les eſpeces paroiſſent auſſi anciennes que le globe. Si la formation ſpontanée & fortuite a occupé ſi long-temps les philoſophes de l'antiquité, c'eſt qu'ils étoient trop mauvais phyſiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette diſpute méthaphyſique.

On voit par ce paſſage ſi formel, que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a rejeté, comme une abſurdité inſoutenable, la *formation fortuite & ſpontanée* : il a ajouté, qu'il ne paroît pas ſur la ſcene de l'univers un nouvel inſecte : il a ajouté encore, que les eſpeces ſont auſſi anciennes, ſelon lui, que le globe qu'elles habitent. Il a donc abſolument rejeté, comme une abſurdité inſoutenable, l'organiſation récente de la matiere au nouveau monde ; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création ſpontanée, n'admet pas auſſi une organiſation récente de la matiere, & ſurtout lorſqu'il aſſure, que les germes ſont auſſi anciens que le globe, ou les eſpeces animales

auſſi anciennes que le globe. Ces propoſitions rentrent l'une dans l'autre : ce qui eſt contenu dans l'une, eſt contenu dans toutes les deux. Ce n'eſt pas ici une choſe dont les ſavants ſeuls puiſſent juger : c'eſt un fait dont tout homme qui ſait lire peut juger. Le critique ſeul en a mal jugé.

Si l'on ſe rappelle tout ce que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a dit, dans plus de trente endroits, de la deſtruction des grands quadrupedes en Amérique, des os foſſiles, des innondations & des viciſſitudes phyſiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition ſur un Cataclyſme ; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce ſyſtême même, que le critique lui fait un crime de défendre. Lorſqu'il a ſoutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & volcans, il ne prévoyoit ſans doute pas qu'un critique viendroit l'accuſer d'avoir ſoutenu l'organiſation récente ; puiſqu'il eſt, dans ſon livre, exactement queſtion du contraire. Il s'agit d'une ancienne deſtruction.

Je démontrerai par un autre paſſage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le ſentiment de M. de Buffon, l'auteur des *Recherches philoſophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illuſtre naturaliſte.

Voici encore une fois ſes termes. Tome I.

La grande humidité de l'athmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes, répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort

au long : il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plupart des cauſes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants : & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins difficulté que l'hypotheſe de Mr. de Buffon, qui ſuppoſe que la nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de concevoir que des êtres quelconques ſeroient au ſortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité : il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

On voit par-là évidemment, que l'auteur n'a pas adopté du tout le ſentiment de M. de Buffon, comme le critique ſe l'eſt mis dans l'eſprit : il attaque un livre : il a ce livre ſous les yeux & il ne voit pas ce qui y eſt, & y met des abſurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni ſi peu de bonne foi.

Quand même l'auteur auroit adhéré aux opinions de M. de Buffon, il ſeroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raiſons très-fortes pour ne point embraſſer, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit ſenti autant de plaiſir à le ſuivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernetty, qui n'a jamais lu les ouvrages de M. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui ſeroit fort facile de détruire le ſyſtê-

me de l'organiſation récente ; mais il ſe trompe, & s'il vouloit joûter en cette matiere contre M. de Buffon, il éprouveroit une réſiſtance où tous ſes vains efforts échoueroient. Il ſe contente de dire, que *les faits dépoſent contre* ; mais quels ſont ces faits ? Voilà ce que j'euſſe été charmé de ſavoir. On ne peut oppoſer à l'hypotheſe de l'organiſation récente que que de très-fortes probabilités, & non des faits ; car, quand la nature opere, elle opere en ſilence & pour ainſi dire, ſans témoins. Je parle ici dans le ſyſtême de M. de Buffon.

J'ai prouvé que le critique lui ſeul à trouvé dans les *Recherches philoſophiques* des choſes que perſonne ne ſauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me ſouviens que quelqu'un m'a un jour propoſé le problême ſuivant :

Eſt-ce un avantage pour un auteur d'être bien ou mal compris par ſon critique ?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un critique éclairé étoit ſans comparaiſon préférable à un autre critique moins éclairé ; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être affoibli par cinq ou ſix objections bien faites, que de ſe voir accablé par un grand nombre de mauvaiſes raiſons : alors on n'eſt pas bleſſé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être ſi foncierement mal faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci reſſemble beaucoup à l'aventure d'un avocat, qui, pour ſoutenir une cauſe manifeſtement mauvaiſe, avoit rempli ſon Factum de mille chicanes : là-deſſus le défendeur atteſta par ſerment, qu'il aimoit mieux perdre ſon procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaiſes raiſons ; & l'avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre continent.

CEtte maniere de critiquer un livre, eſt abſolument vicieuſe, où l'on confond ce que l'auteur diſtingue dans ſon livre.

L'auteur a diſtingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes, ou, comme parle M. de Monteſquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'auteur a enſuite dit, que c'eſt ſur les montagnes convexes de notre continent (1) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureuſement pour lui, ce ſentiment étoit celui de Platon; ainſi qu'on peut s'en convaincre par un paſſage très-remarquable de Strabon : ce ſentiment eſt encore celui de tous les philoſophes modernes qui ont fait des recherches ſur l'hiſtoire des nations. Or le critique objecte à cela; *mais, ſelon vous, on devroit trouver les plus anciens peuples en Amérique ſur le Chimboraço.*

(1) « Comme c'eſt ſur les plus grandes élévations » convexes de *notre continent*, qu'on doit chercher les » plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les » Tartares ne l'emportent à cet égard ſur tous les autres ». *Recherches philoſophiques.* Tome II.

Il eſt clair comme le jour, qu'il eſt ici queſtion des peuples de notre continent & non pas des peuples du nouveau continent. Le critique a confondu tout cela, & n'a pas laiſſé une ſeule idée ſans la bouleverſer.

Voilà préciſément ce que l'auteur n'a eu garde de dire ; car en ce cas, il eût dit trois grandes abſurdités.

1. L'auteur a parlé des peuples de notre continent, & le Chimboraço n'eſt pas dans notre continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramydales comme le Chimboraço, ou le Pic de Ténérif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraco eſt trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes puſſent y vivre avec leurs troupeaux, ou ſans leurs troupeaux.

Ainſi dom Pernetty, pour combattre bien à ſon aiſe l'auteur des *Recherches philoſophiques*, commence par lui refuſer le ſens commun : alors il l'accable & prend un ton impoſant ; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne ſe trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ſes expreſſions, & plus modeſte.

L'auteur a connu l'élévation du Chimboraço; puiſqu'il l'a indiqué, non pas comme dit le critique d'aprés M. de la Condamine, mais d'après les obſervations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette eſpece de boſſe qui eſt en Tartarie ; car outre qu'il en avoit vu la meſure, eſtimée dans le quatrieme volume du P. du Halde (1), il a dit que les rivieres &

(1) « Cette région eſt fort élevée & pleine de » montagnes. Il y en a une entre autres ſur la quelle » nous avons toujours monté durant cinq ou ſix jours les

les fleuves, qui en deſcendent, nous indiquent aſſez cette hauteur. Or, ſi après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre ſur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aiſe ſur un rocher tout ſtérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout ſon diſcours aucune trace de ſens commun, & ſa diſtinction des montagnes en convexes & pyramidales eût été tout à fait inutile dans ſon ſyſtême. Le critique n'a pas compris ceci.

L'auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent ſur le ſommet des Alpes ou des Pyrénées : parce que ces pointes montagneuſes, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient ſe ſuf-

» de marche. L'empereur ayant voulu ſavoir de com-
» bien elle ſurpaſſoit les campagnes de *Peking*, éloig-
» née de là d'environ trois cent milles : à notre re-
» tour, après avoir meſuré la hauteur de plus de cent
» montagnes, qui ſont ſur la route, nous trouvâmes
» qu'elle avoit trois mille pas géométriques d'élévation
» au-deſſus de la mer la plus proche de *Peking*.

Voyage du pere Verbieſt dans la deſcription de la Chine & de la Tartarie. Par le P. du Halde. Tome IV. page 100 & 101. *in-4°.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puiſque l'empereur de la Chine y monta avec toute ſa ſuite, qui conſiſtoit en plus de ſoixante mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reſte, ce n'eſt pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il eſt queſtion ; mais de tout le pays en général.

tenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y eſt ſi rigoureux qu'on ne ſauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au-défaut du gibier ſont abſolument néceſſaires à l'homme dans les pays froids : les peuples chaſſeurs du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoiſés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux : ſans quoi l'homme ne ſauroit y vivre, quand même il auroit aſſez de plantes pour n'avoir pas beſoin d'être ſarcophage; mais dans toutes les contrées ſeptentrionales les hommes ſont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers ſe font des vêtements des inteſtins des poiſſons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoiſſance de certains arts, qui puiſſent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du midi, qui ont le moins beſoin de vêtements, ont reçu de la nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été queſtion des peuples de l'Amérique, l'auteur a dit que les premiers d'entre eux, qui aient été formés en une eſpece de ſociété, ont été les Péruviens qui habitent ſous un climat fort tempéré, & ſur un terrain fort exhauſſé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien continent; mais les grands bouleverſements que l'Amérique a eſſuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations,

ne permettent pas qu'on adopte à ſon égard toutes les maximes & toutes les regles de la critique hiſtorique, dont on peut ſe ſervir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent : car les Américains manquant abſolument du ſecours des lettres, n'avoient ni annales, ni regiſtres, ni mémoires : tout le dépôt de l'hiſtoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, auſſi groſſieres que l'eſprit de ceux qui les contoient.

Quand l'auteur des *Recherches philoſophiques* a aſſuré, que le Tartares habitants d'une immenſe élévation convexe devoient être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela ſeul ſuffiſoit pour démontrer leur ancienneté ; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'hiſtoire écrite ; & l'empire de la Chine, le plus ancien des empires, formé dans le voiſinage de la Tartarie, eſt une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le critique, loin d'entrer dans la moindre diſcuſſion hiſtorique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choſes, & il en parle véritablement au haſard, ſelon ſa coutume.

Quand il eſt queſtion du teint des Negres & des hommes baſanés, dom Pernetty, ſans avoir fait là-deſſus la moindre recherche, dit à l'auteur : *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les ſeuls mots qu'on trouve dans toute ſa Diſſertation par rapport à un ſi important article de la Phyſiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à dom Pernetty que, quand il aura approfondi cette matiere autant que l'a fait l'auteur à l'article des *Negres blancs, des Blafards*, & à celui qui traite *de la couleur des Américains*, alors cet auteur ſera

très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on juſqu'à préſent répondre à un homme qui nie ſeulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en ſubſtitue pas d'autres ? Quand un auteur établit une cauſe : il faut que le critique qui nie l'exiſtence de cette cauſe, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit ; ſans quoi il eſt abſurde de vouloir détruire une cauſe ; puiſque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejeté les tourbillons de Deſcartes, on y a d'abord ſubſtitué le ſyſtême de l'attraction, & & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypotheſe ou bien en reſſuſciter une ancienne : car enfin on ne peut pas laiſſer un inſtant les effets ſans cauſe. Les critiques, qui démoliſſent un bâtiment, & qui n'en bâtiſſent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes ; mais je doute que tout le monde ſoit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques obſervations pour développer davantage les idées de l'auteur ſur la diſtinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en réſulter en un temps de cataclyſme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, ſe terminer en pointes de la figure d'un cône dreſſé ſur ſa baſe, ou d'une pyramide plus ou moins irréguliere : or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reſte d'emplacement à leurs ſommets, où les hommes pourroient ſe réfugier ; puiſque la baſe, qui occupe le plus de terrain, eſt la premiere ſubmergée : ces montagnes ainſi poſées dans les eaux, forment des écueils & non des iſles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on faſſe monter les eaux tout autour de cette élévation juſqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui eſt reſtée à ſec, forme une iſle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver ſur ces dernieres hauteurs ce qu'ils ne ſauroient trouver ſur les autres : puiſqu'il eſt auſſi poſſible de vivre dans une iſle, qu'il eſt impoſſible de ſubſiſter ſur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques ; mais les irrégularités du terrain, quand la forme primitive exiſte, ſont des infiniment petits : ainſi quelques rochers dont la Tartarie, eſt parſemée, n'empêchent pas que le terrain ne s'y éleve inſenſiblement ; & c'eſt cette élévation inſenſible qui fait la convexité, que M. de Monteſquieu nomme très-bien une montagne plate, lorſqu'il parle de la Tartarie.

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pole antarctique.

JE ſuis très-perſuadé que, ſi le critique eût lu les *Conſidérations géographiques & phyſiques* de M. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les obſervations ſur le degré du froid dans les deux continents ſous les mêmes latitudes.

Je ſuis encore très-perſuadé que, ſi le critique eût lu les collections du préſident de Broſſe, celle de Barrow traduite par M. Targe, celle de feu l'abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pole antarctique. Mais quand on ne cite pas des auteurs, & qu'on s'autoriſe du rapport vrai ou faux d'un marin tel que M. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être phyſicien ou géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut abſolument citer des auteurs connus, & ſur-tout lorſqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon dom Pernetty, *il ne fait pas plus froid en hiver ſous le ſoixantieme degré de latitude méridionale, que ſous le quarante-huitieme degré de latitude ſeptentrionale.* C'eſt une choſe, dit-il, qu'il ſait, & que l'auteur des *Recherches philoſophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne ſe trompe pas, puiſque l'auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait ſi chaud ſous le ſoixantieme degré

latitude ſud, & cela en hiver, pourquoi donc M. Halley marque-t-il dans ſon routier, ſous les 32 degrés, une ſi prodigieuſe quantité de glaces, qu'elle eût ſuffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il eſt inouï que le pas de Calais ſe ſoit gelé. Or entre M. Halley & M. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer : ils ont couru tous deux les mêmes mers : mais une ſeule obſervation de M. Halley eſt plus précieuſe pour les vrais ſavants, que tous les rapports de ce même marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caiſſe.

Je pourrois ici donner les routiers de pluſieurs vaiſſeaux ; mais je me borne à celui de la *Marie* & de *l'Aigle*, qui ont découvert le *cap Circonciſion*, qui, avec le *port de Drack*, eſt la terre la plus auſtrale que nous connoiſſions. (1).

Les deux navires, que je viens de nommer, furent en 1738, envoyés à la découverte des terres auſtrales par la *compagnie Françoiſe des Indes* : ils trouverent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus : le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puiſqu'on étoit dans le mois de décembre : qui correſpond, comme on ſait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaiſſeaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils ſe trouverent entourés de glaçons hauts de trois cent pieds, & de trois lieues

(1) La relation de ces vaiſſeaux eſt dans la collection du préſident de Broſſe, & dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*. Tome XI. édition de Paris.

de tour ; au point qu'ils reſſembloient à de grands écueils flottants ; on manœuvra entre ces glaces en courant au ſud ; mais ſous le cinquante-quatrieme degré la brume devint ſi épaiſſe & les glaçons ſi ſerrés, que les vaiſſeaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà ; malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaiſſeaux étoient encore à ſix degrés en deçà du point, où dom Pernetty aſſure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver auſtral, que ſous le quarante-huitieme degré latitude nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude ſeptentrionale les vaiſſeaux ſont parvenus juſqu'au quatre-vingt-cinq, & même à ce qu'on prétend, au quatre-vingt-huitieme degré ; dans la latitude oppoſée aucun vaiſſeau n'a certainement dépaſſé le ſoixante-troiſieme, & on doute même de la bonne foi de quelques navigateurs qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'eſt que nous ne connoiſſons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *port de Drack*. Je ſupplie le critique de nous expliquer d'une maniere ſatisfaiſante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pole arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté : mais le critique s'eſt bien gardé de la réſoudre ; de ſorte que ſa maniere de raiſonner eſt ſans ceſſe en défaut : il rejette l'explication d'un phénomene & d'un grand phénomene, & ne donne lui-même aucune explication, bonne ou mauvaiſe. Il faut donc perſiſter à croire, que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, eſt la véritable cau-

ſe qui a arrêté tous les navigateurs, comme le ſavent les puiſſances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des terres auſtrales, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en conſultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, ſi l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obſtacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire auſtral; mais on peut aſſurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été : au point qu'on ne ſait ſi à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela eſt inconnu; tandis que les mers & les pays, qui giſent ſous le cercle polaire boréal, ſont exactement décrits dans des cartes, & parcourus tous les ans par les marins & les voyageurs.

Quand le critique parle du froid qu'on reſſent aux iſles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de groſſes pierres. A cela je réponds, que des phyſiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne ſe ſervent pas de groſſes pierres; mais de bons thermometres bien ſenſibles. Ainſi, pour pouvoir parler du climat des iſles Malouines, il faudroit avoir des tables d'obſervations météorologiques; & le critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui ſont l'unique choſe dont on pourroit s'occuper utilement dans ces iſles; au reſte, comme le terrain y eſt aſſez uni, & qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un critique rejette l'explication d'un phénomene, il doit en donner

une autre : cependant dom Pernetty remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquiſes par l'expérience & les obſervations des phyſiciens. Non ſeulement il nie l'augmentation du froid vers le pole auſtral ; mais il y ſubſtitue encore une augmentation de chaleur ſi grande, qu'elle répond préciſément à douze degrés de latitude : car s'il fait auſſi chaud en hiver ſous le ſoixantieme degré de latitude ſud que ſous le quarante-huitieme degré nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établiſſant un tel paradoxe, le critique devoit néceſſairement entrer dans de longues diſcuſſions ; mais c'eſt en une ſeule ligne, en un ſeul mot, qu'il haſarde une telle propoſition, & cela d'une maniere qui prouve qu'il n'a pas connu ſeulement les premiers éléments de la géographie.

Rejeter une cauſe ſans en dire la raiſon, & y ſubſtituer une cauſe contraire ſans en dire encore la raiſon, c'eſt une maniere de raiſonner inconnue à tous les phyſiciens du monde.

CHAPITRE XLI.

De la ſupériorité de l'ancien continent ſur le nouveau.

DOm Pernetty prétend que l'ancien continent n'a abſolument aucun avantage ſur le nouveau, & il accuſe l'auteur des *Recherches philoſophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (1), lorſqu'il a loué l'Europe & les Européens. Selon le critique, qu'on prendroit à ſes diſcours pour un Américain, cette Europe eſt un malheureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'induſtrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me diſpenſer de répondre à de telles abſurdités : cependant je réponds, que l'Europe eſt la mere de tous les arts & de toutes les ſciences ; que l'Europe eſt la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (2). Il faut

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique*, en général à toutes les pages.

(2) *Quique pii vates, & Phœbo digna locuti :*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique ſui memores alios fecere merendo :
Omnibus his niveâ Cinguntur tempora vittâ.

Ænei. VI.

être un véritable critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le ſavoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le cap Hoorn juſqu'à la baye de Hudſon, il n'a jamais paru un philoſophe, un ſavant, un artiſte, un homme d'eſprit, dont le nom ait mérité d'être inſéré dans l'hiſtoire des ſciences, ou dont les talents aient ſervi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui ſavent lire & écrire, c'eſt qu'ils ſont venus d'Europe : car les Américains naturels ne ſavent ni lire, ni écrire : c'eſt un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune ſcience, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois ſont encore auſſi ſauvages qu'ils l'étoient en 1525 ; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient ſous ſon joug avec autant de facilité que l'empire Romain tenoit la Corſe ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européens ont faites en Afrique, en Aſie au centre même de ce formidable empire de Mogol, alors il faut bien ſuppoſer, que ces Européens ſurpaſſent autant les autres nations du monde par leur bravoure qu'ils les ſurpaſſent par leurs connoiſſances dans les arts & dans

---

Les anciens mettoient dans leur paradis les philoſophes, les poëtes, les artiſtes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraſte ſingulièrement avec la baſſeſſe de ces moines ignorants qui ont damné Deſcartes, Newton & preſques tous les poëtes.

les ſciences. L'Europe eſt le ſeul pays de l'univers où on trouve des phyſiciens & des aſtronomes : car les Chinois, qui ſe vantent de tant de choſes, n'ont pas un ſeul aſtronome, ni un ſeul phyſicien : ils n'ont ni ſculpteurs, ni peintres, non plus que les autres peuples de l'Aſie (1). Quant à leurs poëtes, & ſur-tout à leurs poëtes dramatiques, ce ſont des Troubadours, & il y a autant de diſtance de leur meilleure tragédie *Tchaochi-cou-Elle* à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de diſtance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien continent depuis Cadix juſqu'à Jédo, depuis Goa juſqu'à Péterſbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de miſérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle ſeule a ſans comparaiſon plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau monde. L'empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau monde n'a d'indigenes d'une extrêmité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts ſi grandes qu'on peut y voyager par un pays de neuf cent lieues en ligne droite ſans rencontrer une ville : il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la ſource du Maragnon & le deſcendre juſqu'au Para.

---

(1) Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites ſur les cauſes qui ont toujours empêché les Orientaux de réuſſir dans la peinture, & cela avant l'établiſſement du mahométiſme, & dans des pays où le mahométiſme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne ſait pas encore aujourd'hui deſſiner correctement.

Je laiſſe à juger après cela ſi notre ancien continent n'a aucun avantage ſur le nouveau, ainſi que dom Pernetty le ſoutient dans la diſſertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans ſa préface, à l'académie de Berlin le 7 ſeptembre 1769 à ce que je ſuppoſe, car il n'y a pas une ſeule date d'année dans ſon écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en ſoit, j'oſe bien lui dire qu'il eſt le ſeul homme en Europe, qui ait jamais ſoutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme aſſez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares qui ne vivent que de chaſſe. A cela je réponds encore, qu'il eſt le ſeul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chaſſeur : s'il avoit conſulté d'autres auteurs que le moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares ſont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique ; mais dans tous les pays connus de notre continent, il ſeroit difficile de trouver trois peuples véritablement chaſſeurs : car les Lapons, les Samoyédes, les Tunguſes qui ont des troupeaux de Rhennes apprivoiſés, ſont déja des peuples paſteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choſes & prêter aux nations des mœurs qui ne ſont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique ; on aſſure qu'il y a des Anthropophages ; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'exiſte plus d'Anthropophages : ſi en Eſpagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'eſt certainement pas pour les manger, comme le croyoient ces Iroquois dont j'ai parlé, &

qu'on mena voir, en 1666, le réfectoire des cordeliers.

Mais, objecte encore le critique, les terres de l'Europe ont beſoin d'une culture continuelle ; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'eſt s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & la nature entiere : car les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe ont encore plus beſoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que ſeroit le Canada, l'Acadïe, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, ſi les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas ſans ceſſe ? Le critique dit avoir été à Monte-video : cela eſt poſible ; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du Lac Huron, & des rivages du Labrador : c'eſt comme ſi l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reſte c'eſt un bonheur ineſtimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut ſans ceſſe cultiver : cela entretient, pour peu que le gouvernement ne ſoit pas exceſſivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oiſiveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jeter les yeux ſur les plus belles provinces de l'Eſpagne comme la Valence, l'Eſtrémadoure & ſur les meilleures terres du royaume de Naples telles que celles de l'Apulie, & on y voit une miſere que les payſans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'eſprit du travail ; on y compte plus de moines que de laboureurs ; preuve évidente qu'on y a perdu l'eſprit du travail. Il eſt plus

commode de lire du Latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herſes & de battre en grange : les laboureurs mêmes de ce pays-là, ſont des fainéants qui ſe font promener dans leurs champs, aſſis ſur un eſtrapontin de la charrue : ce qui eſt la choſe du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de ſuite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Eſpagne : l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Eſpagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du midi pour être nourris ainſi par les ſeptentrionaux. Dans les états du pape, où l'on a eſſuyé tant de diſettes, on a auſſi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit préciſément ſans police ; auſſi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie : mais le dépériſſement de l'agriculture ſera le pronoſtic d'un ſiecle d'ignorance.

Ce n'eſt pas au reſte que je penſe avec preſque tous les auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver ; il y a en cela comme en toutes choſes un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optime colere damnoſum* (1) n'ayant pas été bien peſée, bien dé-

(1) Il ſemble que les anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'agromanie ou dans un

veloppée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en eſt arrivé : preſque tous les auteurs agronomes modernes ont écrit ſur l'*agromanie* : tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline & Palladius, ont écrit ſur l'*agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, & que ces auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui eſt abſolument abſurde : auſſi aucun peuple de l'Europe n'oſeroit-il ſe vanter d'avoir porté ſon agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'inſtruiſoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille perſonnes, qui ont lu du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoiqu'il en ſoit, je répéte, que c'eſt un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, ſans la culture la plus pénible, ne rendroient abſolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent conſidérable. Le critique a-t-il eu ſur tout cela des idées bien claires ? J'en doute très-fort.

L'ancien continent a ſur le nouveau une ſupériorité ſi grande qu'il eſt impoſſible d'imaginer une ſupériorité plus grande d'un pays ſur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps paſſé, & avant que l'Amérique eût reçu de

---

excès, un raffinement entiérement opoſé à l'eſprit de l'agriculture. Quoi de plus ſenſé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abſtenir de citer ; *Imò hercule ! Judico modum rerum omnium utiliſſimum. Bene colere neceſſarium eſt optime damnoſum.* Je ſupplie ceux qui écrivent ſur l'agriculture de peſer ces paroles. *Libro XVIII. C. VI.*

notre monde les chevaux, les bœufs, les ânes, les cochons domeſtiques, les chats domeſtiques qu'on vendoit ſi cher pendant tout le commencement du ſeizieme ſiecle, qu'un matelot Hollandois fit une fortune ſinguliere en Amérique en y vendant des chats : on y a encore été porter des chevres, des brebis, pluſieurs races de chiens, des poules, des pigeons, du riz, du ſeigle, du froment, la vigne cultivée, les grenadiers, les cannes à ſucre, les cafiers, les melons, les citronniers, les orangers, les pommiers, les poiriers, les oliviers, les noyers, les amandiers, les pruniers, les mûriers, les cerifiers, les abricotiers, les pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choſes qu'on pourroit en faire un catalogue preſqu'auſſi grand que celui d'un cabinet d'hiſtoire naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces préſents à l'Amérique ſans maſſacrer un ſeul des ſes ſtupides habitants, mais les infâmes excès de quelques voleurs Eſpagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européens, comme le critique l'a fait? Doivent-ils ſur-tout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique. La plus ſaine partie de la nation Eſpagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda ; car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les eſprits. On trouve fort mauvais que Charles-Quint ne voulut pas ſeulement donner audience à Fernand Cortez ; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vaſco Nunnez, qui étoit auſſi méchant que Cortez & Pizarre enſemble,

il fallut abſolument que la cour d'Eſpagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire ceſſer les dépradations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les hiſtoriens Eſpagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants : on voit que Zarate rapporte avec beaucoup d'ingénuité la confeſſion publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injuſtement, & ſans aucune raiſon, étrangler l'empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce prince après ſa mort & encore durant ſa vie.* Le moine de la Vallé Virini lui donna la plus belle abſolution qu'on puiſſe donner à un pénitent.

C'eſt avec bien du plaiſir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît, que j'ai démontré l'exiſtence du Soleil à ces ſauvages du Pont-Euxin, qui ſoutiennent qu'il n'y a pas de ſoleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du critique.

IL me paroît, que dom Pernetty eſt tombé dans une eſpece d'inadvertance, lorſqu'il a inſéré dans ſa Diſſertation le paſſage ſuivant, qu'il eût pu omettre ſans affoiblir en rien les arguments & les raiſons dont il ſe ſert.

Voici ſes termes :

Lorſque j'entre dans les tabagies Angloiſes, Hollandoiſes, Flamandes, ou dans les Muſicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me ſemble être tranſporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.

D'abord il n'eſt pas humainement croyable qu'il ſoit entré dans tous ces endroits dont il parle ; & quand il ne s'enſuivroit pas, que ſix nations très-reſpectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, reſſemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes : cette comparaiſon eſt ſi baſſe, ſi outrée, que je ne ſais comment on a pu y penſer : car on ne ſauroit dire, qu'elle eſt adreſſée à la populace ; puiſque ceux qui connoiſſent l'Angleterre & la Hollande, ſavent que les premiers ſeigneurs & les négociants les plus diſtingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des priſonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ſes ſemblables.

Le critique, en comprenant dans ſon énu-

mération preſque toute l'Europe, a eu grand ſoin de ne pas parler des François, ce qui feroit ſoupçonner qu'il eſt lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il eſt lui-même Bénédictin. Je ne diſconviens pas qu'il ne ſoit louable d'aimer l'ordre monaſtique où on eſt entré pour faire ſon ſalut, & d'aimer encore la nation où on eſt né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir inſulter les autres nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il aſſure, que Comus n'oſeroit venir faire des tours de paſſe-paſſe *chez les peuples de l'Allemagne ſavante*, de peur d'être brûlé vif comme ſorcier, & il diſoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'eſcamoteur Comus & M. le Pelletier ſon aſſocié, j'oſe bien répondre d'eux ; ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne ſavante, & il ne leur ſera fait aucun mal.

Le critique s'étant reſſouvenu, qu'il n'avoit pas médit des Suiſſes, revient ſur eux avec *l'aventure des marionnettes de Brioché*, qui, par parentheſe, pourroit bien être un conte inventé à plaiſir ; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux ſont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations ; mais il s'agit d'apprendre au critique ce qu'il n'a pas ſu, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers imprimeurs Allemands, qui allerent porter des livres imprimés à Paris,

faillirent à être brûlés vifs par arrêt du parlement, comme ſorciers manifeſtes, & ſurpris en ſortilege; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, ſe ſauverent ſi promptement qu'on ne put les attraper: on ſaiſit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été reſtituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conſte par les regiſtres des parlements de France, que les François ont eux ſeuls brûlé autant de ſorciers que tous les peuples de l'Europe enſemble. J'ouvre la premiere hiſtoire de France, qui me tombe ſous la main, & j'y trouve, qu'en 1572, il y avoit à Paris ſeul, trente mille ſorciers reconnus pour tels, & déférés comme tels à la juſtice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'abſurdités qu'il y en a dans la ſeule *hiſtoire de la poſſeſſion des religieuſes de Loudun*, qui ſe termina par l'aſſaſſinat de Grandier. Les convulſionaires, les janſéniſtes, les moliniſtes, les fanatiques des Cévenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reſte, il faut oublier tout cela; les François & les autres peuples de l'Europe n'en ſont pas moins reſpectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fievre chaude ou le mal caduc: on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ſes ancêtres.

Ainſi tous les contes au ſujet de Comus, rapportés par dom Pernetty, ne prouvent rien du tout, ni contre l'auteur des *Recherches philoſophiques*, ni contre ſon livre. Dom Pernetty, dis-je, parle dans trois endroits différents de ſa Diſſertation, des *tabagies* & des

auberges de l'Europe (1); & cela pour réfuter un ouvrage écrit ſur l'hiſtoire naturelle de l'homme. J'avoue, que cette maniere de critiquer n'eſt pas commune, & que l'auteur ne s'y étoit aſſurément pas attendu.

Quand on ſe déclare, pour ainſi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la premiere page juſqu'à la derniere, en noirciſſant ſans ceſſe l'auteur, alors il eſt bien difficile de montrer un bon caractere; mais il faut alors abſolument montrer un bon eſprit, & ne pas tellement compter ſur la malignité des hommes, que, ſous prétexte qu'on fait une critique ou une ſatire, on ſe permette de dire des choſes triviales, auſſi inutiles à ceux qui les liſent qu'à ceux qui ne les liſent point.

Eſt-il donc bien intéreſſant de ſavoir que les pélerins Turcs portent des habits de pluſieurs pieces; que les valets Chinois mangent les reſtes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philiſtins, que le gouverneur de Monte-Video, avoit fait planter des orangers dans une prairie, & que c'eſt *par une fourberie & une hypocriſie véritable que les Dames mettent du rouge* (2)? Il me paroît que le critique, ſans affoi-

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

(2) Nous ne ſommes plus dans le ſiecle du prédicateur Ménot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, ſont un reſte de barbarie qui n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penſer.

Je ne ſais comment dom Pernetty a pu aſſurer! *que*

blir les arguments dont il ſe ſert, auroit pu paſſer ſur de tels détails, qui n'ont abſolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches philoſophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un critique, & entre ce que l'auteur a dit, ſans quoi le lecteur ne conçoit pas même de quoi il eſt queſtion; on lui parle de choſes ſi différentes, qu'il lui eſt impoſſible de débrouiller un tel chaos.

Je ne dis pas, qu'un critique doive tellement s'acharner contre un auteur, qu'il ne le quitte pas d'un inſtant : il lui eſt ſans doute libre de faire des digreſſions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuſes; mais il me ſemble, que ces digreſſions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au ſujet que les critiques traitent, car ils ne traitent aucun ſujet ; mais à celui que l'auteur a traité.

---

les femmes d'Europe réuſſiſſent ſi mal à s'habiller, que ſi on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Perſonne n'a jamais penſé à dire de telles choſes où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux inſtruit lorſqu'il aſſure, que les Dames de la premiere diſtinction ont la mauvaiſe coutume de voler le deſſert? Et cependant il dit cela.

Il eſt pardonnable à un religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe, mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de ſatire ſi peu ingénieux. D'ailleurs une Diſſertation ſur l'Amérique n'eſt pas un ouvrage où l'on doit inſérer de tels détails.

L'art

L'art de la critique ne me paroît gueres plus avancé que du temps d'Homere : c'eſt réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on ſe ſert toujours : cette routine eſt tellement connue qu'on ſait d'avance comment un critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel auteur : c'eſt ici l'hiſtoire du hériſſon, qui n'a qu'une ruſe ; mais elle eſt bonne, puiſqu'elle conſiſte à piquer. Il eſt bien triſte pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne ſoit juſqu'à préſent qu'une calomnie miſe en ſyſtême. On s'étonne de ce que l'on oublie ſi-tôt tant de critiques faites contre tant de livres ; j'en ſais bien la raiſon, c'eſt qu'elles ne ſont pas inſtructives ; car ſi elles étoient inſtructives on s'en ſouviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours ; car on ne fait pas des critiques contre des auteurs qui ne ſont pas en état de répondre : on les laiſſe, pour ainſi dire, enſevelis ſous leurs propres abſurdités. Et cet auteur, qui alla à la ſorbonne ſolliciter une condamnation contre ſon propre ouvrage, n'étoit pas abſolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Obſervation ſur quelques uſages des peuples policés, & des peuples ſauvages.

J'Ai dit que le critique auroit pu s'abſtenir d'entrer dans des détails ſi peu intéreſſants ſur quelques uſages des nations de notre continent : il auroit ſans doute pu s'abſtenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* (1) ; mais ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt qu'il accuſe l'auteur des *Recherches philoſophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître : & qui ſe mocquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le critique devoit indiquer dans quel endroit de ſon livre, l'auteur s'eſt mocqué de ceux qui ne ſont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui ſont naturellement contrefaits, il ſeroit fort embarraſſé ; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches philoſophiques*.

Dom Pernetty a cru qu'il étoit très-aiſé de diſſerter long-temps ſur les modes & les uſages ; mais il s'eſt trompé : cela exige beau-

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

Le critique aſſure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pandeloques qui leur deſcendent juſqu'au bas de la mâchoire.*

Ce mot de *mâchoire* eſt bien dur, & la politeſſe veut qu'en parlant des femmes, on diſe *juſqu'au bas des joues.*

coup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches, il eſt encore difficile de traiter ces matieres avec préciſion; hormis qu'on ne ſe permette d'écrire des choſes triviales que les enfants n'ignorent pas.

D'abord il faut bien diſtinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements : les premieres choquent la raiſon & le bon ſens : toutes les autres ſont très-indifférentes, puiſqu'on peut les quitter en un inſtant, & dès qu'on s'en trouve mal ; quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne ſauroit plus ſe la faire arrondir : on eſt contrefait & on reſte contre-fait, au point de n'oſer ſe montrer dans un autre pays que dans le ſien.

Les Européens n'ont jamais adopté beaucoup d'uſages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui ſoit une violence faite à la nature ; car les corps de jupe font partie de l'habillement : on peut y renoncer, & on n'eſt point eſtropié.

La pratique de ſe faire la barbe, ou de la laiſſer croître, eſt encore très-indifférente, quoique, dans l'onzieme ſiecle, il en réſulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui ſe ſervirent de ce prétexte : ſi ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre ; & ce ſiecle étoit ſi barbare qu'on s'y entre détruiſoit ſouvent ſans prétexte.

Il eſt encore indifférent de ſe teindre les cheveux, ou de les poudrer ; pourvu qu'on

n'y emploie point de farine. On aſſure que les Polonois, pour cacher la *plica*, à laquelle ils ſont ſujets, ont les premiers imaginé de ſaupoudrer leur tête de froment moulu : mais comme les navigateurs ont auſſi rencontré aux terres auſtrales des Papous qui ſe blanchiſſent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien ſuppoſer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica* ; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été ſuggérée par un beſoin.

Il n'en eſt pas ainſi des Sauvages de l'Amérique : preſque toutes leurs modes ſont des cruautés atroces, qui ne tendent qu'à rendre l'eſpece humaine difforme & monſtrueuſe. Se percer le cartilage du nez, ſe faire des ouvertures dans les levres, ſe faire de profondes inciſions dans les joues ; s'alonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut paſſer deux doigts par le trou, ſe raccourcir le cou, ſe comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou ſphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélaſines, ſe faire enfler les jambes par des ligatures, ſe découper toute la peau du corps, s'écraſer le nez, ſe retrancher quelques articles des doigts : tout cela eſt bien autrement déraiſonnable que de porter aujourd'ui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres poſtiches, & de gros culs poſtiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France ſous le regne de François II (1). Ce n'étoit encore là qu'un

(1) Voyez les *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*. *Part.* 4. page 22.

vain acceſſoire ſurajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas ſur la conſtitution : c'étoit un vain acceſſoire dont on pouvoit ſe dépouiller avec plus de facilité qu'on ne ſe l'ajuſtoit.

Il eſt ſingulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obſcures forêts où ils ſe bâtiſſent à peine des cabanes, ſoient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien faits, ils s'eſtropient, & font eſſuyer à leurs enfants des ſupplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels ; & tout cela afin que tes enfants aient la tête plate, & afin que cette tête plate reſſemble à la pleine lune qui eſt ronde. Ces idées ſont celles de tous les Sauvages du monde : il ſeroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la nature l'a formé : ou il lui manquera un teſticule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il ſera cicatriſé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raiſon de ceci eſt, que preſque tous ces Sauvages vont nuds : ainſi leurs modes, qui ne ſauroient affecter les vêtements, affectent le corps même ; auſſi eſt-ce chez les peuples nuds que les modes ſont les plus barbares.

Il ſubſiſte ſans doute en Aſie & en Afrique quelques uſages auſſi révoltants que le ſont ceux des Américains ; mais il ſeroit difficile de trouver en Aſie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage ſenſible, ce ſont des abſurdités ſans effet : & dont la cauſe eſt dans un renverſement complet des notions communes ; car il eſt contre les notions communes de ſe faire racourcir le

cou ; puiſqu'il eſt impoſſible qu'il en réſulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuſe, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en eſt pas ainſi à la Chine où l'on écraſe les pieds aux filles de diſtinction : les Chinois ont en cela des raiſons qui ſont très-mauvaiſes pour nous ; mais qui malheureuſement ne ſont pas mauvaiſes pour eux. Ce peuple a adopté un uſage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuſte : ſi ſes légiſlateurs avoient, par une ſanction expreſſe, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais penſé à écraſer les pieds aux filles : de ſorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuſte.

On trouve auſſi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, ſans qu'on ſache juſqu'à préſent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la *n*ature ; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européens ont ſurpaſſé, le peuple le plus ſage de l'Aſie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'eſt pas même de notre invention : elle nous vient des Romains (1), qui l'avoient priſe des Africains & des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raiſons de ſanté. Il n'y a aucun ſens à dire, comme le critique le dit, que la perforation des oreilles ſe fait dans l'idée de les agrandir en y ſuſpendant des bijoux : c'eſt pour y ſuſpendre des bijoux qu'on les

(1) On peut voir là-deſſus les médailles des Impératrices Romaines du bas empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

perce, & c'eſt pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y ſuſpend. Au reſte, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il ſeroit aiſé de porter des oreillettes, ſans ſe faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laiſſe pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'eſt plus commun que de voir les Hiſtoriens ſe tromper, lorſqu'ils veulent découvrir l'origine des uſages qu'ils décrivent; & pour convaincre le critique, qu'il eſt bien plus difficile qu'il ne ſe l'eſt imaginé, de traiter ces matieres avec préciſion; je ne citerai que l'exemple de M. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans ſon *Hiſtoire du bas empire* (1), aſſure qu'ils écraſoient le nez à leurs enfants, *afin que le caſque pût s'appliquer plus juſte à leur viſage*: je ne diſconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques auteurs anciens; mais ces auteurs anciens étoient certainement mal inſtruits des mœurs & de la conſtitution des Tartares, qui ſont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe la figure de leurs caſques, faits d'une petite calotte avec un ourlet (2), on conçoît qu'il eût été inutile d'écraſer le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte ſur le ſommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraſer le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme

(1) *Tome IV. L.* 19, *page* 378.

(2) Voyez la deſcription des caſques Tartares dans le voyage du P. Gerbillon. p. 327.

elles ne ſont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes ; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

M. le Beau ſe trompe encore, lorſqu'il ajoute que les Huns ſe faiſoient des taillades dans le viſage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des ſcarifications, ni des balafres ; mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides : ils ne ſe brûloient pas ſeulement de la ſorte au viſage ; mais dans différents endroits du corps : auſſi ſeroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne ſe fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches (1). Ce peuple-là ne connoiſſoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ſes maux d'autre remede que l'application du feu, qui eſt un grand remede chez les Aſiatiques ; ils ont des coliques & des dyſſenteries qu'on ne ſauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écraſe le nez aux enfants ; mais on ne peut en alléguer d'autre raiſon que le caprice & les fauſſes idées qu'on s'y eſt formées de la beauté corporelle. C'eſt une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui ſoutient que les Negres ſimes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le ſein eſt ſi dur,

(1) *De aëre, aquis, locis.*

dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne feroit pas poſſible d'imaginer une abſurdité comparable à celle-là.

Le critique ſe trompe à-peu-près dans le même ſens, lorſqu'il aſſure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans pluſieurs provinces de l'Aſie & de l'Afrique on ſe laiſſe croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on eſt beau, mais pour prouver qu'on eſt noble ou lettré; puiſqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art mécanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui eſt une preuve de nobleſſe, avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

Ce n'eſt pas mon idée d'entrer ici dans une diſcuſſion ſuivie de tant de coutumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cauſe: je me contenterai de faire encore obſerver qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même diſtingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'eſt une pure imagination de ſa part de croire que les goîtreux ſe mocquent de ceux qui ne le ſont point: ils connoiſſent trop bien pour cela la ſource de leur mal, dont ils ſavent ſe conſoler en uſant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal eſt parvenu à ſon comble, & c'eſt le bon naturel qui leur inſpire ce ſentiment de commiſération envers des malades incurables. Je ſais bien que Belon & quelques autres auteurs ont prétendu qu'en employant un certain ré-

gime, il ſeroit poſſible, ſinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfants; mais cela n'eſt pas même vraiſemblable, & un peuple qui eſt une fois ſujet à cette extumeſcence, ne peut s'en défaire qu'en quittant ſa patrie. Les ſeize mille de Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Pruſſe, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs deſcendants le ſoient encore aujourd'hui. Dès la premiere année, quatre mille d'entr'eux moururent (1), comme cela arrive aux montagnards qui s'établiſſent ſubitement dans les plaines: d'ailleurs un peuple qui s'émigre, ne ſauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté ſa terre natale, & aux ſoucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangere.

Le critique, après avoir diſſerté ſi ſuperficiellement ſur les uſages nationaux, parle auſſi des goûts nationaux, & il aſſure entr'autres choſes qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retrouſſé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (2). Il a pris cela dans les centes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien traité de phyſionomie, de la force de celui de Jean-Baptiſte Porta, qui étoit aſſez peu philoſophe pour s'appliquer à la prétendue ſcience des phyſionomiſtes, qui eſt la ſœur de l'aſtro-

(1) Voyez l'article de la Pruſſe dans la géographie de Hubner.

(2) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

nomie judiciaire. Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt ni dans des contes, ni dans des traités de Jean-Baptiſte Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particulier des inductions générales, ni vouloir connoître les regles, la choſe du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes qui l'ont retrouſſé, ſont comme tous les autres individus de leur eſpece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, ſuivant les circonſtances, qui ne dépendent aſſurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en diſe le critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches philoſophiques* d'une maniere plus inſtructive, ſans s'appéſantir à chaque inſtant ſur des détails minutieux que perſonne n'iroit chercher & que perſonne ne ſoupçonneroit même dans une diſſertation ſur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choſes ſans parler des nez aquilins.

CHAPITRE XLVI.

Concluſion.

SI le critique, qui a attaqué les *Recherches philoſophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choſes, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres ; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver, qu'il n'a pas compris l'auteur, tantôt pour démontrer, qu'il a changé l'état de la queſtion en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cent cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de reſter dans les bornes de la queſtion, & de comprendre l'auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui ſont peut-être au nombre de mille, on n'en trouve aucune qui ſoit fondée, & qui ait été faite avec connoiſſance de cauſe. Premierement il accuſe l'auteur d'*avoir décrié tout le nouveau monde, & de l'avoir décrié ſans y avoir voyagé.* C'eſt comme ſi on faiſoit un crime à M. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au ſouper d'Annibal. Suppoſons, pour un inſtant, que l'auteur eût voyagé au nouveau monde, alors le critique lui eût dit tout de même ; *mais vous ne viviez pas du temps de Chriſtophe Colomb · vous n'étiez pas préſent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'iſle Saint-Domingue, par le moine Buellio :*

vous n'avez pas aſſiſté au procès entre Américc ou Alberic Veſpuce & Ojeda ; vous n'avez pas connu perſonnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le capitan Vaſco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces perſonnages-là ? En vérité cela eſt impardonnable.

Il réſulte de tout ceci, comme on voit, que l'auteur des *Recherches philoſophiques*, qui vit dans le dix-huitieme ſiecle, ne vivoit pas dans le quinzieme ſiecle, ni pas encore dans le ſeizieme. Ainſi ſon crime eſt le même que celui de M. Rollin, qui ne s'eſt pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'auteur, ayant ſans ceſſe parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que dom Pernetty viendroit lui oppoſer le journal du P. Feuillée ou celui de Frézier qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuſe d'*avoir toujours parlé contre la vérité* ; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'eſt comme ſi on faiſoit un grand crime à un hiſtorien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas conſulté le dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir aſſez inſiſté ſur les inclinations, les habitudes & les mœurs des ſauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger ſi ces barbares ſont des *philoſophes*, comme dom Pernetty le ſoutient depuis la premiere page de ſa diſſertation juſqu'à la derniere.

Quand même il ne ſeroit pas ici du tout queſtion des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut aſſurer, ſans choquer les notions communes, que la vie ſauvage eſt préférable à la vie ſociale.

La perfectibilité eſt le plus grand préſent que la nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie ſauvage on ne ſe ſert que de l'inſtinct animal, qui nous eſt commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-deſſus de toutes les bêtes; l'intention de la nature a donc été que l'homme vécut dans l'état civil; car ſi ſon intention eût été qu'il vécût dans l'état ſauvage, elle ne lui auroit donnée que le ſeul inſtinct animal, qui, en ce cas, eût ſuffi pour le guider, comme il ſuffit aux autres animaux. Cet argument me paroît ſans replique.

Or, ſi après cela on veut ſavoir à quels hommes compete le titre de *philoſophe*, on ſent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainſi il eſt abſurde de dire, que des ſauvages qui n'ont jamais cultivé cette faculté, ſont auſſi des *philoſophes*. Ce n'eſt pas ſeulement abuſer des termes; mais c'eſt confondre les idées au point que leur confuſion n'eſt plus qu'un délire.

L'inſtinct animal enſeigne au ſauvage à ſe conſtruire une cabane, à coucher avec ſa femelle, à élever ſes enfants, à parler, à vivre de chaſſe, de pêche, ou de fruits ſauvages, ſuivant les productions naturelles du pays, à ſe défendre contre ſes ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une ſeule qui diſtingue réellement ce ſauvage d'avec les bêtes? Elles ſe bâtiſſent des nids, s'accouplent, élevent leurs petits, ont leur langage, vivent de chaſſe, de pêche, ou de fruits ſauvages, s'attaquent ou ſe défendent ſuivant le beſoin. On voit bien, que ce ne ſont là que des opérations de l'inſtinct, & qu'il

n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce ſauvage, & cependant il a reçu cette faculté tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue : on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la nature, qui ne lui a pas fait en vain un don ſi précieux.

Mais, dit dom Pernetty, *ſi nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands ſtupides de tant admirer le philoſophe Bias* (1). En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penſer ſeulement à dire de telles choſes.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas ſervi de ſa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les ſciences pendant toute ſa vie, & avec une opiniâtreté ſinguliere, nous ne l'admirerions non plus, que nous n'admirerions les Iroquois & les Caraïbes. Ainſi les raiſons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les philoſophes anciens & modernes, ſont préciſément les raiſons, qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux ſe guident par l'inſtinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la ſeule force ou la ſeule impulſion de l'inſtinct ; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la conſtruction du nid où on éleve les petits ; & cela eſt ſi peu un vrai travail, qu'on peut dire, que

(1) *Diſſertation ſur l'Amérique.*

l'homme ſauvage & les bêtes ne travaillent pas ; & voilà la preuve évidente, que l'homme ſauvage ne penſe pas à étendre la perfectibilité qu'on ne peut abſolument étendre, que par un travail indirect, c'eſt-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des ſauvages ſur notre globe, ce ſeroit le plus horrible ſéjour qu'on pourroit imaginer dans l'univers entier ; le travail manquant abſolument à la terre, elle deviendroit un grand marais pour le débordement continuel des fleuves & des rivieres, les lieux élevés ſe couvriroient de bois, & le gibier prendroit le deſſus ſur l'eſpece humaine, comme cela étoit préciſément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent caſtors ſur un ſeul individu à face d'homme. Sur ce globe inculte & déſolé des barbares ne feroient que s'entre-détruire, & leurs guerres augmenteroient à meſure que leur pareſſe augmenteroit ; plus ils ſeroient pareſſeux, & moins la terre produiroit, & plus ils ſe battroient pour ſe diſputer la ſubſiſtance toujours néceſſaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnaſſiers prenoient le deſſus, ſi les ſerpents prenoient le deſſus, alors l'eſpece humaine périroit totalement, car elle ne ſeroit jamais en état de reprendre ſur les animaux carnaſſiers & les ſerpents, la ſupériorité qu'elle auroit une fois perdue. La nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles déſaſtres dont je viens de parler, & qui ſeroient infaillibles ſi notre Globle n'étoit habité que par des Sauvages : mais un ſeul peuple policé peut prévenir tous ces maux ; car un peuple policé s'étend, fait des établiſſements, envoie des colonies, & bâtit

bâtit des villes : les Sauvages au contraire n'envoient pas des colonies ; parce qu'ils ſont eux-mêmes une eſpece de colonie errante, qui ne ſe fixe nulle part, & qui ſe bat ſans ceſſe contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix : il falloit ou fuir, ou vaincre ; car il s'agiſſoit de la ſubſiſtance ; il falloit ſe battre par la même néceſſité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été ſi atroces dans leur vengeance, ſi furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais ſu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de M. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la derniere guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France : il eſt ſuprenant que cet écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant ; car les quakers de la Penſilvanie, qui ne ſe ſont pas mêlés de la guerre, les quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promeſſes, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages (1). Il eſt

(1) Dès le 28 juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France : puis à 300 livres, outre 350 qu'on payoit à celui qui faiſoit ſur eux un priſonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les quakers imiterent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellaware. On conçoit, que les Sauvages étant en petit nombre & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils ſe battoient

bien certain, que des hommes, qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent ſe plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne ſe préſentent jamais en raſe campagne pour qu'on leur puiſſe livrer bataille, & vuider un grand démêlé : ils ſe cachent & ſe cachent tellement qu'on ne ſait pas où ils ſont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante juſqu'aux plantations & y mettent le feu avec des meches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis, qui n'ont pas le courage de ſe battre, & qui ont néanmoins le ſecret de commettre de ſi horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre ; & d'ailleurs, quand on eſt en guerre avec eux, il eſt indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou ſans la mettre à prix ; puiſqu'on ſait bien, que de leur côté ils ne font jamais quartier à perſonne, ni aux vieillards, ni aux femmes, aux enfants à la mamelle, ni même aux bêtes ; & ils ſeroient bien fâchés, lorſqu'ils brûlent une habitation, de laiſſer en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable : auſſi les plus grands excès de férocité qu'on puiſſe lire dans l'hiſtoire d'un peuple barbare, ſont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les quakers de la Penſilvanie ; qui di-

en raſe campagne, on ſe garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté eſt de les trouver.

rent enfin : nous avons à faire à des loups & à des incendiaires ; nos loix nous défendent de nous battre ; mais elles nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires ſuivant le code civil, & non ſuivant le code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du critique, & mis tous ſes paradoxes dans leur jour, je me crois diſpenſé de devoir répondre aux injures par leſquelles il termine ſa Diſſertation. Il en réſulte que le critique fait dire des injures, & qu'on fait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit ; & ſuis très-charmé de le finir.

Nec luſiſſe pudet ; ſed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN.

FIN.

Table du troisième volume.

Dissertation sur l'amérique, &c., par Dom Pernetty. 1re partie. 1.

2me partie. §. 1. Du sol de l'amérique. 25.

§. 2. Des qualités physiques des américains. 37.

§. 3. Des qualités morales des américains. 68.

Défense des recherches, &c. 129.

Ch. 1. Observations préliminaires. 131.

Ch. 2. De la Dégénération des européens établis en amérique. 136.

Ch. 3. Continuation. 138.

Ch. 4. Caractères de l'abatardissement des indigènes de l'amérique. 139.

Ch. 5. De la tiédeur en faveur des américains. 142.

Ch. 6. De la Dépopulation du nouveau monde. 146.

Ch. 7. De la facilité à enfanter en

Amérique, du terme de la vie parmi les américains et les créoles, et du petit nombre d'hommes centenaires chez les sauvages. 150.

Ch. 8. Du portrait des américains. 156.

Ch. 9. Continuation. 159.

Ch. 10. De la dispute entre les missionnaires par rapport aux sauvages du nord de l'amérique. 164.

Ch. 11. De la lâcheté des américains. 170.

Ch. 12. De l'état de l'amérique au moment de la découverte, et de son état actuel. 179.

Ch. 13. Du climat de l'amérique. 183.

Ch. 14. Du degré de froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien. 186.

Ch. 15. De la famine qu'essuyèrent les européens en amérique. 192.

Ch. 16. De la qualité des terres du Nouveau-monde. 195.

Ch. 17. De la Louisiane en particulier. 200.

Ch. 18. De la Dégénération des animaux transplantés en Amérique. 203.

Ch. 19. Du Puma ou lion d'amérique. 210.

Ch. 20. Du Jaguar ou du Couguar. 214.

Ch. 21. Du Tapir. 222.

Ch. 22. De la multiplication et de la grandeur des insectes au nouveau monde. 229.

Ch. 23. Des végétaux transplantés en Amérique. 234.

Ch. 24. De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'amérique. 242.

Ch. 25. Du défaut de monnaie chez les amériquains avant la découverte. 255.

Ch. 26. De l'hospitalité chez les sauvages. 260.

Ch. 27. Du défaut de mots numériques chez les amériquains. 264.

Ch. 28. Des arts chez les Péruviens au temps de la découverte. 270.

Ch. 29. Ruines d'Atun-Cannar et de Cuzco. 280.

Ch. 30. Des ponts de cordes au Pérou. 285.

Ch. 31. De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c. 288.

Ch. 32. Des agalachites. 292.

Ch. 33. Des Patagons. 300.

Ch. 34. Des animaux rares amenés en Europe. 304.

Ch. 35. Observations sur les prétendus géants de la Magellanique. 309.

Ch. 36. Observations sur les voyageurs. 320.

Ch. 37. Examen des motifs pour nier l'existence des géants de la Magellanique. 324.

Ch. 38. De l'organisation de la matière. 330.

Ch. 39. Des plus anciens peuples de notre continent. 335.

Ch. 40. De l'augmentation du froid vers le pôle antarctique. 342.

Ch. 41. De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau. 347.

285.

288.

292.

300.

304.

309.

320.

324.

330.

335.

342.

347.

Ch. 42. Inadvertance du critique. 356.

Ch. 43. Observations sur quelques usages
des peuples policés et des peuples sauvages. 362.

Ch. 44. Conclusion. 372.